

# **LES GRANDS JOURS DE LA RÉPUBLIQUE**

**Eugène Razoua**

**Notices biographiques par Léon Cladel, Tony Révillon et  
Arthur Arnould**

Éditeur : A. Cinqualbre (Paris)

Date d'édition : 1878

PARIS. — IMPRIMERIE A. CINQUALBRE, RUE DES ECOLES, 54.

Je dédie ces pages à la mémoire vénérée de celui  
qui les accueillit aux jours de la lutte;

A la mémoire d'un GRAND MORT!

E. R.

# LES GRANDS JOURS DE LA RÉPUBLIQUE

## PREMIER EPISODE

### La Croix-Rousse.

(NOVEMBRE 1831)

Bellum servile.

Je n'ai jamais passé dans le jardin des Tuileries, devant le *Spartacus* de Foyatier, sans m'arrêter, pensif. Toutes les audaces, toutes les révoltes, toutes les colères, toutes les vengeances, toutes les misères du peuple, l'esclave éternel, sont incarnées dans ce gladiateur de marbre, beau comme un demi-dieu.

Comme l'esclave antique, le prolétaire, cet esclave moderne, a eu, lui aussi, sa *guerre servile*.

Meurtri, affamé par une bourgeoisie sans entrailles, il s'est levé dans un jour de colère et a écrit sur son drapeau, le drapeau de la faim, cette devise touchante et sinistre : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*.

C'est cette guerre sainte du prolétariat que je veux raconter ici.

### I LA GRANDE CÔTE.

Nous sommes à Lyon, la grande ville ouvrière. Un jour pâle se glisse entre les pâtes des maisons qui dévalent les côtes. Derrière les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage on aperçoit la clarté douteuse des lampes ; plus haut, l'aube teint les vitres en bleu. Le bruit des métiers commence, pareil au clapotement de l'eau. Il se mêle aux bruits de la rue, avec lesquels il semble se confondre. Mais peu à peu il s'élève et domine les autres bruits.

Prêtez l'oreille !

Quatre-vingt mille pieds se posent et se reposent sans cesse sur les pédales, cent soixante mille tringles se lèvent et s'abaissent sans relâche. Du nord au sud et de l'est à l'ouest, de la Croix-Rousse à Perrache et des Brotteaux à Saint-Just, les canuts sont à l'œuvre, et la grande voix monotone des métiers atteste leur travail.

Au mois d'octobre 1831, cette voix ne se faisait plus entendre.

« Dans le faubourg de la Croix-Rousse, dit Louis Blanc dans son admirable Histoire de dix ans, végétait une population immense, vouée à un travail pénible et à peu près stérile pour elle. Les ouvriers en soie de Lyon n'étaient pas seulement courbés sous le joug de la misère, ils étaient victimes des plus injustes mépris. Ceux qu'ils enrichissaient feignaient de les regarder comme une race inférieure et avilie; l'horrible tribut que levaient sur leur jeunesse et leur santé l'habitation malsaine et les fatigues excessives de l'atelier, ne faisait que fournir une arme nouvelle au dédain, et la désignation injurieuse de Canuts résumait toutes les formes de leur malheur. »

Et si de Perrache aux Brotteaux, des Brotteaux à Saint-Just, et de Saint-Just à la Croix-Rousse, cette cité des canuts, la grande voix des métiers s'était tue, la raison en était simple. De quatre à six francs le salaire d'un ouvrier intelligent, laborieux, était insensiblement descendu à quarante, trente, vingt-cinq sous par jour ; dans les premières semaines d'octobre, on lui offrait dix-huit sous en échange de dix-huit heures de travail.

Dix-huit sous par jour pour l'homme, la, femme, les enfants ! Dix-huit sous par jour pour vivre pour mourir ! Cet état de choses ne pouvait durer.

Lyon avait, par hasard, pour préfet un homme de cœur et d'intelligence. Le fonctionnaire comprit que des profondeurs de cette misère jaillirait une effroyable explosion, l'homme eut pitié. A force de démarches et de persuasion, il était arrivé à amener les fabricants à signer avec les ouvriers un tarif équitable. Le 25 octobre avait été fixé pour la discussion définitive du tarif.

« Ce jour-là, dès dix heures du matin, un spectacle étrange et touchant fut donné à la ville de Lyon. Une multitude immense descendit en bon ordre et silencieusement des hauteurs de la Croix-Rousse, traversa la ville et couvrit les places de Belle-Cour et de la Préfecture. C'était la foule

affamée des travailleurs qui venait apprendre son sort. Ils restèrent là quelque temps sans pousser un cri, sans proférer une menace ; leurs mains n'étaient armées ni de fusils, ni d'épées, ni même de bâtons ; seulement un drapeau tricolore flottait au-dessus de leurs têtes. Calmes, tristes, ils attendaient leur arrêt de vie ou de mort »

La solution se faisait attendre. La nuit venait, ce peuple de pauvres regagna son faubourg à pas lents, en bon ordre, à travers l'autre peuple muet d'étonnement.

## II JEAN-JUST.

Celui qui portait le drapeau tricolore était un grand vieillard de soixante-cinq ans, droit et fort comme un chêne, qui répondait au nom de Jean-Just ; il était chef d'atelier. Républicain inflexible et austère, le vieux Jean-Just n'avait pas hésité à associer ses douleurs à celles des pauvres compagnons.

Lors de sa mission à Lyon avec Fouché et Collot-d'Herbois, Couthon, qui se connaissait en hommes, l'avait distingué.

Juré au tribunal révolutionnaire, il avait frappé sans pitié ni remords les ennemis de la République. Après le 9 thermidor, la réaction n'osa pas toucher à Jean-Just le tisseur.

Quand il sortait le matin de la maisonnette de la Grand'Côte pour aller à son atelier, les canuts, chez qui les mots de Liberté et de République n'éveillaient qu'une idée vague et confuse, étaient leurs bonnets avec respect et disaient : Bonjour, monsieur Just ; les jeunes, ceux qui savaient, soulevaient leurs bonnets et disaient : Bonjour, citoyen ; les anciens de la République lui frappaient dans la main et lui disaient : Bonjour, vieux.

Cet homme était simple et droit ; il haïssait les prêtres, les aristocrates et les rois, comme il aimait la République, sa fille Laurence et son petit fils Marc, — à outrance.

Quoiqu'il habitât la Grand'Côte, Jean-Just était le roi absolu de la Croix-Rousse.

Lorsque la foule silencieuse des canuts arriva, en remontant la Grand'Côte, en face d'une maisonnette blanche, à volets verts, Jean-Just remit le drapeau à un de ses compagnons et sortit des rangs, suivi d'un jeune homme.

— Rentrons, Marc, dit-il à son petit-fils, nous n'avons plus qu'à attendre la décision des délégués, non que je croie à une heureuse issue : il faudrait, pour avoir cette foi-là, ne pas connaître nos maîtres, et il y a longtemps que je suis fixé sur leur compte. Quels sont les principaux délégués des fabricants ? Le sais-tu ?

— Mais tous les gros bonnets : Millerin, Doyât, Leblanc, Arnaud le riche....

Le vieillard tout pâle s'arrêta ; un tremblement nerveux secoua son torse puissant ; sa large main crispée, s'abattit sur l'épaule de son petit-fils, des sons rauques montaient à ses lèvres...

— Arnaud ! Arnaud le riche ! gronda-t-il enfin ! ne prononce jamais ce nom devant ta mère ni devant moi. Si ce brigand est là-dedans, nous n'avons qu'à apprêter nos fusils.

Ils étaient sur le seuil de la maison.

Au bruit de la porte qui se refermait, une femme descendit précipitamment l'escalier qui conduisait au premier étage.

— Marc ! mon père ! dit-elle la voix pleine de sanglots, en sautant au cou des deux hommes ; enfin ! vous voilà !

— Oui, mère, disait Marc, en marbrant de gros baisers le pâle et doux visage de la pauvre femme ; mais tu savais bien que nous n'avions aucun danger à courir !

— Sait-on comment ces choses-là tournent ? dit-elle, en attachant ses yeux humides sur Jean-Just. Le père a bien des ennemis ; les bourgeois et les gens du gouvernement ne l'aiment guère...

— Oui, fit Jean-Just en riant, et ajoute que lu as toujours peur que ton vieux jacobin de père, qui le leur rend bien, ne mette le feu aux poudres. Le dîner est-il prêt, fille ? Cette promenade nous a creusés, Marc et moi, jusqu'au tuf.

Laurence Just, à quarante-quatre ans, était encore une femme très-belle.

Un peintre se fût arrêté avec bonheur devant le pur ovale de ce visage au front haut, encadré d'opulents bandeaux de cheveux dorés, illuminé par de grands yeux noirs pensifs et attendri par un sourire d'une indéfinissable tristesse. Grande, svelte, élancée, taille fine et larges épaules, petits pieds et petites mains, il ne fallait pas être un observateur bien profond pour deviner que Laurence n'avait jamais mis le pied dans une fabrique et n'avait jamais été courbée sur le métier cruel.

Jean-Just serait mort à la peine plutôt que de laisser sa Laurence travailler chez un patron.

— L'homme à l'atelier, la femme à la maison ; l'atelier corrompt la femme, le foyer la rend meilleure, répétait-il souvent.

Et si alors on lui faisait observer que le salaire d'un homme n'était pas le plus souvent suffisant pour nourrir la famille, il devenait triste, et des paroles amères tombaient de ses lèvres :

— Est-ce qu'en bonne justice, disait-il, la société ne devrait pas pourvoir à la subsistance de tous ses membres, soit en leur procurant du travail, soit en assurant les moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler ? Nul n'a droit au superflu tant qu'un seul n'a pas le nécessaire ; là est la loi, là est le droit de l'homme. Mais qui est-ce qui se souvient à présent des Droits de l'Homme et de ceux qui les ont proclamés ? Ceux-là étaient libres et forts. Ils ont vécu, combattu, ils sont morts pour le peuple qui les a oubliés. C'étaient les hommes de l'an II de la République, les hommes de la Montagne et de la Commune, mes dieux à moi, qui me rappelle !

Et il soulevait respectueusement son bonnet. Portrait vivant de sa mère au physique, et de son grand-père au moral, Marc, grand et beau jeune homme de vingt-huit ans, était le trait d'union naturel entre ces deux êtres qui étaient, avec la République, ce qu'il aimait le plus sur la terre.

Et ce triple amour n'avait rien de banal, car il allait jusqu'à l'adoration pour la mère, jusqu'à la vénération pour l'aïeul, jusqu'au fanatisme pour la République.

Elevé avec soin dans l'idée démocratique et républicaine, il n'avait pas hésité un instant, ses études terminées, à rentrer dans la classe ouvrière et à seconder son grand-père dans ses travaux.

Il se mit gaiement à dresser la table, pendant que sa mère donnait un dernier coup d'œil à ses fourneaux.

— Oh ! oh ! maman Laurence, voilà un fricot qui a joliment bonne odeur, disait-il en tournant autour de la bonne femme ravie pour lui dérober un baiser, quel fumet ! Je m'en pour lèche d'avance. Mais en l'honneur de quel saint, mère chérie, ce festin de Balthazar ? une, deux, trois casseroles...

— Méchant garçon, il le demande dit-elle tout émue en se tournant vers Jean-Just, comme s'il y avait ici un autre saint que lui, après vous, père, qui êtes notre Dieu. Quel jour est-ce aujourd'hui, méchant enfant ?

— Lundi.

— Dans quel mois sommes-nous ?

— Octobre.

— Et quelle est la date du mois ?

Marc réfléchit une seconde :

— Le 25 ; ah ! tonnerre, j'y suis ! dit-il en sautant au cou de sa mère, ma naissance, vingt-huit ans aujourd'hui, ah ! maman que je t'aime !

La pauvre femme riait et pleurait à la fois. Et le vieux Jean-Just poussa deux ou trois hum sonores, son remède héroïque dans les grandes émotions.

— Oui, garçon, vingt-huit ans aujourd'hui, le 25 octobre 1803. Ah ! tu ne pesais pas lourd en ce temps là, moutard, dit-il en enveloppant son petit-fils d'un regard de satisfaction... Pouvons-nous nous mettre à table, fi fille ?

— Oui, père, je sers.

### III UN ANNIVERSAIRE.

Si Jean-Just et Marc s'étaient joints, eux, chefs d'ateliers, aux pauvres canuts en détresse réclamant leur droit à la vie, ce n'était pas qu'ils fussent poussés par la faim ; le sentiment de la justice et leur amour ardent pour les travailleurs avaient seuls déterminé chez eux cette résolution. Outre sa grande habileté comme tisseur et son labeur incessant, Jean-Just, cédant en 93 à la pression bienveillante de ses amis Collot d'Herbois et Couthon, avait consacré ses économies d'ouvrier à acheter du bien national. Aussi jouissait-il d'une large aisance.

Mais, conséquent à ses principes, il ne considérait sa petite fortune que comme un dépôt. La modeste existence du ménage de la Grand'Côte prélevée, le reste passait jusqu'au dernier sou aux pauvres travailleurs.

Il faisait cela tout naturellement, toujours étonné de ne pas voir agir ainsi autour de lui. Il eût considéré comme un impertinent ou un flatteur celui qui eût exalté une chose qui pour lui n'était que le strict devoir.

On sera beaucoup moins étonné de sentiments aussi extraordinaires quand j'aurai dit que Jean-Just avait fait partie de la Secte des Égaux et avait voulu fonder le bonheur commun avec ses amis Babeuf, Darthé et Buonarroti.

Depuis quelques mois à Paris, où il était allé diriger un atelier important, enveloppé dans leur conspiration et plus heureux que Babeuf et Darthé qui payèrent de leurs têtes innocentes leur rêve

humanitaire, il fut condamné à la déportation avec Buonarroti, Germain, Cazin, Moroy, Blondeau, Menessier et Bouin, par la haute cour de Vendôme.

Buonarroti ni lui, Jean, ne devaient donner à leurs geôliers le plaisir d'alourdir la chaîne. Errant de ville en ville, en Suisse et en Italie, après une évasion miraculeuse, Jean-Just put rentrer en France en 1803, après six ans d'exil

— Tu t'es distinguée, fille, disait le vieillard tout épanoui. Vrai, si ce n'était pas pour fêter l'anniversaire de notre Marc, je rougirais de manger d'aussi bonnes choses, quand tant de pauvres gens n'ont peut-être pas de pain à la maison.

— C'est certainement notre lugubre promenade de ce matin qui m'avait tourné la tête, mère chérie, disait Marc, car c'est la première fois de ma vie que j'ai oublié l'anniversaire de ma naissance.

La bonne Laurence rayonnait.

— Marc, disait à la fin du dîner le grand-père, descends à la cave, et rapporte-nous la bouteille de l'Ermitage que nous buvons tous les ans à ta santé. Sans être aristocrate, on peut bien boire quatre bouteilles de l'Ermitage par an.

Jean-Just faisait en ce moment allusion à une habitude de la maison de la Grand'Côte. On ne célébrait là que quatre anniversaires par an : le sien, celui de sa fille et de son petit-fils, et celui de la République.

A peine le jeune homme avait-il disparu, que le visage du vieillard s'assombrit; il regarda douloureusement sa fille, qui, radieuse, les yeux mi-clos, avait l'air perdue dans un rêve de bonheur. « Il le faut ! murmura-t-il, il le faut. »

— Laurence, mon enfant, dit-il d'une voix triste, viens ici.

La femme le regarda, tressaillit, et alla vers lui toute pâle.

— Que voulez-vous, mon père? murmura-t-elle péniblement.

Il l'attira sur ses genoux, comme au temps où elle était petite.

— L'heure de parler est venue, dit-il à voix basse, sans la regarder.

— Mon Dieu, sanglota-t-elle, en se tordant les mains, tandis qu'un torrent de larmes jaillissait de ses yeux, oh ! père, vous êtes cruel, j'étais si heureuse aujourd'hui. Oh ! plus tard, demain.

— Enfant, est-ce que demain est à nous ? Demain, sera-t-il temps encore ? Les jours de lutte approchent, je sens la révolution monter, mes pressentiments ne me trompent pas en pareille matière, on se battra peut-être demain ; l'enfant peut, dans le combat, se trouver en face de l'homme ; il faut qu'il sache tout. Que crains-tu?

— Oh ! dit-elle, en se couvrant le visage de ses mains tremblantes, rougir devant son enfant !

— Rougir ! oh ! pauvre chère aimée ! Il la baisa tendrement sur les yeux. Ne sais-tu pas que ton fils est un homme, plus qu'un homme, un républicain ; qu'il sera encore plus fier de toi et qu'il t'aimera davantage encore, si c'est possible, quand il saura ce que tu as souffert ?

— Mon père, que votre volonté soit faite ! dit-elle en baisant la main du vieillard.

— J'entends le pas de Marc, dit Jean-Just; essuie tes larmes, du calme, je souffre moi aussi. Après que nous aurons porté nos santés habituelles, monte chez toi et laisse-nous.

— Victoire ! cria dans l'escalier la voix joyeuse de Marc. Ah ! la vieille poudreuse, je ne l'ai pas eue sans peine, père ; la serrure de la cave est détraquée.

La bouteille essuyée et débouchée, la pauvre Laurence, qui avait repris, Dieu sait au prix de quel effort, son visage ordinaire, avait rempli les deux verres du vieux vin couleur de rubis et en avait laissé tomber quelques gouttes dans le sien.

Après qu'on eut successivement porté les santés de l'aïeul, de la mère et de l'enfant, Jean-Just se leva de toute sa hauteur.

— Aux derniers les bons ! remplis les verres, ma fille, nous allons porter notre grand toast.

« A celle que les bourgeois nous ont volée l'année dernière et que j'espère encore voir ! A la République démocratique et sociale ! »

— Vive la République ! dit Marc en vidant son verre d'un trait. Où est donc allée maman ? ajouta-t-il en regardant autour de lui.

— Elle est montée chez elle, dit Jean-Just en se rasseyant, elle va venir; mais j'ai des choses sérieuses à te dire, garçon, des choses bien sérieuses. Prête-moi donc toute ton attention et ne m'interromps pas.

Sa voix était grave, profonde, solennelle ; Marc, qui s'était rassis les deux coudes sur la table, le regardait avec étonnement.

— Père, je vous écoute, dit-il avec simplicité.

#### IV UNE VIEILLE HISTOIRE.

Jean-Just avait laissé tomber sa tête dans ses mains. Après un silence de quelques minutes il la releva :

— Enfant, tu m'appelais ton père, dit-il en attachant ses yeux clairs sur son petit-fils, et cela te semblait tout naturel. Jeune homme, tu me demandas un jour comment il se faisait que tu portais le nom de Just, comme ta mère et moi, et je te répondis que ton père, mort pendant la grossesse de la mère, était un de nos parents éloignés et se nommait comme nous. Cette explication te suffit probablement, car tu ne revins jamais sur ce sujet. Depuis longtemps tu es un homme et tu saurais la vérité si, cédant à ses prières, je n'avais eu pitié de la douleur de ta mère. Aujourd'hui, des événements graves se préparent ; nul ne peut en prévoir les péripéties ou l'issue, il faut que chacun soit fixé sur ses droits et sur ses devoirs.

Le 7 prairial de l'an V, le tribunal de sang que l'histoire appelle pompeusement la « haute cour de Vendôme, » envoya mes amis Babeuf et Darthé à la guillotine, et me condamna, ainsi que Philippe Buonarroti et bien d'autres, à la déportation. Tout en ne partageant pas absolument les opinions communistes de Babeuf, la même haine de la réaction thermidorienne nous avait réunis. Je te raconterai un jour dans tous ses détails la conspiration du babouvisme, cette conspiration de la vertu contre le vice, de la liberté contre la tyrannie, de l'égalité contre le privilège, de la fraternité contre l'égoïsme, et tu seras étonné de la bassesse des hommes.

Les têtes de Babeuf et de Darthé sont tombées ; nous avons éprouvé, nous, toutes les amertumes de la captivité, toutes les douleurs de l'exil ; mais la Secte des Égaux est immortelle comme la Révolution, sa mère ; et longtemps de nobles esprits et de grands cœurs poursuivront la réalisation de l'idée du bonheur commun.

Quelques jours après notre condamnation, je parvins à m'évader. Soixante-douze heures après, par une nuit noire, je brisais l'espagnolette de cette croisée, dit-il en montrant du doigt la fenêtre du fond, et je m'introduisais dans ma maison comme un voleur. Je vais te dire, ce soir, des choses refoulées bien longtemps au fond de mon cœur ; il n'est pas dans ma nature de donner des explications mêlées d'ambiguïtés et de réticences ; j'aime à parler franc et net, à dire tout ; l'heure de tout dire est venue : Ta grand'mère est morte en mettant ta mère au monde. Il n'y a pas dans mon cœur place pour deux amours. J'avais aimé passionnément ma pauvre femme ; je fis sur sa tombe le serment de ne jamais me remarier, et fis venir de Romans, mon pays natal, ma sœur, vieille fille plus âgée que moi de vingt ans, pour servir de mère à Laurence.

Tu ne peux te souvenir de la tante Rose : elle mourut quelques mois après ta naissance. C'était une bonne femme, excellente de cœur, faible d'esprit. Cette bonté unie à cette faiblesse devait amener le malheur.

Au bruit que je fis en sautant dans la chambre, ma sœur, qui était assise sur le seuil de la porte, se retourna vivement.

— Silence, Rose, dis-je à demi-voix en renforçant dans sa gorge d'un geste impérieux le cri qui allait en jaillir ; c'est moi, Jean-Just, ton frère !

Muette, pétrifiée, la bouche ouverte, les yeux hagards, la pauvre femme me regardait. Je l'enlevai dans mes bras et l'embrassai bien fort ; un torrent de larmes lui rendit le sentiment et la parole.

— Comment va Laurence ? où est-elle ? lui dis-je en poussant la porte.

— Très-bien ; elle est là, dehors, elle joue avec les petites filles du voisin.

— Appelle-la.

— Laurence ! Laurence ! cria ma sœur.

J'entendis un rire frais, un frôlement de robe et de petits pieds.

— Que me veux-tu, petite mère ? disait une voix argentine tout essoufflée.

— Entre, tu le verras.

L'enfant bondit dans la chambre et vint se heurter à moi, qui étais au milieu, debout, le chapeau rabattu sur les yeux.

— Oh ! père, dit doucement la petite sans s'étonner, en grimant après moi jusqu'à ce qu'elle eût jeté ses petits bras autour de mon cou, je disais bien à petite mère que tu reviendrais !

A cette étreinte, moi qui n'avais sourcillé ni devant les juges ni devant les bourreaux, je me pris à pleurer comme ma sœur Rose, sous les baisers de l'enfant.

Jean-Just avait voilé son visage de ses deux mains ; il se fit un grand silence. Marc, pensif, attendait.

— Te décrire les quelques instants de bonheur que je passai entre cette femme et cette enfant et le déchirement des adieux, continua le vieillard, est au-dessus de mes forces; mes heures étaient comptées; l'aube ne devait pas me trouver à Lyon.

En quelques minutes, je réglai les affaires de la maison pour le passé, le présent et l'avenir, mis dans ma ceinture une somme assez ronde, et donnai mes pouvoirs et mes dernières instructions à ma sœur, lui recommandant de veiller sur Laurence comme sur sa fille. Je lui enjoignis, en outre, de vivre très-retirée, de ne recevoir, à quelque titre que ce fût, ami ou ennemi, âme qui vive.

Après avoir sangloté et pleuré à chaudes larmes à l'annonce de mon départ, ta mère s'était endormie dans mes bras ; je la posai sur son petit lit effleurant son front d'un baiser pour ne pas l'éveiller. J'embrassai ma sœur, muette de douleur, une dernière fois, et, reprenant le chemin par lequel j'étais venu, je descendis par la fenêtre et m'éloignai dans la nuit.

Trois jours après, je franchis heureusement la frontière. Je passe sur mes cinq ans de pérégrinations en Suisse, en Italie, en Allemagne. Je te dirai un jour les misères et les douleurs de l'exil. Les yeux fixés sur la patrie, j'attendais avec anxiété, avec fièvre, l'heure où, le sens moral de la France se réveillant, les hommes de 93 pousseraient du pied dans la boue, au milieu des huées, et ce Directoire infâme et ces directeurs corrompus. Mais les vieux lutteurs des grandes journées étaient bas, et ce fut l'homme que je t'ai appris à maudire qui chassa à coup de bottes ces valets qui avaient déshonoré la République. Eux l'avaient déshonorée, lui l'assassina.

Dans les derniers jours du mois d'août 1803, je reçus à Mayence une lettre de Paris. Un ami sûr que j'avais là-bas et qui me tenait au courant des événements m'écrivait, me donnant des preuves à l'appui, que je pouvais rentrer en France en toute sûreté.

Une heure après, je bouclais mon sac de voyage, me gardant bien de prévenir Rose et Laurence, à qui je voulais ménager cette surprise, et huit jours plus tard, par une belle soirée de septembre, sac au dos et bâton de voyage à la main, je montais la Grand'Côte et m'arrêtais, ému et joyeux, au seuil de la maison.

Je regardai autour de moi ; il n'y avait personne, mais j'entendis un bruit de voix au premier étage. Je heurtai bruyamment le plancher de mon bâton.

— Qui est-là ? demanda une voix douce.

— Ami, répondis-je en déguisant la mienne. Laurence descendit vivement l'escalier, fit deux pas vers moi, qui la regardais venir, le ciel dans le cœur, poussa un cri déchirant, s'abattit de toute sa hauteur sur le plancher, et resta étendue à mes pieds, comme morte.

La prendre dans mes bras et la porter sur ce lit, dit-il, en montrant du doigt un lit à colonnes torses qui était au fond de la salle, faire sauter les agrafes de son corsage, la délayer et dénouer sa ceinture, fut l'affaire d'une seconde.

Alors, pour la première fois, j'enveloppai du regard ce pâle visage, ce corps rigide, et je me pris à trembler. Un flot de sang monta comme une lave battre mon crâne, et je poussai un cri rauque, un cri de bête fauve forcée. Mon enfant, ma Laurence, ma fille Laurence était enceinte !

J'entendais dans le silence les battements de mon cœur ; je voyais rouge; penché sur elle, les mains crispées au bord du lit, je sentais la folie m'envahir.

Derrière moi, des respirations haletantes. Je me retournai, ma sœur était là debout. Je la regardai, elle tomba à genoux, muette, les mains jointes, ses yeux rivés aux miens. Un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, élégant, beau, mais d'une beauté cruelle et sournoise, était debout à côté d'elle, pâle, les yeux baissés ; il semblait cloué au sol.

— Lui ? dis-je à ma sœur, en le montrant du doigt.

Elle baissa la tête et fondit en larmes. Ma main s'abattit sur l'épaule de l'homme, je l'écrasai à genoux à côté d'elle et allai tirer les verrous de la porte.

J'avais à peu près repris mon sang-froid. J'aperçus, dans un coin, une hache à fendre le bois ; je m'en emparai et la posai là, sur la table, à la portée de ma main.

— Comment t'appelles-tu ? dis-je au jeune homme.

— Louis Arnaud.

Marc eut un tressaillement.

— Ah ! tu es le fils d'Arnaud ? d'Arnaud le traître, l'ami de Précý ? Bon chien chasse de race !

— Mon père est mort.

— Oui, j'en sais quelque chose, c'est moi qui l'ai envoyé à la guillotine. Je ne m'en repens pas. C'était un brigand.

Le jeune homme devint pourpre et fit un mouvement.

— A genoux ! dis-je en le rivant d'un geste au plancher. Ah ! tu as voulu te venger du père sur l'enfant ! Il a tué mon père, je déshonorerai sa fille, t'es-tu dit; et, fils de traître, tu es venu la salir ! Ah ! tu comptais sur la proscription. Il ne peut rentrer en France, te disais-tu, je puis me venger impunément; eh bien, tu as mal pris tes mesures, car aussi vrai que je m'appelle Jean-Just, tu vas mourir de ma main. J'ai tué ton père pour la cause publique, et je vais te tuer, toi, pour ma propre cause »

Marc regardait avec stupeur son grand-père qui s'était tu ; l'œil flamboyant, le geste sauvage, le vieillard avait rajeuni de vingt ans et semblait suivre de l'œil, comme une vision dans la nuit, le souvenir terrible qu'il évoquait.

—... Je tirai au milieu de là chambre le billot sur lequel on hachait les viandes, je saisis la hache et commençai à traîner l'homme.

Je me sentis, au même instant, enveloppé par un corps souple, frémissant, qui, lié à moi comme un serpent, paralysait tous mes mouvements.

— Grâce ! père ! grâce ! disait ta mère d'une voix déchirante. Grâce pour votre fille ! grâce pour mon enfant ! Oh ! grâce pour lui aussi ! Je mourrai, s'il meurt. Je l'aime.

Ce mot fit choir la hache de ma main ; je sentis mes jambes fléchir sous moi, et, trébuchant comme un homme ivre, je me laissai tomber sur un banc.

Laurence me couvrait de larmes et de baisers.

— Malheureuse ! elle l'aime ! murmurai-je, anéanti.

— Louis est bon, père, il m'aime aussi ; nous voulions tous les jours demander votre consentement à notre mariage, mais le cœur nous manquait : Louis craignait un refus; il y avait, me disait-il, des haines politiques entre nos familles

— Tu es donc veuf, Louis Arnaud ? dis-je au jeune homme qui s'était levé.

— Monsieur

— Tu es veuf, puisque tu veux épouser ma fille.

L'homme devint livide et ne répondit pas.

— Ma fille, dis-je à ta mère, cet homme, marié depuis sept ans, est père de deux enfants.

Laurence bondit comme une lionne.

— Louis, dit-elle d'une voix frémissante en lui saisissant le bras, vous entendez mon père !...

— Pardon ! dit l'homme en tombant à genoux.

Ta mère, les bras croisés sur la poitrine, écrasa de son regard le misérable prosterné devant elle ; puis se tournant vers moi :

— Vous voyez bien, mon père, me dit-elle d'une voix tranquille, que ce monsieur n'est pas digne de mourir ; vous saliriez vos mains à le toucher. Jetez du pied ce valet hors de votre maison, mon père. Et elle alla elle-même ouvrir la porte toute grande.

— Sors, dis-je à l'homme, et prie Dieu de ne jamais te trouver sur mon chemin !

Au moment où, la tête basse, il franchissait le seuil, je le lançai dans la rue d'un coup de pied dans les reins.

Je refermai la porte, et ta mère, de nouveau évanouie, s'affaissa dans mes bras.

Un mois après, tu venais au monde.

Maintenant, garçon, tu connais ton père, et tu dois comprendre l'émotion que j'ai ressentie ce matin, en entendant ce nom exécré sortir de ta bouche. Nous pouvons nous trouver face à face avec lui; l'avenir est gros d'orages; il sera évidemment dans le camp ennemi. J'ai voulu que, le cas échéant, tu agisses vis-à-vis de lui en connaissance de cause et comme il te plaira d'agir. Et maintenant, va embrasser ta mère ! »

Marc monta l'escalier quatre à quatre, à pas de loup, et se dirigea, sur la pointe du pied, retenant son haleine, vers le lit de sa mère :

— Maman, dit-il en mangeant de baisers le visage de Laurence éperdue, jusqu'à présent je t'aimais bien, mais à partir d'aujourd'hui je t'adore.

## V LE CABARET DE MAITRE BERTHOLLAT.

« Les jours se suivent et ne se ressemblent pas », dit la sagesse des nations ; la journée du 25 octobre avait été, pour les travailleurs affamés, pleine de tristesse et d'amertume ; celle qui la suivit, en leur apportant la certitude de vivre en travaillant, vint les ranimer et les consoler.

Le tarif venait d'être signé.

A cette nouvelle, la grande cité ouvrière tressaillit de joie. Oubliant ce jour-là leurs querelles, leurs inimitiés, les hommes se serraient les mains dans les rues, les mères embrassaient avec plus de tendresse leurs enfants pâles et chétifs. Le soir, toutes les maisons de la Croix-Rousse, des Brotteaux, de Saint-Just et de la Grand'Côte s'illuminèrent comme par magie et résonnèrent jusqu'au matin de danses et de chants joyeux.

Sombre et muette, la maison blanche de la Grand'Côte semblait protester contre ces joies.

Sur le seuil de la porte, assis entre sa fille et son petit-fils, le vieux Jean-Just regardait le va-et-vient des canuts montant et descendant la Grand'Côte bras dessus bras dessous, titubant et chantant, et son visage devenait sombre.

— Ce sera donc toujours la même histoire ! disait-il à Marc; regarde ces niais en délire pour un acte de justice qu'ils ont arraché par la peur à ceux qui se creusent déjà le cerveau pour chercher le moyen de ne pas faire honneur à leur signature ! Pauvre, pauvre peuple ! murmura-t-il avec un accent de commisération profonde, tu porteras longtemps encore dans ta besace la misère et l'ignorance, ces deux mères du prolétariat; longtemps encore, ignorant et misérable, tu baiseras la main qui te châtie; mais viendra le jour où tu sauras, et ce jour-là sera le dernier pour tes maîtres.

Sa tête tomba lourde sur sa poitrine ; les yeux mi-clos, il semblait suivre un rêve; ses lèvres remuaient; des mots entrecoupés arrivaient de temps en temps à l'oreille de Marc et de Laurence ; il continuait son monologue :

— Nous avons fait, nous, les hommes de 93, un bien beau rêve : nous avons mis la main sur l'autorité et nous l'avons décapitée sous toutes ses formes. Autel, trône, noblesse, tous les privilèges, toutes les exploitations, toutes les tyrannies, nous croyions n'avoir rien oublié. Aveugles ! nous avons oublié ce que nous dédaignions, ce que nous méprisions le plus au monde, l'argent ! L'argent qui devait reconstituer avec d'autres noms et sous d'autres formes tout ce que nous avons mis à bas.

— Père, dit Laurence en lui touchant le bras, voilà les compagnons de vos ateliers qui viennent vous souhaiter le bonsoir.

Le vieillard leva la tête et ouvrit les yeux ; une douzaine d'ouvriers, qui en veste, qui en blouse, formaient le cercle autour de lui.

— Bonsoir, patron, dirent-ils tous à la fois d'une voix joyeuse.

— Bonsoir, mes enfants, répondit Jean-Just, eh bien, vous voilà contents, le tarif est signé ; vous allez enfin, en travaillant, pouvoir boire et manger, c'est bien quelque chose ; ça durera ce que ça pourra ; enfin, si peu que cela dure, ce sera toujours autant de pris sur l'ennemi.

— Mais tu n'as pas l'air si content que cela, loi, mon vieux ! dit un ouvrier, vieil ami de quarante ans de Jean-Just.

— Mais si, Nicot, mais si; je n'ai pas illuminé ce soir ma maison, c'est vrai; mais ce n'est pas pour protester contre le tarif; seulement je connais depuis trop longtemps les paroissiens de la fabrique pour croire qu'il puisse vivre longtemps ; c'est pour cela que j'ai pensé qu'il était superflu de me tant réjouir d'avance. Mais enfin, pour le moment, la question n'est pas là, et, si vous voulez, garçons, dit-il en se soulevant ainsi que Marc, venir chez Berthollat boire quelques bouteilles à la santé du tarif, c'est votre patron qui paye.

Ce serait méconnaître les canuts que se figurer que l'idée de refuser une invitation aussi engageante pût effleurer leur cervelle ; aussi emboîtèrent-ils le pas à Jean-Just et à Marc avec un ensemble parfait.

Ce n'était pas le premier cabaret venu que la taverne de maître Berthollat de la Grand'Côte; les gros bonnets de la soie ne dédaignant pas d'y venir en passant parler de leurs affaires, les chefs d'atelier s'y rendaient d'habitude ; les canuts seuls ne la fréquentaient pas; le prix des boissons y était trop élevé pour leurs maigres bourses, et maître Berthollat n'aimait pas la blouse.

Ce n'était pas non plus le premier cabaretier venu que maître Polydore Berthollat. Rasé comme un pavé, trogne rubiconde, cheveux rares mais soignés, lèvres rouges et lippues, ventre tendant au majestueux et jambes de basset, maître Berthollat était un demi-monsieur, insolent avec les pauvres, humble avec les riches et à plat ventre devant Jean-Just dont il avait une sainte terreur. Le cabaret au moment de l'entrée de Jean-Just et de ses compagnons regorgeait de monde; Berthollat, la serviette sur le bras, se promenait à travers les tables, pompeux. Au détour d'un pilier, au fond de

la salle, il se heurta aux canuts à pantalons rapiécés et à bourgerons troués, dont il n'avait pas vu l'entrée, et blêmit.

— Ce n'est pas ici votre place, mes amis, dit-il d'un ton péremptoire : allez boire ailleurs.

— On ne boit pas chez vous, même en payant, marquis de Berthollat ! dit Jean Just en sortant de l'ombre du pilier et riant au nez du ventripotent cabaretier.

Les garçons arrivaient en ce moment et couvraient la table de bouteilles et de verres.

— Ah ! monsieur Just, dit l'hôtelier devenu pourpre, je ne vous avais pas vu ; M. Marc non plus, ajouta le gros homme plié en deux.

— C'est bon ! c'est bon ! je le sais bien, Don Berthollat ; sans cela vous n'auriez pas lâché votre petite sottise. Ces braves gens sont mes ouvriers et mes amis ; pour vous punir, vous allez trinquer avec eux et boire à la santé du tarif et à la venue de la République.

Berthollat devint vert.

— Je n'ai rien à vous refuser, maître Just, répliqua-t-il en riant jaune et en roulant des yeux inquiets.

— Savez-vous, garçons, disait Jean-Just d'une voix calme, tournant et retournant le cabaretier sur le gril, qu'en cas de prise d'armes, la maison de maître Berthollat nous serait fort utile ? Voyez, continua-t-il d'un ton d'ingénieur relevant les côtés avantageux ou faibles d'une place, une double issue, entrée sur la Grand'Côte, sortie sur la rue, fenêtres garnies de barres de fer, entre lesquelles on peut passer des canons de fusil ; porte étroite et solide, vieux chêne et fer, facile à barricader ; on pourrait en quelques heures faire de votre maison une véritable forteresse, maître Berthollat.

— Bien bon pour moi, maître Just, bien bon pour moi ! murmurait le gros homme, qui affolé de peur battait la campagne.

On venait de remplir les coupes ; Jean-Just se leva ; tous ses compagnons l'imitèrent :

— A la santé du tarif, mes enfants ! dit-il, et tous les verres retombèrent vides sur la table avec ensemble.

Nicot, remplis encore nos verres, continua-t-il, il ne faut jamais rester sur une santé ; nous allons cette fois-ci boire...

— Monsieur Just, dit Berthollat, pâle et défait, d'une voix mourante...

Jean-Just le regardait inexorable.

— Nous allons cette fois-ci, garçons, répéta-t-il d'une voix solennelle, boire à la santé de...

Il se fit un silence. Le verre s'échappa de la main tremblante de Berthollat et se brisa sur le carreau.

— De... cet imbécile ! finit en éclatant de rire le vieux Just.

— J'aime mieux ça, soupira Berthollat au milieu de la bordée joyeuse soulevée par ce toast imprévu.

— Tu es bien gai ce soir, citoyen Jean-Just, dit une voix mordante partie de derrière le pilier ; est-ce donc le tarif qui te met, ainsi que tes ouvriers, en si grande joie ?

Jean-Just se pencha.

— Non, Villard, non, dit-il en serrant la main d'un homme à la tête énergique, je m'amusais des terreurs folles de ce dadais de Berthollat, qui est persuadé que j'ai jeté mon dévolu sur sa maison pour en faire, un jour d'insurrection, notre quartier général.

— Sans compter, dit Villard, en enveloppant le logis d'un coup d'œil rapide, que l'on pourrait choisir plus mal, et que tu as peut-être dit, comme Arlequin, la vérité en riant. Crois-tu à la durée du tarif, toi, mon vieux Just ? Y as-tu cru un instant ?

répéta-t-il en lui mettant la main sur l'épaule.

— Non, fit Jean-Just.

— Et alors ?

— Alors tant pis pour la maison Berthollat.

— J'en suis, dit l'homme.

Il eut un rire amer.

— Tu es fort toi, Just, reprit-il d'une voix sourde, tu en sais plus long que nous ; tu as l'expérience ; tu ne t'es pas laissé prendre comme moi et bien d'autres, véritables étourneaux, à cette glu du tarif. Pour moi cela a duré quelques heures. Allons voir notre fabricant, ai-je dit à quelques camarades, car s'il a consenti, lui, le plus dur de tous, c'est que tout le monde est d'accord. Nous sommes arrivés chez lui la joie au cœur, le sourire aux lèvres ; un laquais nous a ouvert la porte d'un magnifique salon. Debout derrière une table sur laquelle étaient ses pistolets chargés et armés, notre fabricant nous attendait ; nous ne riions plus.

— Que me voulez-vous ? a-t-il demandé, d'une voix brève et dure, en nous clouant au seuil du regard.

— Ma foi, monsieur, vous remercier, ai-je dit.

- De quoi ?
- De quoi ! Mais d'avoir consenti au tarif.
- Jamais, jamais je n'y ai consenti. Jamais je n'y consentirai, et bien d'autres suivront mon exemple.
- Mais, monsieur, vous voulez donc que nous, nos femmes, nos enfants, nous mourrions de faim ? Mais nous n'avons pas de pain...
- Ah ! vous n'avez pas de pain dans le ventre, a-t-il dit avec un sourire cruel, eh bien, nous y mettrons des baïonnettes. (Historique.)

Jean-Just serra ses gros poings.

- Villard, comment s'appelle l'homme ? demanda-t-il.
- Arnaud le riche.

## **VI LE DRAPEAU NOIR.**

Le 21 décembre, de sept à huit heures du matin, trois ou quatre cents canuts, armés de bâtons, se rassemblaient à la Croix-Rousse.

Voici ce qui s'était passé :

J'ai raconté plus haut le tressaillement joyeux de la cité ouvrière à l'annonce de la signature du tarif mais les paroissiens de la fabrique, comme les appelait le vieux Jean-Just, s'étaient le lendemain, suivant son expression, creusé le cerveau pour trouver le moyen de ne pas faire honneur à leur signature.

Le 10 novembre, cent quatre fabricants s'étaient réunis pour signer un mémoire, où ils protestaient contre le tarif avec énergie, disant que si les ouvriers demandaient des salaires exagérés, c'est qu'ils s'étaient créés des besoins factices.

Des besoins factices ! Dix-huit sous pour dix-huit heures de travail par jour. Effrayé, le préfet recula devant les fabricants. Grâce aux infractions de plus en plus nombreuses, parce qu'elles restaient impunies, le tarif, au bout de quelques jours, était passé à l'état de lettre morte. Alors la voix des métiers se tut de nouveau.

Depuis quelques jours les tisseurs étaient en grève. Troupes consignées, armes chargées ; les autorités civiles et militaires, secondées par les fabricants, attendaient que la faim eût raison de cette population hâve et blême.

— Travaillez ou mourez, disaient-ils aux ouvriers.

— Nous voulons travailler pour vivre et non pour mourir, répondaient ceux-ci ; prenez garde, la faim fait sortir les loups du bois.

Le matin du 21 novembre, tristes, affamés, désespérés, par quatre, bras dessus bras dessous, les pauvres hères, comme le 25 octobre, descendirent la Grand'Côte. Arrivée devant la maison de Jean-Just, la tête de la colonne s'arrêta.

Debout avec Marc sur le seuil de sa porte, le vieillard les regardait venir.

Deux de ses amis, chefs d'ateliers comme lui, sortirent des rangs.

— Le 25 octobre tu étais notre porte-drapeau et notre chef, Just, dit l'un d'eux ; nous venons te prier, aujourd'hui, d'être encore l'un et l'autre.

— Non, dit le vieillard, en s'avançant vers eux.

Un profond étonnement se peignit sur tous les visages, un murmure courut dans les rangs.

— Non, cent fois non ! répéta-t-il ; quand l'heure sera venue, je vous montrerai votre drapeau.

Quant à être votre chef, à me mettre à votre tête aujourd'hui, si vous êtes des moutons, je ne serai pas, moi, le boucher qui vous mènera à l'abattoir. Où sont vos armes ? où sont vos munitions ?

Il s'arrêta un instant, l'oreille tendue. Je les entends venir, continua-t-il ; ils marchent d'un bon pas, ils ne doivent pas être loin. Tout à l'heure, vous voyant arriver, je suis descendu de là (il montrait une lucarne percée sous le toit de sa maison).

Au moment où vous sortiez de la Croix-Rousse, de la rue des Capucins, là-bas, débouchaient des gardes nationaux ; vous descendiez de la Grand'Côte, ils la montaient ; ces gardes nationaux sont les grenadiers de la 1<sup>re</sup> légion, vos amis les fabricants ; vous allez du reste vous trouver, au détour de la rue, face à face. Ils ont pris quelques précautions pour que leur promenade ne fût pas troublée ; vous autres, en vrais bons garçons, vous allez vous promener bras dessus bras dessous, mains ouvertes et poches vides, à la bonne franquette. Ils ont, eux, des fusils, des cartouches, des baïonnettes, des sabres, que sais-je, moi !

Vous, vous avez vos chapeaux pour saluer humblement. Eh bien, chapeaux bas, et bien bas, quand vous passerez au milieu d'eux : il tombera quelque chose dedans, peut-être !

Un rire farouche crispait la bouche du vieux Just, il ricanait et tremblait de fureur ; il laissa peser un moment son terrible regard sur cette foule troublée et lui tourna le dos avec dédain.

Sur le seuil de sa maison il se retourna, et, se dressant de toute sa taille, le bras tendu vers Lyon :

— Allez donc à la boucherie ! leur cria-t-il; et, poussant Marc devant lui, il referma violemment sa porte.

Il y eut dans la foule un moment d'hésitation.

Les canuts n'avaient pas l'habitude de passer outre lorsque Jean-Just avait parlé mais les meneurs du mouvement, gens bienveillants, débonnaires, conciliants, se mirent à parcourir les rangs.

— Le vieux Just, disaient-ils, était certes un excellent homme, le père des ouvriers, mais il était plein de préventions contre les fabricants.

Il en était certainement de durs, de cruels même, mais il en était aussi de bons, de justes, d'humains. Quant à la pensée qu'une troupe armée, et quelle troupe ! les patrons, les fabricants eux-mêmes ! eût jamais l'idée de se servir de ses armes contre de pauvres gens désarmés, inoffensifs, celle pensée, disaient-ils, ne pouvait germer que dans le cerveau d'un vieux révolutionnaire égaré par la haine.

Vers le milieu de la Grand'Côte, dit un historien, les deux troupes se trouvèrent face à face ; les grenadiers firent feu, et huit ouvriers tombèrent grièvement blessés. Aussitôt la colonne dont ils faisaient partie se replie en désordre, remonte la Grand'Côte en poussant des cris de désespoir, et se répand dans la Croix-Rousse comme une mer furieuse. En un instant une immense clameur s'élève; chaque maison vomit des combattants armés de bâtons, de pelles, de pierres, de fourches ; quelques-uns avaient des fusils. Les plus ardents courent de côté et d'autre en criant : « Aux armes! on assassine nos frères ! Des barricades se forment dans chaque rue, élevées par la main des enfants et des femmes; deux pièces de canon appartenant à la garde nationale de la Croix-Rousse sont au pouvoir des insurgés, qui, précédés par des tambours, se mettent en marche vers Lyon. Il était près de onze heures.

À la Grand'Côte, debout au milieu de la rue, en face de la Maison Blanche, Jean-Just et Marc, la carabine sur l'épaule, la cartouchière aux flancs, les pistolets à la ceinture, les attendaient. Le vieillard s'appuyait de la main gauche sur une hampe autour de laquelle était roulée une étoffe noire.

À leur vue, la tête de la colonne s'arrêta. Les tambours cessèrent de battre.

— Vous m'avez demandé, il y a trois heures, dit Jean-Just d'une voix qui domina tout ce bruit d'hommes et d'armes, un drapeau et un chef. Les hommes qui vont sans armes affronter leurs ennemis sont des fous indignes de l'un et de l'autre, et je vous les ai refusés. Me voulez-vous pour votre chef maintenant?

Un oui, formidable d'ensemble, jaillit de toutes les poitrines.

— Eh bien, l'heure de vous montrer votre drapeau est venue ! dit-il, et, déployant un drapeau noir couvert de grandes lettres blanches, il le leva à bout de bras et le brandit aux yeux de la foule.

— Qu'ya-t-il donc d'écrit sur le drapeau, dit un compagnon qui ne savait pas lire, à Villard, son voisin.

— Ah ! fit celui-ci, une fière devise : Vivre en travaillant ou mourir en combattant !

## VII LA BARRICADE.

— Mes amis, dit Jean-Just, il n'est pas encore temps de marcher sur Lyon. Abandonner nos positions serait une lourde faute. Nous pouvons ici tenir tête à une armée avec une poignée d'hommes. Une barricade à l'entrée de la Croix-Rousse, les maisons de la Grand'Côte occupées, et laissez venir les soldats. Villard, tu vas t'installer avec cinquante hommes solides dans le cabaret de notre ami Berthollat. Ce sera là ton quartier général. Tu lui demanderas pardon de la liberté grande, et tu iras ton bonhomme de chemin, sans t'occuper de ses jérémiades. S'il devenait trop gênant, tu me l'enverrais là-haut, à la Croix-Rousse. Que les cent meilleurs fusils sortent du rang. Cent vingt à cent trente hommes, le fusil sur l'épaule, vinrent se ranger sur la voie.

— Mes enfants, continua Jean-Just, il faut que les maisons de la Grand'Côte fassent feu aujourd'hui par toutes leurs ouvertures. Fusillés des deux bords, sans compter la grêle de meubles, de tuiles, de pierres que les femmes et les enfants vont faire pleuvoir sur eux, et reçus comme nous les recevrons là-haut, vous allez assister à un joli sauve-qui-peut.

Villard, en un clin d'œil, avait trié cinquante braves sur le volet et, suivi des cent tirailleurs qui s'éparpillaient à mesure dans les maisons, s'était dirigé vers le cabaret du dolent Berthollat.

— Marc, dit Jean-Just à voix basse, va prendre ta mère et mène-la à la Croix-Rousse chez la femme à Villard; elle sera là beaucoup plus en sûreté qu'à la maison.

Marc partit en courant.

— Et maintenant, mes enfants, cria Jean-Just en brandissant le drapeau noir, à la barricade !

Les tambours, battant la marche avec frénésie, firent demi-tour, suivis des deux pièces de canon, et la foule haletante se précipita derrière eux.

Au haut de la Grand'Côte, à l'entrée du faubourg, la garde nationale de la Croix-Rousse attendait l'arme au pied, regardant monter les insurgés.

A cent pas environ, Jean-Just arrêta la troupe d'un geste, remit le drapeau à Nicol, qui marchait près de lui, et s'avança seul vers le commandant de la garde nationale.

— Tu vas bien, mon Pierre ? dit-il en lui tendant la main.

— Pas mal, vieux Just, pas mal, répondit un gros homme à figure paternelle en lui rendant sa poignée de main avec effusion.

Just le regardait.

— Ecoute, Pierre Lafond, dit-il avec gravité, nous sommes de vieux amis; entre nous, il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures : tes gardes nationaux et toi, êtes-vous avec nous ou contre nous ?

Une profonde stupeur se peignit sur la face lunaire du gros homme.

— Contre toi ! contre vous ! bégaya-t-il, eh bien, ce serait du propre ! moi et mes gardes nationaux, en ce moment, nous sommes de garde.....

— De garde à quoi ?

— Mais à la barricade, pardieu !

Jean-Just fit un signe aux tambours, qui se mirent à battre de plus belle, et la colonne s'ébranla.

— Si nous allions voir ça, mon bon Pierre ! dit-il en passant son bras sous celui du commandant.

Au détour d'un pâté de maisons qui, formant un coude, masquaient l'entrée du faubourg, Jean-Just s'arrêta court. A vingt pas de lui une barricade montait à vue d'œil sous les mains des hommes, des femmes et des enfants. De cette fourmilière humaine, empilant des pavés sur des pavés, des arbres sur des tonneaux, des bornes sur des poutres, des armoires sur des bancs, des tombereaux sur des portes, sortait une rumeur formidable et confuse. Le premier étage des deux maisons où s'arc-boutait la barricade avait disparu. Au pied, deux gardes nationaux en faction se promenaient gravement le fusil sur l'épaule.

— Bravo ! les enfants, cria Just aux travailleurs ; ménagez des jours entre les pavés, et établissez une plate-forme solide pour nos deux canons.

Il finissait à peine qu'une fusillade terrible éclata dans le lointain.

— Ah ! ah ! dit-il en se redressant, voilà le bal qui commence à la Grand'Côte. Va planter le drapeau sur la crête, vieux Nicot, et vous, mes enfants, hissez-moi ces deux pièces là-haut et mettez-les en batterie.

— Je te recommande mes huit artilleurs, Jean-Just, dit le commandant Pierre Lafond, ils ont servi leur dernière pièce à Waterloo.

Comme le disait le vieux Just, le bal en effet venait de commencer. Vers midi, le préfet et le général Ordonneau, à la tête d'une colonne composée de garde nationale et d'infanterie de ligne, commencèrent à gravir la Grand'Côte.

Portes fermées, volets tirés, la longue voie se prolongeait solitaire entre les maisons silencieuses ; la queue de la colonne était à peine engagée qu'habitations et rue sortirent à la fois de leur léthargie. Fusillée en tête, en queue, de flanc, écrasée sous une avalanche de meubles, de pierres, de tuiles, qui pleuvent de toutes les croisées, de tous les toits, la colonne, après avoir criblé de balles les portes et les fenêtres, s'était arrêtée, interdite, indécise, en face de la maison Berthollat. Barricadé et fermé, le cabaret semblait vide; en ce moment, il s'ouvrit comme un cratère et vomit une grêle de balles presque à bout portant, jonchant la rue de morts. Quoique blessé à la tête d'un coup de pierre, le préfet, homme d'énergie, et le général Ordonneau, enlevèrent les débris de la colonne sous les balles et s'élançèrent au pas de course vers la Croix-Rousse.

A une croisée de la maison Berthollat, Villard, appuyé sur son fusil fumant, regardait la colonne s'éloigner.

— Nous rirons au retour, dit-il à un compagnon qui regardait avec lui, si retour il y a; le vieux Just a la main dure. A propos, et Berthollat ?

— Aux trois quarts idiot... répondit l'homme.

— L'imbécile animal ! Tiens ! tiens ! quel est donc cet officier de la garde nationale qui se lève d'entre les blessés et les morts et marche comme un homme ivre? une balle morte l'aura probablement étourdi. Ah ! çà, est-ce qu'il croit qu'il va s'en aller comme çà, celui-là? ah ! non, par exemple. Et, épaulant son fusil, il ajusta l'homme, qui leva la tête à ce moment.

— Tonnerre ! gronda Villard, j'allais faire un beau coup ! Et, descendant l'escalier quatre à quatre, il bondit dans la rue.

— Bonjour, patron, dit-il en mettant la main sur l'épaule de l'officier, qui le regardait avec des yeux égarés, comment vous portez-vous ? Vous voudriez déjà nous quitter, je crois; mais vous êtes fort bien ici. Je vois qu'il y a un peu de trouble dans vos idées; vous ne reconnaissez pas Villard, votre fidèle chef d'atelier ; vous savez bien, Villard à qui vous disiez l'autre jour, chez vous, la main sur vos pistolets : « Vous n'avez pas de pain dans le ventre, nous y mettrons des baïonnettes ! » Ah ! vous ne pouvez pas partir comme ça, il faut bien que, nous aussi, nous voyions ce que nous pourrions bien vous mettre dans le cœur, vous qui n'y avez rien !

Il appela deux hommes.

— Attachez-moi ce lascar-là par les quatre pattes et gardez-le à vue. C'est mon ancien patron, un homme précieux, Arnaud le riche, le père de l'ouvrier ; vous voyez bien qu'il ne faut pas le perdre.

Un des compagnons lui lia les mains derrière le dos avec sa ceinture, l'autre les jambes avec sa cravate, et l'entraînant, suivi de Villard, ils disparurent tous les quatre dans la maison.

J'ai dit plus haut qu'un pâté de maisons faisant le coude masquait à demi l'entrée du faubourg. La tête de la colonne, lancée au pas de course, tourna brusquement et se trouva en face de la barricade. Comme les maisons de la Grand'Côte, elle était, elle aussi, solitaire, silencieuse ; le drapeau noir flottait abandonné sur le faite, mais du général au soldat nul ne se méprenait à ce silence, nul ne croyait à cet abandon. On sentait que les canonnières que l'on ne voyait pas étaient à leurs pièces et que des mains invisibles braquaient ces fusils dont les canons sortaient par chaque crevasse de la barricade.

Le préfet et le général laissèrent tomber un regard morne sur leur troupe décimée, épuisée, et se regardèrent.

La barricade, en ce moment, eut comme un tressaillement de respirations oppressées et de bruissements d'armes.

Le préfet fit quatre pas en avant en agitant un mouchoir blanc et s'arrêta.

— Ce que fait le préfet est d'un homme sage, mes enfants, dit le vieux Jean-Just, qui regardait par une embrasure ; si on parlementait avant les batailles, on se battrait beaucoup moins; Que personne ne bouge; je vais voir ce que nous veut cet homme pacifique.

Et, suivi de Marc et du fidèle Nicot, il escalada la barricade et s'arrêta au pied du drapeau.

— Que demandez-vous, citoyen ? cria-t-il au préfet.

— A m'expliquer franchement et amicalement avec vous.

— La franchise et l'amitié sont de bonnes choses, citoyen préfet, mais on ne s'explique pas sous les baïonnettes ; faites retirer votre troupe à distance et venez à nous.

Le préfet se retourna, fit un signe, et les soldats firent demi-tour; il s'avança seul alors, franchit la barricade, aidé par Marc et Nicot, et s'arrêta devant Jean-Just, qui, les bras croisés sur la poitrine, le regardait venir.

— Y a-t-il quelqu'un à la tête du mouvement ? disait le préfet, tout en escaladant la barricade, à ses deux introducteurs.

— Oui, citoyen, répondit Marc, mon grand-père

— Votre grand-père ? Comment se nomme-t-il ?

— Jean-Just.

— Ah ! dit le préfet en se frappant le front, le vieux Jacobin de la Grand'Côte; je m'explique notre réception. C'est égal : j'aime mieux avoir affaire à lui qu'à un autre ; je suis persuadé que nous nous entendrons.

— Pourquoi pas, citoyen préfet ? dit Jean-Just, qui avait entendu les dernières paroles ; pourquoi pas ? Ce n'est pas, vous le savez bien, pour leur plaisir que ces braves gens ont quitté la navette pour le fusil ; vous avez un moyen simple, facile, de les renvoyer à leurs métiers.

— Simple, oui ; facile, non ; dit le préfet.

— Tant pis pour vous, alors, répondit Just. Quant à nous, nous ne désarmerons que si l'application du tarif nous est sérieusement garantie ; et prenez garde, ce que je vais vous dire n'est pas une menace : vous n'avez pas sous la main le nombre de troupes suffisant pour la défense ; demain les Brotteaux, la Guillottière et Saint-Just seront insurgés ; demain les ouvriers de la Croix-Rousse, de la Grand'Côte et des Carmélites descendront fraterniser, le fusil sur l'épaule, avec leurs frères de Lyon, et s'il ne dépend que de moi et de bien d'autres, la bataille commencée pour le tarif, continuera pour...

— La République ? interrompit le préfet.

— Oui.

— Voulez-vous me faire conduire à la mairie ? je voudrais m'expliquer avec les ouvriers.

— Je le veux bien. Je vous y accompagne moi-même. Marc, Nicot, je vous confie la barricade. Que personne ne quitte son poste, garçons ; veillez et veillez bien !

Du haut du balcon de la mairie de la Croix-Rousse, le préfet se mit à haranguer le peuple rassemblé tumultueusement sous les fenêtres. De temps en temps ses paroles étaient interrompues par ce cri terrible, sorti du sein des groupes : « Du travail ou la mort ! »

Les choses en étaient là, et les hostilités paraissaient suspendues, lorsque, sur trois points différents, la fusillade recommença. Le canon grondait.

« Vengeance ! vengeance ! nous sommes trahis ! » s'écrièrent les ouvriers.

Jean-Just était en ce moment sur un balcon, entre le préfet et le général Ordonneau, qui venait de le rejoindre.

— Messieurs, dit-il, en s'adressant à eux, vous êtes mes prisonniers ; vos épées. Pas de résistance surtout, ou, continua-t-il d'une voix sourde, je ne réponds plus de vous.

En ce moment une bande furieuse d'hommes armés se rua en hurlant dans la salle.

— Ces deux prisonniers sont sacrés, dit Jean-Just, en étendant la main et les arrêtant du geste ; voici leurs épées. La justice du peuple décidera plus tard de leur sort. On va les conduire dans un lieu sûr et les garder à vue.

## VIII

### LES BIVOUACS DE LA CROIX-ROUSSE.

Un escadron de dragons, appuyé par une batterie d'artillerie de la garde nationale, a gravi de l'autre côté, à travers une terrible fusillade, la montée des Carmélites, et a pris position sur le plateau.

Mais, des toits de la Croix-Rousse, les ouvriers plongent sur les dragons et les artilleurs, qui battent en retraite, après un combat sanglant, laissant le sol jonché de blessés et de morts.

Il est sept heures du soir.

A l'approche de la nuit — une nuit noire — la Grand'Côte et la Croix-Rousse revêtent des aspects étranges. A la Grand'Côte, les maisons fermées, barricadées, laissent filtrer une vive lumière par toutes leurs fissures. Au pied des barricades, dans les carrefours, dans les rues, les feux de bivouac, s'allument, à la Croix-Rousse, comme dans une ville assiégée. Autour des feux, graves, sombres, les armes à la main, les tisseurs pensent à leurs misères poignantes, à leurs amis morts pour la cause, aux vengeances du lendemain. De temps en temps un bruit sourd, monotone, pareil au ressac de l'Océan, passe comme une mer d'orage sur ces têtes agitées. C'est la plainte furieuse des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards, des affamés, qui monte, comme le flot, autour du logis où sont gardés à vue les deux prisonniers.

— Je demande à parler aux ouvriers, dit le préfet à Jean-Just, qui entrait en ce moment dans la salle, où il marchait d'un pas fiévreux.

— Je n'y vois pas d'inconvénient, répondit celui-ci, en réunissant du geste la foule des tisseurs.

— Ecoutez-moi, dit le préfet ; si vous croyez un seul instant que j'ai trahi vos intérêts, retenez-moi en otage ; mais, si vous n'avez rien à me reprocher, laissez-moi retourner à mon administration, et vous verrez que je ne cesserai d'agir en bon père.

Un sourire, amer passa sur les lèvres de Jean-Just.

Les ouvriers, émus par les paroles du préfet, se regardaient ; quelques-uns disaient qu'il fallait le rendre à la liberté ; d'autres objectaient qu'il était, avec le général, le meilleur gage que l'on pût avoir entre les mains en cas de défaite.

A huit heures, le préfet, qui fut rejoint dans la nuit par le général Ordonneau, descendait vers Lyon au milieu d'une foule, accompagné par les cris de : Vive le préfet ! Vive le père des ouvriers !

Du haut de la barricade, Jean-Just, debout entre Marc et Nicot, assistait silencieux et sombre à ce départ.

— Je suis étonné que tu l'aies laissé partir comme ça, Just, dit Nicot à son vieil ami; ce n'est pas dans ta manière.

— Mais on ne m'a pas demandé mon avis ; puis, j'ai compris que cette race de girouettes passerait outre, et je n'ai pas voulu en avoir le démenti.

Patience ! tas de braillards, gronda-t-il, je vous engagerai, demain, si profond et si loin que vous ne pourrez pas reculer.

— Je t'amène un prisonnier, Jean-Just, dit derrière eux la voix âpre de Villard. Cet honnête homme, continua-t-il en montrant du doigt dans l'ombre, au pied de la barricade, un homme tenu par deux ouvriers, le fusil sur l'épaule, a eu, quand je lui ai dit que j'allais le remettre entre tes mains, un tel mouvement de terreur, il m'a tellement supplié, il m'a offert tant d'argent pour n'en rien faire, que j'ai pensé que vous aviez quelque vieux compte à régler ensemble, et je te l'ai amené.

— Qu'est-ce que ton prisonnier ? Comment se nomme-t-il ?

— Ah ! ce n'est pas le premier venu, dit Villard en ricanant : la fleur des pois de la fabrique, mon ancien patron, Arnaud le riche !

Marc tressaillit, les yeux de Jean-Just flamboyèrent dans l'ombre.

— Merci, Villard, dit-il, tu me rends ainsi qu'à Marc un grand service ; j'ai en effet un compte à régler avec ce misérable.

Tout en descendant de la barricade, il parla bas à Nicot.

— Je t'en réponds sur ma tête, répondit celui-ci, je ne le quitterai pas plus que son ombre.

Suivi de Villard et de Marc, il s'arrêta devant l'homme :

— Louis Arnaud, dit-il d'une voix sourde, une nuit, une nuit fatale, il y a vingt-huit ans de cela, je t'ai dit de prier Dieu de ne jamais te trouver sur mon chemin !

## IX EN AVANT POUR LA RÉPUBLIQUE.

C'est le matin.

L'aube teinte de ses lueurs blafardes les dormeurs couchés çà et là autour des feux mourants. Une brume blanche s'étend comme un linceul sur le Rhône et la Saône. Les clochers et les hautes maisons émergent peu à peu des vapeurs grises qui les étreignent. La Croix-Rousse comme Lyon s'éveille, et les feux de bivouac se rallument à la fois dans les deux camps.

Debout devant un grand feu et entouré d'un cercle d'ouvriers qu'il dépassait de toute la tête, Jean-Just qui parlait s'interrompit.

— Le tocsin ! dit-il, en étendant le bras du côté de la ville.

Il se fit un grand silence.

— C'est celui de Saint-Paul ! dit Marc. Oh oh ! il n'y a pas que les cloches, voilà les tambours qui se mettent en branle. Écoutez, on bat la générale dans tous les quartiers.

Pas un mot, pas un geste. La fatigue, le découragement, l'affaissement même avait succédé aux ardeurs, aux énergies, aux vaillances de la veille.

Les bras croisés, hochant la tête, Jean-Just enveloppa les ouvriers d'un regard de pitié mêlé de dédain.

— Vous croyiez donc que c'était fini, mes moutons enragés ? dit-il de cette voix terriblement railleuse qu'il prenait aux heures critiques. Oh ! non, n'est-ce pas, vous ne l'avez pas cru. Fusiller les fabricants, vos frères en garde-nationale, et les petits soldats de notre bon roi-citoyen, qui vous l'ont bien rendu, n'était pas mal. Faire prisonniers le préfet et le général, — l'autorité, — c'était mieux; les garder lorsque vous les teniez, c'était mieux encore. Enfin, ce qui est fait est fait. Je vous ai dit hier matin qu'il n'était pas temps encore de marcher sur la ville ; il fallait, en lui donnant l'exemple, lui laisser vingt-quatre heures pour se lever. Si nos amis sonnent le tocsin, si nos ennemis battent la générale, c'est que Lyon, debout ce matin, nous attend. Avez-vous toujours confiance en moi ? Voulez-vous toujours me suivre ?

Un oui terrible, composé de toutes les colères, de toutes les haines, de tous les enthousiasmes, jaillit de cette foule électrisée par la parole ardente du vieux républicain.

— Nous avons hier, là et ici, continua-t-il en indiquant du doigt la Grand'Côte et la barricade, affirmé et défendu notre droit à la vie. Mais l'homme ne vit pas que de pain: il vit aussi de liberté, d'égalité, de dignité, et si vous êtes misérables, et si vous êtes ignorants de vos droits et de vos devoirs, la faute en est à vos maîtres seuls. J'ai toute ma vie défendu la cause du peuple, la vôtre, la mienne, celle de tous. Voulez-vous, en me suivant, la défendre aujourd'hui ?

Un oui, plus-furieux que le premier, fut la seule réponse.

— Eh bien ! alors, à l'Hôtel-de-Ville et en avant pour la République !

— Vive la République ! mugit la foule.

Les rangs se formèrent. Les tambours battirent. Les canons roulèrent... La Croix-Rousse descendait !!!

## X LA LUTTE.

— Marc, dit Jean-Just à son petit-fils, au moment où la colonne allait s'ébranler, prends deux cents hommes avec toi et descends la côte des Carmélites, tu verras ce qui se passe par là. Il ne faudrait pas que les soldats, pendant que nous descendons par ici, pussent aller par là occuper le plateau. Tu nous rejoindras aux Capucins. Je t'y attendrai.

Suivi de deux cents hommes, Marc s'éloigna au pas de course.

Aux Capucins, la colonne fit halte. Marc ne tarda pas à arriver.

— Le passage était-il libre ? demanda Jean-Just à son petit-fils.

— Il ne l'était pas, il l'est. Vous avez eu une fière idée de nous envoyer par là, grand-père : au moment où nous arrivions, les soldats du 40<sup>e</sup> et du 13<sup>e</sup> de ligne commençaient à monter la côte ; se voyant coupés par nous, assaillis par des masses d'ouvriers débouchant de toutes les rues, de la rue Tholosan en particulier, ils ont mis bas les armes. De la Croix-Rousse à Lyon, les voies sont libres.

— Bravo ! Vous avez quelque chose à me dire, citoyens ? fit Jean-Just, en s'adressant aux deux ouvriers qui, venant de la ville, debout à quelques pas, semblaient attendre.

— Je viens des Brotteaux, citoyen Jean-Just, dit le plus jeune; votre ami Lacombe m'envoie vous donner des nouvelles et vous demande si vous voulez vous joindre à lui.

— Que font les Brotteaux ?

— Comme la Guillottière, comme Saint-Just, les Brotteaux sont en pleine insurrection. Pour nous empêcher de déboucher sur Lyon par le pont Morand et le pont Lafayette, le général....

— Ordonneau ?

— Non, Roguet. Le général, dis-je, a fait établir une batterie sur le pont Saint-Clair. Les obus et Les boulets passent par-dessus le Rhône et viennent brûler et raser nos maisons ; embusqués à toutes les fenêtres du quai, les fabricants nous fusillent comme des chiens. Quand j'ai quitté Lacombe, il se dirigeait, à la tête d'une forte colonne composée en partie des habitants de Saint-Georges, vers le pont Lafayette.

— Bon ! Et vous ! Tiens ! tiens ! je ne t'avais pas reconnu, mon vieux Boyer, dit Jean-Just en tendant la main à un ouvrier à la barbe grise et longue.

— Je l'avais bien vu, répondit l'autre. C'est mon affreuse barbe qui est la seule coupable, mon brave ami.

— Eh bien, quoi de nouveau ? où êtes-vous ?

— Aux Célestins.

— En force ? Armés...

— Jusqu'aux dents, dit l'homme en ouvrant sa blouse et montrant une paire de pistolets et un poignard ; mon fusil est là-bas.

— Le chef ?

— Michel-Ange Périer.

La figure de Jean-Just s'illumina.

— Ah ! fit-il en respirant bruyamment, avec Lacombe et Périer, on pourra chanter le Ça ira. Dis à Michel-Ange que je vais faire jonction avec Lacombe ; que nous le rejoignons aux Célestins, et que de là...

— De là ?

— Eh ! vieux fou, tu le sais bien : de là à l'Hôtel-de-Ville, et... Vive la République !

— Adieu, dit l'homme en riant et lui serrant la main, c'était précisément ce que je venais te dire. Jean-Just fit un geste, les ouvriers reprirent leurs rangs, les tambours se mirent à battre la marche de plus belle, et la colonne, guidée par l'envoyé de Lacombe, s'élança au pas de charge.

— Tu arrives à propos, mon vieil ami, dit un homme de mine résolue à Jean-Just en lui prenant les mains avec effusion. Foi de Lacombe, je m'étais figuré qu'il fallait mettre des gants avec ces sauvages et je leur avais envoyé des parlementaires.

Accueillis par une grêle de balles, ils viennent de me revenir plus ou moins éclopés ; j'apprends de plus, à l'instant, que des soldats casernent aux Carmes

- Déchaussés cherchent à me tourner; puisque te voilà, nous allons, si tu le veux, faire une trouée pour rejoindre Périer aux Célestins.

— Marchons! dit Jean-Just.

La tête basse, silencieux, rêveur, Lacombe restait immobile.

— Qu'attendons-nous? fit Jean-Just.

— Rien. Seulement, il vient de me venir une idée, et j'aurais un vrai remords si je ne la mettais à exécution.

— Laquelle?

— D'enlever d'un tour de main cette diablesse de caserne des Carmes, qui resterait derrière nous comme une menace.

— Bien pensé, cela !

— Va là-bas. Je vous rejoins au galop.

Au moment où la colonne de la Croix-Rousse déboucha sur la place des Célestins, un jeune homme, qui portait à sa boutonnière la croix de Juillet, se détacha d'un groupe et vint à sa rencontre.

Il s'approcha de Jean-Just et fit de la main gauche un signe mystérieux, auquel celui-ci répondit en souriant.

— Avez-vous vu Lacombe, citoyen? demanda-t-il.

— Je le quitte.

— Parbleu, il s'est arrêté en chemin pour enlever la caserne des Carmes. Oh ! il ne peut tarder.

Au bout de quelques minutes, Lacombe à son tour arriva'.

— Eh bien? demanda Jean-Just.

— C'est fait. Tu vois que le morceau n'était pas difficile à avaler.

— J'en connais un, dit Jean-Just, qui sera probablement d'une digestion plus laborieuse.

Les deux hommes le regardèrent.

— Comment l'appelles-tu, ton morceau, vieux Just ? demanda Lacombe en riant.

— L'Hôtel-de-Ville.

— Et si nous l'avalons ?

— Alors, dit Just d'une voix solennelle en se redressant de toute sa grande taille, tout par Elle et pour Elle !

Les yeux des trois hommes se croisèrent, leurs mains s'étreignirent. Ils s'étaient compris.

Lancés au pas de course aux cris : A l'Hôtel-de-Ville ! les trois colonnes, fondues en une, prirent par la rue Neuve et débouchèrent sur le quai de Retz. Une grêle de balles, partie de toutes les fenêtres occupées par des gardes nationaux et des fabricants, accueillit les insurgés, pendant que, de l'extrémité du quai, des escadrons de dragons, lances à la charge, arrivaient sur eux comme la tempête. La colonne s'ouvrit devant eux et se referma, les enveloppant d'un feu terrible : il y eut là un combat sanglant, acharné. Frappé d'un coup de feu, Michel-Ange Périer tomba grièvement blessé, mais rien ne put arrêter l'élan de la colonne, qui, faisant sa trouée, continua sa course furieuse. La victoire se déclarait partout pour les ouvriers. La plupart des gardes nationaux, sur qui les fabricants avaient compté, se retiraient frappés de découragement et de stupeur.

A sept heures du soir, tout était fini.

## XI LA RETRAITE.

En flétrissant la conduite de la garde nationale, on ne saurait trop honorer et glorifier l'attitude de l'armée devant le prolétariat réclamant à Lyon son droit à la vie, et sa place au soleil.

L'armée dans une guerre civile — et il faut le dire ici — a été, est et sera toujours vaincue fatalement par la Révolution.

Autant à la frontière, pour une cause juste, elle marche à l'ennemi, sans tourner la tête; autant elle se trouble, se démoralise et s'inquiète lorsqu'on la lance dans une lutte impie contre les citoyens. C'est qu'elle sent, quoiqu'irresponsable, que la besogne horrible qu'on lui impose est un crime social.

Vaincue, elle grandit plus par la défaite que par la victoire, s'absorbant dans le peuple et n'ayant plus avec lui que des idées et des intérêts communs ; d'instrument passif du despotisme, elle devient l'instrument actif de la liberté.

Victorieuse, la victoire l'use plus que la défaite.

Le pouvoir qui l'a lancée dans une lutte sacrilège la déshonore par les excès dans lesquels ii la pousse, et la rend un objet de mépris et d'horreur pour ceux même qui ont le plus imploré la répression.

Au lieu de lui donner en exemple les gardes-françaises de la Bastille, les Suisses de Château-Vieux, les soldats de 1830 et de 1848, embrassant la cause de la Révolution, les passeurs de Rubicon politiques lui ont dit que ces héros étaient des traîtres et des lâches, et que le peuple était son ennemi naturel.

Il a fallu ces détestables enseignements pour la pervertir, pour la gangrener, et c'est de là que sont venus tous les malheurs.

A huit heures du soir, les troupes étaient refoulées sur la place des Terreaux, et les autorités civiles et militaires, réunies en conseil suprême et cernées de toute part, étaient bloquées à l'Hôtel-de-Ville.

Après de violentes altercations, la retraite fut décidée.

L'histoire nous en a conservé la déclaration, rédigée à minuit à l'Hôtel-de-Ville.

Les autorités civiles et militaires réunies:

« Considérant qu'après deux jours de combats opiniâtres dans lesquels trop de sang français a malheureusement coulé, la troupe de ligne a été refoulée sur l'Hôtel-de-Ville, où elle est cernée par une multitude immense en armes; que cette troupe fatiguée, ayant éprouvé des pertes considérables, dépourvue de munitions et de vivres, qu'il est impossible de lui procurer, paraît disposée, d'après la déclaration de ses chefs, à ne pas continuer une inutile résistance ; que plusieurs postes importants même ont passé dans les rangs des assaillants ;

« Que la garde-nationale, forte de quinze mille hommes, n'en présente plus que cent sous les armes; que, dans celle position extrême, MM. les généraux reconnaissent unanimement qu'ils essaieraient en vain de continuer la défense de l'Hôtel-de-Ville ;

Que cette défense prolongée aurait les infaillibles résultats de porter les assaillants au dernier degré de l'exaspération et d'exposer les assiégés et la ville entière aux plus déplorables catastrophes ;

Après en avoir mûrement délibéré dans plusieurs séances, reconnaissent à l'unanimité :

« Que, pour arrêter l'effusion du sang et prévenir le sac de la ville, le seul parti à prendre dans cette grave situation est de quitter la position de l'Hôtel-de-Ville pour en occuper une des plus avantageuses en dehors des murs, de manière à conserver des rapports avec les autorités locales ; le Conseil émet le vœu, également à l'unanimité, que M. le préfet reste à son poste.

« Fait en séance à l'Hôtel-de-Ville, en double minute.

Signé :

Comte Roguet, commandant supérieur ; des 7e et 19e divisions militaires.

De Fleury, maréchal de camp du génie. — Vicomte de Saint-Geniés, maréchal de camp, commandant le département du Rhône. — Bouvier-, Dumolard, conseiller d'État, préfet du Rhône. — Duplan, procureur général près la cour royale. — De Boisset, premier adjoint, faisant fonctions de maire. — Gros, adjoint de la mairie. — Gautier, conseiller municipal faisant fonctions d'adjoint.

« On donna donc le signal de la retraite. Le général Roguet, qui était fort souffrant, fut hissé sur son cheval à force de bras.

« Les troupes qu'il commandait se composaient du 66e et de plusieurs bataillons du 40e et du 13e. Suivaient quelques détachements de la garde nationale, traînant après eux deux pièces de canon. Un poste d'ouvriers était établi à la barrière Saint-Clair, sur le chemin des troupes en retraite. En approchant de cette barrière et au sifflement des balles, le général Roguet dit à ceux qui l'accompagnaient : « Voilà que je respire; l'odeur de la « poudre me rend la vie ; je suis bien mieux ici que « dans les salons de l'Hôtel-de-Ville. » Puis il donna l'ordre d'enfoncer les barricades à coups de canon. La nuit était sereine, et le feu faisait étinceler le fer des baïonnettes. Toutes les cloches sonnaient. Le cri : Aux armes ! répété de bouche en bouche, le long des faubourgs, y produisit comme un soudain embrassement. Les fenêtres se garnirent d'insurgés. Forcés de ramper

sous le feu des assaillants, à travers d'innombrables barricades que l'artillerie ne suffisait pas à renverser, les troupes arrivèrent enfin à Montessuy, attristées, haletantes, traînant leurs canons et portant leurs blessés.»

La déclaration de l'Hôtel-de-Ville finissait, on s'en souvient, par cette phrase grotesque, étant donnée la position de celui à qui elle s'adressait :

« Le conseil émet le vœu que le préfet reste à son poste. »

Le vœu n'était pas facile à exaucer. Que pouvait faire le préfet seul, abandonné par les troupes, au milieu d'une population révoltée ? Suivre leur exemple. Il s'y résigna, deux heures après leur départ. Suivi de quelques municipaux restés fidèles à sa fortune, il s'échappa de l'Hôtel-de-Ville, par une porte dérobée, et se réfugia à l'hôtel de la préfecture, où il rédigea la déclaration suivante, véritable cri de détresse du pouvoir aux abois :

« Ce jourd'hui, mercredi, vingt-trois novembre mil huit cent trente et un, deux heures du matin ; « Nous soussignés, réunis à l'hôtel de la préfecture, déclarons et certifions les faits suivants :

« 1° Qu'à la suite des événements funestes qui ont eu lieu dans la ville pendant les journées des 21 et 22 de ce mois, toutes les forces militaires de toutes armes, celles de la gendarmerie et de la garde nationale, sous le commandement du lieutenant général comte Roguet, ont été forcées, afin d'éviter l'effusion du sang et les horreurs de la guerre civile, d'évacuer à deux heures l'Hôtel-de-Ville, l'arsenal et la poudrière, positions qu'elles occupaient encore, et de se retirer hors de la ville par le faubourg Saint-Clair;

« 2° Que nous, ci-dessous dénommés, avons été contraints également de laisser occuper le poste de l'Hôtel-de-Ville par les troupes de l'insurrection qui étaient maîtresses sur tous les points ;

« 3° Qu'en ce moment la désorganisation la plus complète règne clans la ville, que l'insurrection domine tous les pouvoirs, et que les lois, les magistrats sont sans force.

« Fait à l'hôtel de la préfecture, les heure, jour et an susdits.

« Signé : Bouvier-Dumolard, Boisset, E. Gauthier, Duplan. »<sup>1</sup>

Pendant que le préfet s'échappait par derrière, Jean-Just frappait à la porte de l'Hôtel-de-Ville, qui s'ouvrait toute grande devant la Révolution victorieuse.

## XII FIN D'UNE VIEILLE HISTOIRE.

Il est quatre heures du matin.

L'Hôtel-de-Ville, éclairé comme pour une nuit de fête, retentit de clameurs confuses et discordantes. De temps en temps un coup de feu, suivi de grands silences, puis la fusillade recommence ; c'est Lacombe qui, à la tête de l'élite de sa colonne, assiège le poste de l'Arsenal.

Entouré des plus énergiques meneurs, Jean-Just, malgré la fatigue qui l'accable, travaille avec eux à organiser une espèce de gouvernement provisoire.

— Père, dit Marc, en s'approchant de lui, il faudrait vous reposer quelques heures ; nous n'avons pas de surprise à craindre, tous nos amis sont là. Si vous voulez m'en croire, nous irons jusqu'à la maison rassurer ma mère, qui doit être dans de mortelles angoisses.

— Je ne demande pas mieux, répondit Jean-Just, qui, après avoir recommandé à tous la vigilance et le calme, prit le bras de son petit-fils et sortit à pas lents de l'Hôtel-de-Ville.

— Maman doit être rentrée, père, dit Marc à une centaine de pas de la maison; voyez, les vitres du bas sont toutes rouges, elle doit nous attendre avec un bon feu.

— Il sera le bien venu, garçon, répondit le vieillard : je suis gelé jusqu'à la moelle des os et mes jambes plient sous moi.

La porte s'ouvrit en ce moment.

— Est-ce vous ? interrogea la voix tremblante de Laurence.

---

<sup>1</sup> Assez d'historiographes à gages ont raconté et racontent les stériles campagnes des rois contre les peuples et les excès de la force. J'ai pensé qu'il était bon de rapporter ici, in extenso, les pièces établissant la victoire remportée sur le pouvoir et l'armée par le peuple debout pour la Justice et le Droit. E. R.

— En chair et en os, fifille, fatigués, affamés, gelés, mais contents tout de même, dit Jean-Just d'une voix joyeuse en tendant les bras à Laurence, qui arrivait encourant; embrasse ton garçon bien fort, ma fille, continua-t-il en la cédant à Marc, il a été aujourd'hui plus que jamais un homme de la tête aux pieds.

— Oh! père, que je suis heureuse! disait la pauvre femme, pleurant de joie et mangeant littéralement son Marc de baisers ; si vous saviez ce que j'ai souffert depuis hier matin !

— Bon ! bon ! murmura le vieux Just, nous nous en doutions bien un peu ; nous n'étions pas non plus sur des roses, fifille; enfin tout est bien qui finit bien, et si nous finissons comme nous avons commencé, tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Vous voyez que je vous attendais, disait Laurence épanouie en leur montrant la cheminée flamboyante et la table dressée.

— Le feu et le souper n'auront pas affaire à des ingrats, maman, répondit Marc avec un bon sourire ; sans être aussi gelés que les soldats de la grande armée à la Bérézina, ou aussi affamés que les naufragés de la Méduse, le père et moi sommes disposés à leur faire honneur.

— Nous allons faire un extra ce soir, dit le vieux Just en allongeant ses jambes sur les chenets. Je crois que nous ne l'avons pas volé. Tu iras déterrer une vieille bouteille de l'Ermitage, fifille. C'est le cas ou jamais de boire à la santé de la République.

L'aube commence à teinter de ses lueurs grises les vitres de la maison de la Grand'Côte. Assis dans son vieux fauteuil de cuir, Jean-Just, rajeuni de dix ans et rayonnant de joie, vient de reposer son verre vide sur la table. Laurence et Marc le regardent avec attendrissement.

— Es-tu là, Jean-Just ? cria du dehors une voix rude.

— Tiens, voilà Nicot ! il peut se flatter d'arriver à propos. Mais entre donc, vieux Nicot, dit Just à son ami, qui, encadré par la baie de là porte que Laurence venait d'ouvrir, restait immobile, appuyé sur son fusil.

— C'est qu'il est là, murmura Nicot, et je viens te demander ce qu'il faut en faire.

— Il est là... Ce qu'il faut en faire ? Mais qui donc est là?...Ah ! tonnerre, fit Jean-Just, debout et pâle, j'avais oublié...

... Il se laissa retomber dans son fauteuil, et regarda Marc, plus pâle que lui, et Laurence qui les regardait inquiète. Il faut en finir, gronda-t-il; amène l'homme, Nicot.

Celui-ci, sans se retourner, fit deux pas en avant, traînant au milieu de la chambre, la corde au cou, un homme livide, qui, l'œil hagard, fou de terreur, tomba à genoux sur le plancher, les mains jointes. Aussi pâle que lui, Laurence, sans le perdre des yeux, reculait pas à pas.

— L'heure de la justice a sonné pour toi, Louis Arnaud, dit le vieux Just, en étendant d'un geste terrible la main vers le misérable écrasé. Je t'ai dit une nuit— tu n'as pas dû oublier cette nuit-là— de ne jamais te trouver sur ma route, tu t'y es trouvé hier. Le père avait alors sa fille à venger, il t'épargna. Je n'ai pas aujourd'hui le droit d'empêcher le fils de venger sa mère... C'est lui à qui je te livre. Marc, continua-t-il en prenant la corde des mains de Nicot et la mettant dans celles de son petit-fils, cet homme t'appartient, fais de lui ce que tu voudras.

Un cri rauque, suivi de la chute d'un corps lourd, fit retourner Jean-Just, qui s'élança vers sa fille étendue sur le plancher, évanouie ou morte, la prit dans ses bras et la déposa sur le lit.

Lorsque Laurence rouvrit les yeux, son premier regard enveloppa toute la salle ; elle était seule avec son père, qui tenait ses mains dans les siennes et la regardait tristement.

Marc rentrait en ce moment ; son visage était calme ; il accrocha son fusil à la muraille et s'avança vers le lit.

Silencieux, Jean-Just et Laurence l'interrogeaient du regard.

— Mère, dit-il, en attirant la pauvre femme sur sa poitrine et l'embrassant avec tendresse, le père avait épargné, le fils a pardonné !

Au bas de la Grand'Côte un homme à la face terreuse, la bouche hideusement contractée par un rire d'idiot, déchiré, boueux, en haillons, traînant derrière lui une longue corde passée à son cou, se trouva en face de Villard, qui, le fusil sur l'épaule, remontait à la Croix-Rousse.

— Mais, Dieu me damne ! C'est le patron ! gronda-t-il en armant son fusil; mais oui, c'est bien lui et dans un bel état. Si Jean-Just l'a épargné, c'est qu'il a eu probablement ses raisons ; quant à moi, je n'en ai aucune.

Et il ajusta froidement l'homme....

Ricanant, bavant, l'œil sanglant, la langue pendante, le visage grimaçant, Arnaud le riche s'était arrêté à un pas de la bouche du canon.

— Je vous le disais bien, Monsieur le préfet, je vous le disais bien, bégayât il en s'adressant à Villard qui le regardait avec stupeur et baissait peu à peu son fusil, des besoins factices ! Ils se sont créé des besoins purement factices ! Vous ne me croirez pas. Je suis sûr que vous ne me croirez pas ; on n'invente pas ces choses-là pourtant.

Il fut pris d'un rire fou, irrésistible.

— Laissez-moi rire un peu, grommela-t-il, c'est bon de rire; il se pencha à l'oreille de Villard :

— Je vais vous étonner, continua-t-il d'un ton confidentiel. Ces brigands ont la prétention inouïe de vivre en travaillant, hein ! qu'en dites-vous ? Mais heureusement je suis là, moi, et j'ai le remède contre le mal, des baïonnettes dans le ventre, Monsieur le préfet, des baïonnettes dans le ventre, il n'y a que ça, il n'y que que ça...

Son rire furieux reprit.

— Fou ! gronda Villard. Oh ! il vaut mieux qu'il vive; nous sommes vengés ! Et, rejetant son fusil sur l'épaule, il se rangea, pour laisser passer le misérable.

Je ne raconterai pas ici les tristes journées qui suivirent la victoire du peuple. Dupe d'un préfet qui sut adroitement semer la zizanie entre ses chefs ; dupe des meneurs de la bourgeoisie, qui, revenue de sa stupeur, reprenait par la ruse ce qu'elle avait perdu par la force, éternel esclave, le peuple vainqueur se laissa de nouveau river au cou le collier de misère.

Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! Jamais plus déchirante et plus terrible devise n'avait été écrite, dit l'auteur de ***L'Histoire de dix ans***, sur un étendard, à la veille d'un combat ; elle montrait dans l'insurrection des infortunés ouvriers de la Croix-Rousse une véritable guerre servile; et, à la puissance que venaient de déployer ces esclaves des temps modernes, esclaves auxquels pourtant avait manqué un Spartacus, il était facile de deviner quelles tempêtes le dix-neuvième siècle portait dans ses flancs.

## DEUXIEME EPISODE

### Le cloître Saint-Merry.

(JUIN 1832)

#### I

### UN TRIBUN DE LA BORNE.

C'était le soir du 4 juin 1832.

Sur la place de la Bastille, à l'entrée de la rue Saint-Antoine, un attroupement d'ouvriers, de femmes et d'enfants allant toujours grossissant, menaçait d'intercepter bientôt la circulation. De ce troupeau tumultueux, moitié riant, moitié grondant, dominant rires, chants, vociférations, s'élevait de tous les points et à toute minute ce cri singulier : Décadi ! Décadi !

— Où diable peut-il être ce soir? disait un forgeron en bras de chemise, en retroussant son tablier de basane; avec lui nous saurions les choses tout de suite.

— Ah ! pour ça oui, répondait un charpentier qui portait à ses oreilles en guise de boucles des petits compas en argent ; car pour un malin, c'est un malin !

— Le voilà ! dit en étendant le doigt vers le boulevard un gamin juché sur une borne.

Enfin ! Il y eut dans toute la foule comme un grand soupir de soulagement et de joie.

C'était lui, en effet, lui, Décadi, le tribun ordinaire et extraordinaire, l'oracle, l'idole, le dieu du faubourg.

Il s'avavançait à pas lents, préoccupé, la casquette sur les yeux, la tête basse, les mains dans les poches de son pantalon de velours olive, la croix de juillet à la boutonnière de sa blouse, n'ayant pas l'air de se douter le moins du monde de l'attente : fiévreuse dont il était l'objet.

Il leva la tête à quelques pas de l'attroupement, et son œil flamboya; donnant des poignées de main à gauchisme et à droite, il entra dans le groupe, qui se referma bruyamment derrière lui, et se dirigea vers la borne, que le gamin lui céda avec empressement.

« Citoyens et citoyennes, dit-il d'une voix vibrante, vous voulez savoir ce que l'on dit ce soir et ce que l'on fera demain; en peu de mois je vais vous le dire:

« Ce soir on dit que Lamarque est mort, que demain on l'enterre, et que tous les hommes de juillet seront à son enterrement. De Lamarque, je ne vous dirai rien ; soldat de la grande République, il eut la faiblesse de servir celui qui l'avait égorgée ; mais, au milieu des valets de l'empire, il resta un homme, et c'est aujourd'hui tout ce que je veux dire de lui. Sa mort plus que sa vie aura servi le peuple, si elle nous donne l'occasion de reprendre la République aux gens qui nous l'ont volée, voilà bientôt deux ans. En balayant ce que vous savez en trois jours, nous avons changé un cheval borgne contre un cheval aveugle.

« Nous sommes tous, citoyens, les hommes des barricades de juillet, et nous serons les hommes des barricades de juin ; nous en avons appris long depuis deux ans, et demain nos fusils ne crieront pas : Vive la charte ! mais, Vive la République ! »

Une formidable explosion de : Vive la République ! répondit comme un coup de tonnerre au cri de Décadi.

Une patrouille du 12<sup>e</sup> léger traversait en ce moment la place. Elle s'arrêta court. Le lieutenant qui commandait — un tout jeune homme — restait immobile, l'œil fixe, l'oreille tendue.

— Pourquoi faites-vous halte, sergent ? cria-t-il tout à coup au sous-officier qui était à la tête du peloton. En avant ! marche !

C'était le même lieutenant qui devait répondre e lendemain aux insurgés : « Je suis républicain et nous sommes avec vous ! »

— Frères et amis, conclut Décadi : à demain onc, et honte sur celui qui manquera à la danse. Il sauta de la borne sur le pavé et se perdit dans a foule.

## II

### DÉCADI.

Il s'appelait Décadi, Décadi tout court. L'amour et le hasard avaient présidé à sa naissance. Une bonne femme, chiffonnière de son état, chiffonnant un matin de prairial, an III de la République, dans le faubourg Marceau, l'avait trouvé, nu comme un ver, sur un monceau d'ordures. L'enfant était mignon ; elle le ramassa, le mit en surcharge sur sa hotte et le rapporta à la maison. C'était le jour de la décade, elle l'appela Décadi.

Le petit Décadi poussa comme un champignon sur les loques et les débris entassés dans la mesure. Quelques années se passèrent L'enfant était intelligent. Tout en polissant avec les gamins de son âge, il apprenait, sans avoir l'air d'y toucher, à lire et à écrire assez correctement. Les quatre règles fondamentales de l'arithmétique, la division elle-même, n'avaient plus de mystères pour lui. La vieille chiffonnière aimait Décadi à sa façon : son amitié équilibrait les caresses et les taloches dans une certaine mesure. Veuve, sans enfants, sans parents, elle avait, en travaillant quarante ans comme un cheval de camion, ramassé de quoi acheter sa bicoque et contracté un vice. La bonne femme buvait. Un matin, à la suite de libations prolongées, on ne put l'éveiller ; elle était morte, laissant à son Décadi, qui la pleura de tout son cœur, la baraque et les nippes.

Cela se passait en 1810, il avait seize ans alors. Quoique, à cette époque, la France fût comme affolée de poudre à canon et de roulements de tambour, Décadi, à l'envers de ses compatriotes, avait le mépris le plus absolu pour la noble carrière des armes. Non par pusillanimité, mon Dieu ! il n'avait peur de rien, mais par dégoût d'obéissance passive et de respect imbécile. Aussi, sa vieille mère adoptive morte et enterrée, il vendit en quarante-huit heures la maisonnette et les pauvres meubles, mit l'argent dans une ceinture de cuir achetée ad hoc, boucla un sac de voyage sur ses épaules et partit de son pied léger pour le Havre. Arrivé là, il s'informa, sans affectation, s'il y avait un navire en partance pour l'Amérique, s'aboucha avec le capitaine du trois-mâts de l'Union, la Floride, et débarqua deux mois après, sans secousse et sans bruit, sur les quais de New-York.

Tour à tour portefaix, matelot, chauffeur, mécanicien, et mécanicien habile, Décadi, grand garçon bien découpé, à la peau brune et aux grands yeux noirs, alerte, gai, bon enfant, suivant l'expression populaire, ramassa en quinze ans de luttas et de pérégrinations une petite fortune, épousa une charmante fille blonde, qui répondait au nom de Grâce Wilson, et, disant adieu à la libre Amérique, débarqua au Havre avec sa femme, par un beau jour de mai de l'année 1825.

Il était trois espèces d'hommes que Décadi prisait peu : les prêtres, les soldats et les policemen. Il vit beaucoup trop de représentants de ces trois espèces dans les rues de Paris, et commença à froncer le sourcil. On ne vit pas impunément dans une république. Décadi, qui avait trouvé à son goût le gouvernement américain, apprécia peu celui de Sa Majesté Charles X.

Un soir qu'il avait bu un grog au genièvre de trop, il dit dans un café, à quelques amis, en homme libre qu'il était, que le roi était une vieille ganache, ses ministres dès voleurs, ses jésuites des brigands, ses Suisses des drôles, et que les Français, et en particulier les Parisiens, qui les supportaient, étaient des.... pas grand'chose.

Le lendemain, dans la soirée, Décadi méditait, dans un cabanon de la Conciergerie, sur ce qu'un grog de genièvre de trop pouvait porter de trouble dans l'existence d'un homme libre.

Il en fut quitte pour six mois de prison et six mois de tracasseries de la haute police. Il eut pourtant une consolation dans son malheur. Grâce, qui, en femme trempée à l'américaine, n'avait pas sourcillé, lui fit savoir qu'elle avait mis en lieu de sûreté son rifle du Kentucky.

Les 27, 28 et 29 juillet 1830, ce rifle kenluckyien donna une note remarquable, remarquée en général de la garde royale et, en particulier, des Suisses de Sa Majesté. Entré un des premiers aux Tuileries, Décadi les fusilla comme des chiens.

Au bout de quelques semaines, il trouva, non sans raison, que le roi Louis Philippe Ier, le roi des barricades, recommençait Charles X, le roi de par Dieu ; cela lui déplut. Il le dit haut et souvent ; eh le disant souvent et haut, on s'aperçut et il s'aperçut lui-même qu'il était éloquent, non en académicien ou en rhéteur, mais en homme qui parlait aux ouvriers une langue supérieure pour eux à toutes les fleurs de rhétorique.

La borne allait bien au tribun, et le tribun allait bien à la borne.

En peu de temps, Décadi devint le dieu du faubourg Antoine.

### III

#### GRACE WILSON.

Arrivé devant le n° 33 de la rue de Charonne, Décadi leva là tête et son visage s'illumina. Accoudée sur la margelle de pierre de la fenêtre d'une maison au deuxième étage, bordée de liserons et de volubilis, une jeune femme le regardait en souriant.

Un teint de rosé-thé, d'opulents cheveux blonds cendrés, des yeux bleu-sombre d'une douceur infinie, un bon sourire sur une bouche adorable faisaient de Grâce Wilson, toute parfumée de santé, de beauté et de jeunesse, une des plus ravissantes créatures que l'on pût voir.

Ce qui frappait le plus chez la jeune Américaine était, au repos, l'expression de calme, de placidité de sa physionomie, d'amour ineffable et de confiance absolue en son mari quand elle attachait sur lui ses yeux limpides.

Ils s'étaient aimés au premier coup d'œil ; Décadi, le joyeux faubourien, avait plu à cette belle fille pauvre, orpheline et sans appui. Ce n'était pas de l'amour que Grâce avait pour son mari, c'était un culte.

Dans son ménage comme au faubourg, Décadi était Dieu.

Il baisa sa femme au front en entrant et alla s'asseoir silencieux près de la fenêtre ouverte. Il était sombre et soucieux.

— Grâce, dit-il tout à coup à demi-voix, ouvre-moi la cachette.

La jeune femme immobile et pâle le regardait.

— Il le faut, mon enfant, dit-il en l'attirant à lui et la baisant sur les yeux avec tendresse, c'est pour demain.

Grâce soupira profondément, se dirigea vers une haute armoire qu'elle ouvrit, dérangea une pile de linge, et, prenant dans son corsage une petite clef, fit jouer un panneau pratiqué dans la muraille.

Décadi se leva et, plongeant son bras dans l'ouverture, en retira successivement son rifle, une paire de pistolets à deux coups, un poignard, des lingots de plomb, un moule à balles, des boîtes de poudre, du papier à cartouches, un drapeau rouge et un bonnet phrygien.

Il se souvenait trop de la police de Charles X pour avoir une grande confiance en celle de Louis-Philippe ; aussi, depuis un an à peu près, s'était-il ménagé cette cachette et pour ses armes et pour les emblèmes républicains.

Bien lui en avait pris, du reste, car, signalé comme meneur et homme d'action, la police avait opéré chez lui, de nuit et sans résultat, deux visites domiciliaires.

Grâce avait jeté du bois au feu.

— Tu feras les cartouches pendant que je fondrai les balles, lui dit Décadi, serre-les plus que celles que tu fis en juillet.

Si, vers minuit, quelque paisible bourgeois descendant la rue de Charonne eût pu glisser un regard à travers les volets du deuxième étage de la maisonnette, il eût été fort surpris en voyant Grâce Wilson ficelant des cartouches sur sa table à ouvrage, et Décadi coulant, devant un feu ardent, du plomb fondu dans le moule à balles.

## IV

### LES FUNÉRAILLES

Le temps était pluvieux le matin du 5 juin 1832. Un pâle rayon de soleil, se faisant jour à travers le ciel gris, semblait parfois annoncer une belle journée ; puis les nuages chassés par le vent se massaient de nouveau et crevaient en pluie fine. Le faubourg Saint-Antoine, où le convoi devait venir toucher, plein de cris, de bruits, de rumeurs interrompus par de grands silences, bouillonnait ce matin-là. Les ateliers étaient fermés, les rues étaient pleines. L'on savait que depuis la veille toutes les troupes étaient consignées dans les casernes, et chacun pensait en lui-même que l'heure fatale approchait. Les hommes du gouvernement, repus et satisfaits, disaient qu'il fallait en finir avec ces hommes.

Accoudé dès l'aube à sa fenêtre. Décadi regardait passer dans la rue les flots pressés d'ouvriers, de femmes et d'enfants, roulant vers la place de la Bastille.

De temps en temps, il faisait un signe de la main puis de là tête à des hommes qui, ouvrant leur blouse ou déboutonnant leur habit, lui montraient un pistolet, un couteau de boucher, un compas, une arme enfin, et passaient.

Couchée tout habillée sur le lit qui occupait le fond de la chambre, Grâce dormait d'un sommeil agité. Ses cheveux blonds dénoués voilaient son doux visage pâle. Des soubresauts nerveux agitaient tous ses membres, des mots entrecoupés montaient à ses lèvres. Les bras croisés sur la poitrine, grave et sombre, Décadi la regardait dormir.

Il s'était fait beau ce jour-là et avait mis ses habits de fête. On eût vainement cherché le drapeau rouge, le bonnet phrygien, les pistolets et les cartouches qui toute la nuit étaient restés sur la table. Tout avait disparu sous la redingote noire boutonnée militairement jusqu'au cou. Le rifle, pendu à la muraille et

soigneusement fourbi et graissé, dénotait seul les préoccupations de la nuit.

Décadi poussa un profond soupir, se pencha vers Grâce, effleura son front d'un baiser et, décrochant son rifle sans bruit, descendit l'escalier sur la pointe du pied en retenant son haleine.

Arrivé dans la rue, il respira bruyamment et jeta un dernier coup d'œil sur la petite croisée :

— La reverrai-je ? murmura-t-il. Bah ! j'en ai vu bien d'autres. Et, jetant son fusil sur l'épaule, il s'éloigna rapidement.

Le convoi descendait vers la Bastille par les boulevards. Il pleuvait de temps en temps ; la foule préoccupée, anxieuse, n'avait pas l'air de s'en apercevoir et grossissait toujours.

Aux angles du char funèbre portant les restes de Lamarque, et traîné par des jeunes gens, Laffitte, Clauzel, Lafayette, Mauguin tenaient les coins du drap mortuaire. Venaient ensuite les officiers des Invalides, des branches de laurier à la main.

Devant, derrière, à gauche, à droite, partout des bataillons d'infanterie, tambours voilés, fusils renversés ; dix mille gardes nationaux, le sabre au flanc ; les artilleurs, le mousqueton chargé ; puis une foule énorme, bariolée, houleuse, étrange, poussant des cris, agitant des bâtons, des fusils, des sabres. Les représentants de toutes les sociétés populaires, les sectionnaires des Amis du Peuple, des Droits de l'Homme, les écoles de droit, de médecine, les proscrits du monde entier, les drapeaux de toute l'Europe ; Espagnols, Italiens, Allemands, Polonais, Hongrois... la République universelle !

Sur les arbres, aux fenêtres, aux balcons, sur les cheminées, une foule grouillante de femmes, d'enfants, de vieillards, fourmillait enthousiaste, regardant passer l'autre foule.

A la hauteur de la rue de la Paix éclate un cri formidable :

— A la colonne !

— Et le corbillard tourne à gauche. Arrivé sur la place Vendôme, le poste, qui est sorti en armes pour rendre les honneurs militaires à Lamarque, se replie à la vue de la foule et rentre dans le corps de garde.

— On insulte aux mânes de Lamarque ! rugit la foule. Il faut que le poste lui rende les honneurs.

Et le poste lui rend les honneurs.

A partir de ce moment, le mouvement se masse.

Un drapeau populaire porte à sa hampe le coq gaulois : on l'arrache des mains du porteur et le foule aux pieds dans la boue. Tout à coup éclatent des cris de joie : l'école d'Alfort, licenciée depuis, arrive tout entière ; l'école polytechnique, consignée de la veille, a franchi les murs, culbutant son directeur, et vient se mêler à la foule, aux cris de : Vive la République ! A la Bastille, tout le faubourg Saint-Antoine se joint en masse au cortège.

Après avoir dépassé la place, le convoi suit le canal, traverse le petit pont, et débouche sur l'esplanade du pont d'Austerlitz.

Arrivé là, il s'arrête.

La foule, comme un long serpent, ondulait le long des boulevards, et des frémissements passaient en elle. Tantôt silencieuse et morne, tantôt bouillante et agitée ; un mot, un geste, en faisait jaillir des clameurs étranges. On eût dit une chaîne électrique, dont chaque homme était un anneau. Le peuple possède ce galvanisme qui frappe et se répercute, mais différent du son, en ce qu'au lieu de s'amoinrir par la transmission, il grandit et grandit sans cesse avec elle. De là ces tumultes effroyables qui, en un moment, éclatent dans les foules.

De temps à autre, le cortège faisait des haltes, arrêté quelquefois par un pli de terrain, quelquefois pour donner à un orateur le temps de prononcer quelques paroles.

Lafayette voulait parler. L'esplanade offrait un terrain favorable, on s'arrêta, et l'on fit cercle autour du corbillard ; instinctivement, toutes les têtes se découvrirent devant ces gloires du passé, devant ce vieillard aux cheveux blancs, qui venait dire le dernier adieu à cet autre vieillard, son compagnon des luttes de la liberté.

L'instant était solennel. La parole et la vue de cet homme évoquaient tout un passé formidable : la France des rois elle-même, généreuse et grande, envoyant, à l'aurore de la Révolution, ses enfants combattre en Amérique pour la plus sainte des causes ; la France républicaine, tenant haut et ferme devant le monde des tyrans et des esclaves le drapeau de l'égalité. Puis la nuit !... Un soldat qui passe ; quinze ans

d'écrasement ! Un homme qui seul respire en liberté sur cette terre libre ; la chute enfin, et quelle chute ! L'aigle impérial,

déchiré par les vautours de la coalition. Le sol isolé, pillé, saigné. Les Bourbons ramenés dans les fourgons des Cosaques, et lui ! lui ! le grand, le seul coupable, allant enfin expier son crime sur ce rocher, dont la légende menteuse et sentimentale a fait un piédestal.

Puis on songeait à la liberté, précieux héritage de nos pères de la Révolution, et que ces deux hommes avaient disputé pied à pied, pouce à pouce, aux eunuques de la royauté ; les grandes luttes parlementaires où ils avaient joué un si grand rôle étaient encore présentes à tous les esprits.

1830 n'était pas loin, et le souvenir de sa dernière victoire rendait le peuple plus croyant et plus ferme. Il se sentait toujours le maître, toujours le souverain ; il croyait à son droit, il connaissait sa force, et, poussé à bout comme il l'était depuis deux ans, il pouvait être tenté de l'expérimenter encore.

On savait tout cela, on le sentait. De là l'enthousiasme qui soulevait cette foule.

## LE DRAPEAU ROUGE.

Les dernières paroles n'étaient pas encore tombées des lèvres du vieux patriote, les jeunes gens ne s'étaient pas encore réattelés au char funèbre qu'éclata un effroyable tumulte.

Au sommet de l'esplanade, dominant la foule, le cortège, les bourgeois, le peuple, la garde nationale, le cercueil et l'orateur qui cessait de parler, un homme à cheval venait d'apparaître.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Était-ce bien un homme ? N'était-ce pas plutôt une apparition ? un fantôme ? le spectre de 93 ? le spectre combattu, décimé, déchiré, vaincu, traîné aux gémonies, mais toujours menaçant et terrible ; le spectre qui, à de certaines époques, apparaît au peuple, fier, superbe, le bonnet phrygien sur la tête, le drapeau rouge à la main, et qui lui dit : Souviens-toi !

Souviens-toi des grandes journées. Souviens-toi que tu as été le maître un jour, toi l'esclave, le serf de la veille et du lendemain. Souviens-toi que tu es et le nombre et la force, Souviens-toi enfin que tu n'as qu'à vouloir.

Voilà ce que, pour tous, cette apparition signifiait.

L'homme regardait la foule. D'un geste brusque il avait arrêté son cheval; sous sa pression robuste, les jambes d'acier de l'animal pliaient.

Le cheval était noir, tout noir. Quelques sillons rouges zébraient ses flancs. L'homme au teint basané, lui aussi, était vêtu de noir, noir était son œil et noirs ses cheveux, et sur ce fond noir tranchaient, comme des taches de sang, le bonnet phrygien et la ceinture rouge qui soutenait ses pistolets.

Il promena ses regards sur la foule, qui, terrifiée et muette, le regardait et fit un autre geste; pendant que d'une main il retenait son cheval qui, impatient, piaffait, de l'autre il déployait lentement le drapeau rouge...

Mais personne ne remua. Les uns tremblaient ; les autres, troublés, semblaient attendre quelque événement. L'homme pâlit de colère et eut un sourire de mépris :

— Les lâches ! murmura-t-il ; décidément il n'y a rien à faire avec ces gens-là ! et, faisant voiler brusquement son cheval, il disparut au galop.

Après son départ une diversion s'opéra dans la foule. Les hommes du peuple criaient : Vive l'homme rouge ! vive la République ! Mais les bourgeois serraient leurs rangs. Le vieux Lafayette, comme pour fuir l'apparition, s'était retranché dans son fiacre. D'autres se hâtaient de sortir de la foule, avec un air de crainte et d'indignation.

C'est que ce qui plaisait aux uns épouvantait les autres. Le souvenir de 93 devait plaire au peuple, à qui il rappelait sa puissance de quelques jours, et devait effrayer les bourgeois mécontents, bonapartistes mâtinés de libéralisme, qui ne voulaient pas entendre parler de République.

La bourgeoisie ne veut, n'aime et ne comprend les révolutions qu'à son profit exclusif. Elle les provoque, y prend même part, mais bientôt débordée elle les redoute et les comprime avec fureur.

Si le peuple aime le drapeau rouge, c'est qu'il est pour lui le signe visible de la réparation, du triomphe ; et si par contre la bourgeoisie le hait, c'est qu'il signifie en même temps pour elle la chute, l'expiation.

Le cavalier noir, l'homme au drapeau rouge, n'était, faut-il le dire, que notre héros, le mari adoré de Grâce, l'homme doux et bon, l'ami du peuple, le républicain inflexible... notre connaissance Décadi enfin.

## VI

### LE PONT D'AUSTERLITZ.

Un nouvel incident vint distraire la foule. Une clameur toujours grandissante passa comme un ouragan sur cette mer houleuse.

« Lamarque au Panthéon ! Lafayette à l'Hôtel-de-Ville ! » crient cent mille voix. Et des jeunes gens s'attellent au corbillard de Lamarque, et le traînent par le pont d'Austerlitz, tandis que d'autres, détélant les chevaux de Lafayette, traînent le fiacre par le quai Morland.

Pendant que, sur la rive droite, des escadrons de gardes municipaux venaient barrer le pont, sur la rive gauche les dragons, sortis de la caserne de Célestins, s'avançaient pour prendre position sur le quai Morland.

A un détour, les jeunes gens qui traînaient La Fayette les aperçurent tout à coup, et s'arrêtèrent.

« Les dragons ! » crièrent-ils. Silencieux, sombres, résolus, les armes au repos, ceux-ci s'avançaient au pas. A deux cents mètres du Petit-Pont, ils firent halte.

Le fiacre s'ébranla de nouveau et marcha droit sur l'escadron, qui s'ouvrit pour le laisser passer et se referma sur lui.

Les dragons et la foule, face à face, se touchaient presque en ce moment. Il se fit un grand silence.

— Tonnerre de Dieu ! dit tout à coup dans la foule une voix railleuse, allons-nous nous regarder longtemps comme ça dans le blanc des yeux ? Les dragons de Sa Majesté veulent entrer en danse. Eh bien ! j'ouvre le bal !

Et, épaulant son rifle, Décadi fit feu sur le chef d'escadron, qui battit l'air des deux mains, poussa un cri rauque, et s'abattit mort sur le pavé.

Quatre ou cinq coups de feu, partis du groupe où il se trouvait, accompagnèrent celui de Décadi, qui, toujours consciencieux, faisait coup double et envoyait un dragon rejoindre son commandant.

La bataille était engagée. « Alors, dit Victor Hugo, dans une des plus belles pages des *Misérables* tout est dit, la tempête se déchaîne : les pierres pleuvent, la fusillade éclate ; beaucoup se précipitent au bas de la berge, et passent le petit bras de la Seine, aujourd'hui comblé, les chantiers de l'île Louviers, cette vaste citadelle toute faite, se hérissent de combattants ; on arrache les pieux, on tire des coups de pistolet, une barricade s'ébauche. Les jeunes gens refoulés passent le pont d'Austerlitz avec le corbillard, au pas de course, et chargent la garde municipale ; les carabiniers accourent ; les dragons sabrent ; la foule se disperse dans tous les sens ; une rumeur de guerre civile vole aux quatre coins de Paris ; on rie : « Aux armes ! » On court, on culbute, on fuit, on résiste. La colère emporte l'émeute, comme le vent emporte le feu. »

J'ai parlé, plus haut, d'un groupe qui avait fait chorus avec Décadi ouvrant le feu sur les dragons. Ce groupe se composait des compagnons de l'atelier dont il était le contremaître. Ce n'était pas de l'amitié ou de l'estime que ces braves gens avaient pour lui, ce n'était même pas du fanatisme, le mot de fétichisme seul peut rendre avec justesse le sentiment qu'ils lui avaient voué. Au moment où les dragons venant du côté opposé au quai Morland débouchèrent au galop, sabre nu et pistolet au poing, par la rue Bassompierre et le boulevard Bourdon, chargeant et balayant tout devant eux, Décadi et ses amis étaient descendus dans l'île Louviers, et, retranchés derrière des piles de poutres, avaient ouvert un feu roulant sur les dragons et les municipaux. Là et encore le rifle du Kentucky *fit merveille*.

— Il n'y a plus grand'chose à faire ici, dit Décadi à ses fidèles, nous n'avons plus le gibier à portée ; si vous m'en croyez, nous irons du côté des Halles ; pour peu que ça chauffe ailleurs, ça doit brûler par là.

— Allons ! dirent les hommes.

Rue Beaubourg, rue Michel-le-Comte, rue du Temple, les portes des armuriers volaient en éclats : sur le boulevard Saint-Martin on pillait une fabrique d'armes ; les compagnons de Décadi complétèrent là leur armement. Quelques instants après, ils rencontraient une troupe d'homme aux bonnets rouges, aux bras nus, portant un drapeau noir sur lequel on lisait en grandes lettres blanches : LA RÉPUBLIQUE ou LA MORT.

— Où allez-vous, citoyens ? demanda Décadi.

— A Saint-Merry ! répondit le porte-drapeau.

## VII

### LA MAISON N° 30 DE LA RUE SAINT-MERRY.

« Sur la rive droite, sur la rive gauche, sur les quais, sur les boulevards, dans le pays latin, dans le quartier des Halles, des hommes haletants, ouvriers, étudiants, sectionnaires lisaient des proclamations, criaient « Aux armes ! » brisaient les réverbères, dételaient les voitures, dépavaient les rues, enfonçaient les portes des maisons, déracinaient les arbres, fouillaient les caves, roulaient des tonneaux, entassaient pavés, moellons, meubles, planches, faisaient des barricades.

On forçait les bourgeois d'y aider. On entraît chez les femmes, on leur faisait donner le sabre et le fusil des maris absents, et l'on écrivait avec du blanc d'Espagne sur la porte : *Les armes sont livrées.*

Quelques-uns signaient « de leurs noms » des reçus du fusil et du sabre, et disaient : « Envoyez-les chercher demain à la mairie. » On désarmait dans les rues les sentinelles isolées et les gardes nationaux allant à leur municipalité. On arrachait les épaulettes aux officiers.

Bornée d'un côté par une barricade dans la rue Saint-Merry, de l'autre par une barricade dans la rue Maubuée, la maison qui portait le n° 30 et devant laquelle venaient de s'arrêter les hommes au drapeau noir, ainsi que Décadi et ses compagnons, commandait la rue des Arcis, la rue Saint-Martin et la rue Aubry-le-Boucher, qu'elle prenait de front. Deux barricades se repliaient en équerre, l'une de la rue Montorgueil sur la Grande-Truanderie, l'autre de la rue Geoffroy-Langevin sur la rue Saint-Avoye.

La nuit arrivait. A quelques pas de la vieille église Saint-Merry, toute frémissante du tocsin furieux que sonnaient sans relâche ses cloches, s'élevait une barricade formidable. Au moment où la petite troupe faisait halte, un homme qui du sommet les regardait venir descendit précipitamment.

Jeune, la face et le geste énergiques, la croix de Juillet à la boutonnière, une courte carabine à deux coups sur l'épaule, il alla droit à Décadi et lui tendit la main.

— Enfin, te voilà ! lui dit-il en souriant ; j'avais peur, le diable m'emporte ! que la balle de quelque imbécile de garde national ne t'eût signé ton passeport pour l'autre monde, et je disais tout à l'heure à Rojon : Décadi ne vient pas, il y a du grabuge.

— Je me suis un peu attardé du côté du pont d'Austerlitz. Nous avons peloté avec les municipaux et les dragons. Je te dirai même entre nous frère Jeanne, que c'est ton ami Décadi qui a commencé le branle. Tu n'étais pas par là ?

— Non. Lorsque j'ai vu ce troupeau de bourgeois pâles, effarés, attacher des yeux hagards de peur sur le drapeau de la Révolution que tu montrais au peuple ; lorsque je les ai entendus protester et s'indigner, j'ai fait un signe aux amis, et nous sommes venus travailler par ici. Es-tu content de l'ouvrage ? Vingt-six barricades en quelques heures, sans compter celle-ci, qui à elle seule en vaut quatre, dit-il en montrant du doigt la barricade Saint-Merry ; tu vois qu'on ne s'est pas amusé. Ah ! si, je me trompe, nous avons ri comme des fous de gardes nationaux de la banlieue, à qui nous avons administré une tripotée un peu solide,

— Bon ça ! dit Décadi en se passant la langue sur les lèvres et promenant des regards satisfaits sur la maison n° 30, la barricade et ses défenseurs ; mais, sais-tu, ami Jeanne, que tu me parais avoir de sérieuses qualités d'ingénieur, de stratéliste et de général ! La barricade est un chef-d'œuvre, la maison une trouvaille, et quand j'aperçois par là des gars qui s'appellent Goujon, Fourcade, Rossignol, Rogon, Vigouroux et un tas d'autres triés sur le volet, j'ai presque envie de chanter le *Ça ira*.

— Oui, c'est assez complet ; et tu n'as pas tout vu. Je vais te montrer l'arsenal, les magasins, la fonderie, la poudrière et l'ambulance des désespérés de la République, dit Jeanne avec un sourire mélancolique en passant le seuil de la maison.

Décadi le suivit.

C'était une scène étrange. Dans l'allée, dans la cour, dans la loge, des vétérans de la République, et de l'Empire apprenaient aux jeunes gens et aux gamins à faire des cartouches ; des femmes faisaient de la charpie avec les chemises et les cravates des combattants ; des hommes aux mains et aux visages noirs de poudre, groupés sous le manteau de la cheminée, fondaient des balles ; quelques bouts de chandelle disséminés çà et là éclairaient de leur lueur rouge ce bivouac de la révolution.

Les jeunes gens et les gamins riaient. Les vieux étaient graves, les femmes recueillies. On sentait que quelque chose de sinistre et de grand s'agitait là.

## VIII

### LA NUIT DU 5 JUIN.

Le tocsin de l'église Saint-Merry sonnait sans relâche le ralliement à l'insurrection.

En ce moment, elle semblait victorieuse. Sur la rive droite, l'Arsenal, le Marais, la fabrique d'arme de la rue Popincourt, le Château-d'Eau, toutes les rues aboutissant aux Halles étaient en son pouvoir ; sur la rive gauche, la caserne des Vétérans, la prison de Sainte-Pélagie, la place Maubert, toute les barrières lui appartenaient.

À six heures du soir un combat sanglant s'engageait rue Montmartre, dans le passage du Saumon Insurgés et soldats se fusillaient d'une grille l'autre.

La nuit était venue, une nuit sombre, noire, et les vingt-sept barricades qui rayonnaient autour de la maison n° 30, ce quartier général de l'insurrection, n'avaient pas encore été attaquées. C'était évidemment là que se jouerait la sanglante partie

Insurgés et soldats se guettaient dans l'ombre.

Décadi, qui s'était mis avec Jeanne à la fonte des balles, tendit l'oreille, et d'un geste imposa le silence.

— Les soldats! dit-il.

A ce cri, jeunes et vieux sautèrent sur leurs fusils et se ruèrent vers la porte.

— Qui vive ! cria du haut de la barricade une voix mâle et vibrante.

— C'est la voix de Rossignol, dit Jeanne à Décadi.

— Amis ! répondit le chef de la troupe en s'avançant.

— Etes-vous républicains ?

— Parbleu !

— Pas un pas de plus, je vais aller vous reconnaître, dit Rossignol en descendant de la barricade.

— Ah! brigands ! nous vous tenons, dit le capitaine en bondissant sur lui.

— Feu, mes amis ! cria Rossignol d'une voix sonnante.

Une fusillade terrible sortit de la barricade, cinq soldats tombèrent.

Des toits au pavé la rue flamboya. Ce fut comme un éclair dans un ciel d'orage.

La troupe avait riposté. Pendant quelques minutes, dans la fumée, dans la nuit, ces hommes s'usinèrent au hasard ; on entendit entre deux décharges chuchoter des commandements, puis le bruit du pas accéléré, puis le silence.

— Les voilà partis, dit Décadi à Jeanne, mais pas pour longtemps ; ils vont certainement revenir, l'avant-garde ne se sentant pas les ongles assez durs pour crocher dans la barricade, ils sont allés chercher du renfort.

— Comme tu le dis, Décadi de mon cœur, dit un homme qui enjambait en ce moment le faite de la barricade, il n'y a que ça, mais ça y est. Je crois qu'il faut ouvrir l'œil et le bon.

— Rossignol ! dirent dix voix joyeuses.

— Ah! mon pauvre vieux, que je suis content de te revoir ! dit Décadi. Comment diable t'es-tu tiré de ce guêpier-là ? Je croyais bien que ces faillis chiens-là avaient réglé ton compte.

— Ce n'est pas, dit Rossignol, en serrant à la ronde toutes les mains qui se tendaient vers lui, que l'envie leur en manquât; mais le Rossignol est un oiseau qui ne se laisse pas mettre la main dessus. Au moment où le doux capitaine sautait sur moi, le sabre à la main, en disant : Ah ! brigands, nous vous tenons ! et où je criais : Feu! je me baissai et lui passai la jambe; noué nous sommés un peu roulés tous les deux ; pendant ce temps les balles faisaient des chassés croisés au-dessus de nos têtes. Le capitaine était solide, mais j'en veux un autre ; je lui ai tordu le poignet, et il a laissé tomber son sabre ; je l'ai ramassé et le lui ai planté dans la poitrine. Je me suis traîné dé là au pied de la barricade et me suis embusqué derrière ce tombereau qui a le ventre en l'air et que vous voyez d'ici. J'ai de mes deux coups de fusil envoyé deux fantassins tenir compagnie à leur capitaine et me voilà !

— Bravo ! dit Décadi, et puisque te voilà paré, tout est pour le mieux. Mais il me semble, Jeanne, que le tocsin mollit. Diable ! si les sonneurs sont fatigués, il faut les faire relever, c'est important, cela ; il ne faut pas que plus tard ceux qui auront manqué au rendez-vous aient l'ombre d'une excuse. Ah ! ah ! le voilà qui repart de plus belle ; hurrah pour les carillonneurs ! C'est égal, les enfants ce sera drôle tout de même ; car enfin on dira plus tard, si, comme je l'espère bien, nous gagnons la *Belle*: la République française est la fille aînée de l'Église... de l'église Saint-Merry.

Ces enfants perdus de la République s'épanouirent à cette boutade, un immense éclat de rire pétilla sur la barricade. Les vétérans eux-mêmes se déridèrent.

Un coup de feu interrompit les rires

— Aux armes ! cria dans la nuit une voix stridente.

Il était deux heures et demie du matin. L'aube commençait à teinter de gris cet inextricable fouillis que l'on appelle une barricade. A cette espèce de faux-jour les choses revêtaient des aspects funèbres, les hommes avaient l'air de cadavres dont les yeux seuls étaient vivants.

— Ce sont des fantassins de la ligne. Ils sont nombreux, nombreux, je ne vois pas la queue de colonne, cria du faite de la maison n° 30 la même voix stridente qui avait poussé le cri d'alarme.

— Et nous nous plaignions tout à l'heure qu'il faisait froid au point du jour, dit Décadi de sa voix mordante et railleuse ; eh bien ! ces messieurs en pantalons garance viennent nous réchauffer. Qu'ils soient les bienvenus ! Voici l'instant, voici le moment ! continua-t-il du ton d'un pitre faisant la parade, pas de balles perdues, les enfants, pas de balles perdues ; visons bas aux épaulettes, aux grosses de préférence, et allons-y gaiement !

Le craquement des chiens de fusil que l'on armait fut la seule réponse.

Puis un silence de mort de quelques secondes se fit dans la rue et derrière la barricade.

— Commençons le feu, Jeanne, murmura Décadi, le premier coup est le meilleur.

— Joue ! dit Jeanne d'une voix vibrante, en enveloppant son monde d'un coup d'œil, feu !

Les deux décharges se croisèrent.

Pendant un quart d'heure, une fusillade terrible enveloppa dans un nuage de fumée rue, soldats, insurgés et barricade. La maison n° 30 et celles qui l'avoisinaient faisaient feu de toutes leurs fenêtres, de toutes leurs caves, de toutes leurs lucarnes, de tous leurs soupiraux. Fusillés par devant, par derrière, à gauche, à droite, en haut, en bas, les bataillons d'infanterie tournoyaient comme la paille au vent sous cet ouragan de fer. On sonna la retraite, et pas un des tireurs de la barricade ou des maisons ne l'entendit ; le feu durait encore que les soldats avaient abandonné depuis longtemps cette rue fatale, qu'ils laissaient jonchée de morts et de blessés.

La barricade avait peu souffert. En quelques minutes, les blessés des deux camps, soldats ou insurgés, avaient été transportés dans une salle basse de la maison n° 30 transformée en ambulance.

- Comme début sérieux, ça ne va pas trop mal, disait, tout en chargeant son rifle avec soin, Décadi à Jeanne ; pour peu que les autres tiennent comme nous, le roi citoyen peut faire ses malles.

— Les municipaux ! cria de sa voix grêlé l'homme posté sur le toit de la maison.

— Oh ! oh ! murmura Décadi, ça se corse ; si tu veux me croire, Jeanne, pour ceux-ci nous changerons de tactique. Il faut les laisser arriver jusqu'au pied de la barricade ; lorsqu'ils seront là, la moitié de nous les fusillera à bout portant, et l'autre moitié les reprendra. A brûle-bourre, dix balles tuent quinze hommes.

En une minute, barricade et maisons avaient leur consigne.

Lancés au pas de course, les municipaux s'arrêtèrent à l'entrée de la rue. Cette barricade, cette rue qu'on leur avait dépeintes comme une fournaise, morne, déserte, silencieuse à l'égal des morts dont elle était pavée, les effrayaient. Ils pressentaient un piège. Rien ne trouble comme l'inconnu.

— Les lâches ont abandonné la position, dit l'officier qui les commandait ; En avant ! cria-t-il en levant son sabre.

Mais, à deux pas de la barricade, chaque pavé laissa passer un canon de fusil, un feu terrible les arrêta court, et ils reçurent la deuxième décharge avant d'avoir pu eux-mêmes faire feu. Alors les fenêtres, les caves, les lucarnes et les soupiraux flamboyèrent de nouveau.

Sous cette grêle de balles les hommes tombaient comme le blé mur sous la faux. Une poignée s'échappa à grand'peine, pendant que des maisons et de la barricade un formidable cri de : Vive la République ! saluait leur défaite.

## IX

### LA JOURNÉE DU 6.

La fumée dissipée, il se trouva que le jour était venu, et, avec le jour, un pâle soleil qui blanchissait les murailles trouées de balles, les portes arrachées de leurs gonds, les fenêtres sans volets ni vitres, les morts couchés çà et là.

Assis sur la crête de la barricade, son rifle entre les jambes, sa tête sur les genoux, Décadi songeait : — Que peut faire Grâce à cette heure ? ruminait-il ; elle me cherche, elle pleure ; pauvre enfant ! Si je suis tué par ces sauvages, que deviendra-t-elle ? Un frisson secoua ses membres. — Si je ne croyais pas au triomphe, si je pouvais penser que nous fussions abandonnés, tonnerre ! je .... Mais non, je ne m'en irai pas.... quand même.... M'en aller ! eh bien, ce serait du propre ! dit-il à haute voix, en relevant la tête. Il embrassa, d'un coup d'œil le spectacle de cette rue en détresse : — Lugubre ! murmura-t-il, en laissant retomber sa tête dans ses mains.

Un homme venant de la rue Maubuée escaladait en ce moment la barricade.

— Je voudrais voir Jeanne, citoyen, dit-il à Décadi d'une voix essoufflée.

Celui-ci releva la tête.

— Décadi ! fit l'homme en se frappant dans les mains, oh ! mon pauvre vieux, que je suis content de te revoir ! on nous avait dit, hier au soir, que tu avais été tué dans la rue Montorgueil. Ah ! je ne suis pas étonné si l'on tient comme ça ici ; Jeanne et toi, excusez du peu !

— Quelles nouvelles ? D'où viens-tu ? Parle.

— Jeanne est en bas, dit Décadi avec impatience, en se levant.

— Mauvaises ! dit l'homme à demi-voix. L'insurrection est à peu près comprimée sur tous les points ; il n'y a que le faubourg Antoine et vous qui teniez encore. Les barricades des rues Montmartre, Montorgueil et Saint-Denis ont été enlevées, après des combats sanglants ; nous avons perdu là beaucoup d'amis. La Préfecture de police et la Cité sont dégagées ; des escadrons de lanciers se sont emparés de la porte Saint-Martin ; le général Schramm a emporté l'entrée du faubourg Antoine, de la Madeleine à la Bastille le boulevard est libre.

— Tu es sûr de ce que tu avances là, Ribert ? dit Décadi, les yeux dans les yeux de son interlocuteur.

— Sûr, dit l'homme, j'ai vu.

— Allons trouver Jeanne, murmura-t-il en l'entraînant.

Au moment où les deux hommes franchissaient le seuil de la salle basse transformée en ambulance, Décadi pâlit, s'arrêta court, et serra convulsivement le bras de son compagnon.

— Cette voix ! murmura-t-il Jeanne venait à leur rencontre.

— Quelle est donc cette femme à qui tu parlais ? dit-il d'une voix étranglée par l'émotion.

Une légère rougeur passa sur le front de Jeanne.

— Quelle femme ? demanda-t-il d'un ton distrait.

— Cette femme encapuchonnée à qui tu parlais lorsque nous entrions, celle qui nous tourne le dos et qui est penchée là-bas sur ce blessé ?

— La femme d'un de mes amis.

Décadi eut un soupir de soulagement.

— J'ai cru entendre la voix de Grâce, murmura-t-il en souriant tristement, quelle folie !

— Qu'y a-t-il, Ribert ? demanda brusquement Jeanne.

L'homme recommença son récit.

— Ah ! fit Jeanne, lorsqu'il eut fini ; et ton avis à toi, Ribert ?

— Mon avis... Sur quoi ?

— Mais sur nous, sur notre situation.

— La position n'est pas tenable et vous êtes perdus, si vous voulez la tenir.

— Ici, c'est vaincre ou mourir, dit Jeanne d'une voix frémissante, il n'y a pas de milieu ; nous vaincrons pour la République ou nous mourrons pour elle, sans reproche et sans peur. Adieu, Ribert.

— *All right !* bien parlé, ami Jeanne, grommela Décadi. Adieu, Ribert.

— Adieu, Ribert ! Adieu, Ribert ! Allez au diable tous les deux avec vos « Adieu, Ribert ! » fit l'homme avec impatience. Adieu quoi ? Si vous croyez que je suis venu ici pour m'en aller, vous

vous trompez rudement, les enfants. Je vous ai dit de quoi il retournait, voilà tout, et maintenant, allons-y. As-tu quelques cartouches à me donner, Décadi ? j'ai vidé mes poches rue Saint-Denis.

— Bon ! bon ! ne te fâche pas, mon ami Ribert, ne te fâche pas, dit Décadi en riant et en lui tendant une poignée de cartouches ; ma giberne et moi nous sommes à ta disposition.

— Le quartier est au calme plat, dit Jeanne, qui, tout en causant avec ses deux amis, était sorti et s'était arrêté au milieu de la rue ; sans le bourdon de la cloche de l'église que Vigoureux et compagnie sont en train de faire causer, on entendrait une mouche voler. On n'attaquera que tard dans la matinée, il faut bien que les bons petits soldats se reposent

Nous ferions bien de profiter de l'embellie, comme dit le loup de mer Décadi, pour manger un morceau. Nous avons encore de quoi faire un bon repas.

— Bien parlé ! Avec un bon repas on peut eh faire deux passables, dit Ribert.

— Deux ? Pourquoi donc ? demanda Jeanne.

— Eh bien, et ce soir...

— Ce soir ! ah ! tu penses à ce soir, toi, dit Décadi, tu es prévoyant. Tu ne t'embarquerais pas sans biscuit ; tu ne comprends donc pas, tête dure, que ton repas est inutile à des gens qui souperont aux Tuileries ce soir, ou qui n'auront plus... faim ?

— Ah ! ah ! dit Ribert, si c'est comme ça, vous avez raison tous les deux, et voilà un tonneau défoncé qui peut nous servir de table.

— Restez là, dit Jeanne en s'éloignant, je vais leur faire la dernière distribution de vivres.

Il revint au bout d'un quart d'heure.

— C'est fait, dit-il ; buvons et mangeons. Et il posa sur le tonneau un gros pain bis, un jambon et une cruche de vin.

Ces trois hommes se mirent à manger en silence, s'interrompant de temps en temps pour tendre l'oreille. Rien ne bougeait. Au faite de la barricade, couchée à plat ventre, son fusil sous la main, à côté du drapeau rouge que Décadi avait planté la veille, à son arrivée, la sentinelle restait immobile, le tocsin de Saint-Merry, mugissant à toute volée, troublait seul ce silence morne.

— En voilà toujours un que les citoyens-soldats ou les soldats-citoyens n'auront pas, dit Ribert à la dernière bouchée.

— C'est le repas des funérailles, murmura Jeanne.

— *All right* ! frère Jeanne, nous en avons vu d'autres , dit Décadi, en essayant sa moustache d'un revers de main.

## INCIDENTS.

En ce moment, il était à peu près midi. L'homme de veille, couché sur la barricade, au pied du drapeau, se mit sur son séant ; appuyé sur une main ; les yeux mi-clos, l'oreille tendue, il resta un instant immobile. On entendait un bruit sourd, le bruit que peut faire une troupe d'hommes marchant au même pas. L'homme se leva brusquement, arma sa carabine, tendit l'oreille, et cria : Aux armes ! de toute sa voix.

A ce cri, la maison n° 30 fut vide et la barricade occupée en un clin d'œil ; dans la rue, toutes les ouvertures laissèrent passer des têtes, puis tout disparut. On attendait.

Un détachement d'infanterie de ligne s'avancait par la rue Àubry-le-Boucher.

Au pied de la barricade, tout en sifflant la *carmagnole* entre ses dents, Décadi laissait couler une balle de supplément dans chaque canon de son rifle.

— Es-tu fort en histoire, ami Jeanne ? demanda-t-il tout à coup à son compagnon.

Jeanne, qui en ce moment regardait si tout le monde, était à son poste, laissa tomber sur lui un regard d'étonnement.

— Si je suis fort en histoire ? A quel propos me demandes-tu cela, et de quelle histoire veux-tu parler ?

— De l'histoire de France, de l'histoire de ton, de mon, de notre pays enfin. Te rappelles-tu Fontenoy ?

Jeanne sourit.

— Oui ! Tirez les premiers, messieurs les Anglais....

— Là, tu y es précisément. Eh bien ! il ne faut pas traiter comme messieurs les Anglais ces petits soldats qui sont de bons Français ; il faut commencer le tremblement.

Et, se mettant à une espèce de créneau, il arma son rifle et jeta un coup d'œil dans la rue.

— Tiens ! tiens ! regarde donc, Jeanne, ils s'arrêtent, et l'officier s'avance seul un mouchoir blanc au bout de son épée. Est-ce que, par hasard, il viendrait nous sommer de nous rendre ? Ce serait drôle, à moins qu'il ne veuille se mettre avec nous, ce qui serait aussi drôle, mais bien plus gentil. Que diable peut-il nous vouloir !

— Si j'allais à sa rencontre ! dit Rossignol, qui, penché, regardait par-dessus la tête de son compagnon ; depuis mon succès de cette nuit, je me sens une vocation pour les missions parlementaires.

— Va, dit Jeanne, et défie-toi. Nous te suivons de l'œil. S'il y a quelque chose d'extraordinaire, fais un signe de la main. Décadi et moi, nous irons te rejoindre.

— Bon ! mais est-ce qu'il ne me faudrait pas quelque chose de blanc comme lui, un mouchoir... ?

- Pourquoi pas le drapeau blanc pendant que tu y es ? interrompit Décadi ; ce serait complet. Si j'avais pensé à cela, je t'aurais apporté, celui qui est à la maison ; c'est un Suisse qui m'en a fait cadeau aux Tuileries, le 29 juillet, il va y avoir deux ans ; il ferait bien dans le paysage. Tu n'as pas besoin de cela, mon pauvre Rossignol, soldat de fantaisie, parlementaire de fantaisie, il te faut un drapeau de fantaisie.

Et déroulant de ses flancs sa ceinture rouge, il la tendit à Rossignol :

- Attache-moi ça au bout de ton fusil et va fraterniser avec le troubadour.

Rossignol partit d'un grand éclat de rire et descendit de la barricade dans la rue, la ceinture rouge au bout du canon.

L'officier, le voyant venir, s'était arrêté.

— Que demandez-vous ? dit Rossignol, s'arrêtant à son tour à quelques pas de lui.

- Peu de chose, dit l'officier. J'ai un énorme détour à faire pour rejoindre mon corps, je demande tout simplement à traverser votre barricade, la crosse en l'air. Je vous donne ma parole d'honneur, et pour mes hommes et pour moi, que nous ne jetterons pas un coup d'œil sur la position, et que nous ne tournerons pas la tête lorsque nous vous aurons dépassés.

- Hier, cela était peut-être possible, mais aujourd'hui, j'en doute fort, répondit Rossignol, Et, levant la main, il fit le signe convenu avec Décadi et Jeanne.

Ceux-ci franchirent la barricade et vinrent se mettre à côté de lui.

L'officier réitéra sa demande.

— Laisse-moi lui répondre, Jeanne, dit Décadi. Capitaine, vous auriez passé hier, vous ne passerez pas aujourd'hui, et je vais vous en dire le motif. Voyez-vous là-bas dans l'angle, au pied de la

barricade, ce cadavre qui a encore à ses épaules des épauettes d'or, des épauettes de capitaine, comme vous. Eh bien ! à la tête d'une troupe il est venu où vous êtes, la nuit, comme un voleur ; on lui crié : Qui vive ! et il a répondu : Amis. On lui a demandé si lui et ses hommes étaient des républicains, et il a répondu : Oui. Alors on lui a envoyé un parlementaire, lui ! dit-il, en désignant Rossignol du doigt. Chez les *Peaux-Rouges*, dans le *Far-West* un parlementaire est sacré ; il ne l'a pas été pour les soldats de Louis-Philippe, car cet officier, ce capitaine, ce soldat, cet assassin, s'est rué le sabre à la main sur un homme sans défiance, qui avait comme nous la faiblesse de croire qu'en fait d'honneur le pavillon couvrait la marchandise. Voilà pourquoi vous ne passerez pas.

— Les bons ici-bas payent pour les mauvais, dit l'officier d'une voix émue. Quant à ce misérable, il étendit le bras vers son collègue mort, il n'y a entre nous rien de commun. Nous nous retirons, citoyen ; puisque vous ne le voulez pas, nous renonçons à traverser votre barricade ; je serais, je vous le jure sur l'honneur, désespéré de verser votre sang.

Et, se tournant vers sa troupe, il donna l'ordre de la retraite.

Les trois hommes les suivirent de l'œil.

— Les voilà partis, dit Décadi. Si nous rentrons ! C'est égal, il est gentil cet officier-là. Tiens ! tiens ! j'ai peut-être parlé trop vite, fit-il en tendant l'oreille ; écoute donc, Jeanne, est-ce qu'ils reviennent par hasard !

Jeanne secoua la tête.

— Non, pas eux, mais leurs frères, leurs bons frères les gardes nationaux. N'entendez-vous pas les hurlements ? Les soldats ne parlent pas sous les armes. Rentrons donc et donnons une bonne leçon à ces braillards.

Au moment où ils escaladaient la barricade, des bataillons de la garde nationale de la banlieue débouchaient par le bas de la rue Saint-Martin ; Jeanne jeta un regard autour de lui ; tout le monde était à son poste.

— Sont-ils bien ! disait Décadi à Jeanne en les voyant venir en désordre. Sont-ils assez saouls ! sont-ils assez en colère ! sont-ils assez laids ! J'aime mieux ma parole d'honneur ! avoir affaire aux soldats qu'à ces imbéciles, qui ne sont bons qu'à fusiller les prisonniers et à achever les morts.

Sept ou huit coups de fusils partirent au hasard de cette troupe effarée :

— Complet ! continua Décadi. Ils n'attendent pas le commandement et ne savent même pas où ils tirent ; les jolis guerriers ! Hop ! mes enfants ; balayez-moi la rue de cette vermine.

Du haut en bas une grêle de balles s'abattit sur ce tas humain. Culbutés, décimés, hachés, les premiers rangs reculent dans un épouvantable désordre ; une terreur panique, folle, s'empare de cette foule en délire. Ce n'est pas une défaite, c'est une déroute ; jetant leurs fusils, leurs sabres, leurs munitions, tout ce qui peut gêner la marche, les gardes nationaux prennent la fuite en criant à la trahison.

— Tu vas encore te figurer, mon pauvre Jeanne, disait Décadi en contemplant cette débâcle, que ces pauvres gens étaient venus dans de mauvaises intentions ; erreur grande ! mon ami, erreur grande ! Ils étaient venus tout bonnement pour apporter des armes et des cartouches. Regarde, la rue est émaillée de gibernes. Si nous allions remplir nos poches !

## XI

### LES SOLDATS DU DÉSESPOIR.

Ce fut la dernière gaieté de là journée. Le dénouement se massait. Les attaques succèdent aux attaques ; les assauts aux assauts ; pas de trêve, pas de relâche, pas de merci. Après les gardes nationaux les municipaux, après les municipaux l'infanterie de ligne, l'artillerie enfin ; on entend au loin le roulement sourd de canons sur le pavé ; à tous ces bruits lugubres, sinistres, répond le lamentable tocsin de Saint-Merry. Enlevées une à une à la baïonnette par l'infanterie, des vingt-sept barricades qui rayonnent autour de la maison n° 30, à quatre heures du soir, celle de Saint-Merry seule tient encore.

Il fallait en finir.

Pour en finir, il fallait du canon, on en amena. Deux pièces menées au grand trot par leurs servants à cheval vinrent se placer, l'une en avant de Saint-Nicolas des Champs en face de la barricade, l'autre dans la rue Aubry-le-Boucher en face la maison n° 30, et l'écrasement commença.

Entourés, cernés, assaillis de tous les côtés à la fois par les gardes nationaux et les soldats venant du haut de la rue Saint-Martin, par un bataillon du 32<sup>e</sup> de ligne débouchant de la rue de la Verrerie, par une colonne du 1<sup>er</sup> de ligne lancée sous les ordres du général Laydet, dans la rue des Arcis, les républicains tenaient encore.

Rue, maison et barricade, insurgés, soldats, tout avait disparu dans le feu et dans la fumée.

La maison croulant sous les boulets, la barricade s'effondrant sous les pieds, les canons de leurs fusils brûlant leurs mains, arrivés à leur dernière cartouche, soixante hommes — le reste était mort, — soixante héros tenaient une armée en échec.

Une voix s'éleva dans la tempête. C'était la voix de Décadi.

— Que ceux qui tiennent à quelque chose sur la terre s'en aillent, disait-il, il en est temps encore ; l'heure de mourir pour la République est proche.

Pas un des soixante ne bougea. Décadi eut comme un sourire farouche sur ses lèvres noires de poudre.

— Quels hommes ! murmura-t-il.

Une main se posa sur son épaule, il se retourna.

— Grâce ! dit-il avec effroi, et, les mains étendues, la bouche entr'ouverte, il resta comme pétrifié.

— Grâce ! c'est bien Grâce qu'on me nomme. Grâce Wilson, ta compagne fidèle, Décadi, dit avec tranquillité la jeune femme, en rejetant en arrière le capuchon de sa mante et découvrant son doux visage. Je ne suis donc rien dans ta vie que tu veuilles mourir ?

De grosses larmes coulaient le long des joues de Décadi ; muet, à genoux devant sa femme, il couvrait ses mains de baisers.

— Oh ! pardonne, disait-il d'une voix brisée, pardonne ; depuis hier je suis ivre de poudre. Ah ! voilà bien ce que je craignais ; pourquoi quitter la maison ? C'est bien toi, ce matin, qui parlais à Jeanne ; oh ! j'avais reconnu ta voix. Je l'ai interrogé. « C'est la femme d'un ami ! » m'a-t-il répondu.

C'est mal ce que tu as fait là, Jeanne.

— N'es-tu pas mon ami ? répondit celui-ci en souriant tristement, que pouvais-je faire ? J'étais lié, ta femme m'avait fait jurer le secret. Elle est ici depuis la nuit dernière, et nos mourants et nos blessés ont béni sa venue. Ecoute, continua-t-il en saisissant d'un geste fiévreux le bras de Décadi, la vue de ta femme me bouleverse ; je suis dégrisé, moi aussi ; j'aime ma mère comme tu l'aimes, et je ne veux plus mourir. Veux-tu me suivre ?

— Oui.

— Voilà le chemin, dit-il en montant la rue Maubuée hérissée de baïonnettes : il y a là un passage que je connais ; si nous pouvons l'atteindre, nous sommes sauvés. Tu n'as plus de cartouches ?

— Je n'ai même plus de fusil, une balle a brisé la crosse du rifle ; mais j'ai un casse-tête, dit-il en brandissant les lourds canons...

Il se baissa et arracha la baïonnette du fusil d'un mort, et... un troue-poitrines, ajouta-t-il.

— Il faut passer par là ou mourir, mon enfant, dit-il en attirant Grâce sur sa poitrine.

— N'es-tu pas tout pour moi ! murmura-t-elle ; avec toi je veux vivre, avec toi je veux mourir.

Jeanne avait d'un geste rassemblé ses compagnons.

— Nous n'avons plus de cartouches, dit-il, mais nous avons encore des baïonnettes ; il vaut mieux mourir en combattant que d'être assassinés par des brigands. Qui m'aime me suive !

Et, la baïonnette basse, il s'élança de la barricade.

Décadi enleva Grâce comme un enfant, la jeta sur son épaule gauche, prit son rifle par le bout du canon, et, la baïonnette entre les dents, bondit derrière lui, suivi de près par Ribert.

Tous se précipitèrent à leur suite comme une avalanche.

Le choc fut effroyable. Chaque homme avait dix hommes à renverser ; il y eut là des luttes hideuses, acharnées ; les baïonnettes trouaient les poitrines, les crosses de fusil martelaient les crânes, les dents mordaient, les ongles déchiraient.

Serrant Grâce de son bras gauche, Décadi bondissait comme un tigre dans la mêlée ; le terrible rifle, devenu casse-tête, continuait à faire merveille ; tout roulait écrasé par ce fléau de fer. Il voyait Jeanne devant lui. Celui-ci s'engouffra dans le passage ; encore un effort et il était sauvé.

Au moment où, livide, sanglant, il s'engageait sous la voûte, un immense éclair l'enveloppa, une commotion terrible le souleva de terre ; il tomba sous une grêle de balles.

— Grâce ! râla-t-il. Un corps flasque roula dans ses bras et un flot de sang jaillit de la bouche de la jeune femme ; il colla ses lèvres noires sur cette bouche sanglante et aspira son dernier soupir dans un baiser.

— Morte ! fit-il.

Il chercha à se soulever sur ses jambes brisées et retomba.

— Je n'ai eu que deux amours sur cette terre, murmura-t-il, la République et Grâce ; elles sont mortes toutes deux, à quoi bon leur survivre ?

Et, d'une main ferme, les yeux fixés sur le pâle visage de son amie, lentement et comme savourant la mort, il s'enfonça la baïonnette jusqu'à la douille sous le sein gauche et tomba mort sur le cadavre de Grâce.

Lorsque, après la trouée de Jeanne, de Décadi et de leurs compagnons, la barricade et la maison n° 30 furent envahies, les quinze ou seize hommes qui n'avaient pu les suivre furent impitoyablement passés par les armes. Il y eut là, de la part des gardes nationaux surtout, des actes de cruauté sauvage.

Après les soldats, les hommes de police ; après les hommes de police, les juges.

Traqués comme des bêtes fauves, les républicains ne pouvaient échapper à leur sort.

La Cour de cassation, heureusement, les arracha aux conseils de guerre. Renvoyés devant la Cour d'assises de la Seine, Jeanne et ses vingt et un compagnons furent devant les juges ce qu'ils avaient été devant les soldats, sur la barricade Saint-Merry... héroïques. Les femmes même, dans ce procès, pareilles aux hommes, furent à la hauteur des choses. La sœur de Rossignol, condamné à la réclusion, demandait avec des cris de désespoir à partager le sort de son frère.

La Grèce et Rome eussent fait graver sur le bronze la lettre que la mère de Jeanne lui écrivait la veille du jour où il devait paraître à la barre. L'histoire nous l'a conservée.

.....  
« Défends ton bon droit, mets le comble à mon bonheur, que j'entende dire que tu as été aussi grand dans la défaite que dans la bataille. Que ton âme s'élève à la hauteur de tes actions. Ah ! si tu savais combien je suis fière de t'avoir donné le jour ! Ne crains pas de faiblesse de ma part ; ta grande âme a le don d'élever la mienne. « Adieu ! Quoique séparé de toi, mon cœur ne te quitte pas. »

.....  
Jeanne fut condamné à la déportation ; Rossignol, Goujon, Vigouroux, Rojon et Forcade à la prison et à la réclusion. Les seize autres furent acquittés.

Plus heureux que ses amis, Décadi, ce désespéré de la République et de l'amour, dormait du grand sommeil.

## TROISIEME EPISODE

### L'église des Cordeliers. (avril 1834)

#### I

#### LA MORT D'UN HOMME.

Le soir du 6 avril 1834, la maison blanche de la Grand'Côte était triste. Le vieux Jean-Just allait mourir.

L'avortement de la révolution ouvrière à Lyon l'avait vieilli de dix ans ; l'écrasement du parti républicain au cloître Saint-Merry l'acheva. De ce jour fatal ses lèvres se soudèrent, sa grande taille se courba : le vieux républicain entra dans la mort.

Il avait mis vingt-deux mois à se coucher sur le grand lit à colonnes torsées où il gisait étendu, une main dans celle de Laurence éperdue de douleur.

Au pied du lit était Marc, grave et sombre; derrière lui, recueillis et tristes, les amis de la dernière heure, les compagnons des luttes suprêmes du travail et de la liberté ; ils étaient tous là, tous venus pour dire le dernier adieu à celui dont la vie n'avait été qu'un enseignement, qu'un exemple. Ceux qui avaient des fils les avaient amenés.

La pâle lueur d'une lampe laissait les angles de la vaste pièce, remplie en ce moment par une foule muette, noyés dans l'ombre, et tombait en plein sur le visage de Jean-Just, qui se détachait en vigueur sur l'oreiller blanc.

Un calme surhumain régnait sur ce pâle visage, encadré de longs cheveux blancs. Les yeux fermés, le corps rigide, le mourant était immobile ; tout à coup ses yeux s'ouvrirent tout grands, il enveloppa du regard tous les visages, et une légère rougeur monta à ses joues creuses.

— Nicot ! Villard ! tous les frères, tous les amis, tous là ! murmura-t-il. Marc, Laurence, mes enfants, soulevez-moi, je veux leur dire un dernier adieu.

Il resta un moment immobile, muet ; un flot de sang monta à son front, son visage s'illumina.

— Vous êtes venus me dire adieu, dit-il d'une voix claire et ferme; je vous en remercie. Au moment d'entrer dans la vie éternelle, souvenez-vous, frères et amis, des dernières paroles d'un mourant : les droits naturels de l'homme sont la Liberté et l'Egalité. Il en est un autre plus naturel encore, et tout aussi imprescriptible, qui est le droit de vivre. Guerre à mort à celui qui veut attenter à ce droit rappelez-vous toujours ce que j'ai écrit sur votre drapeau aux affaires de novembre. Que vivre en travaillant ou mourir en combattant soit à jamais votre devise ! Dites à tout venant qu'une société qui n'est pas exclusivement fondée sur le travail et la justice est condamnée à mort; à tout homme qui viendra vous dire que la question politique et la question sociale peuvent un seul instant être séparées, qu'il en a menti ! Ni hésitations, ni défaillances ; marchez droit et ferme, sans tourner la tête, vers le but.... la République, c'est-à-dire l'Egalité !

Un silence religieux régnait dans la salle. Les visages étaient pâles ; les yeux brillaient dans l'ombre; on sentait courir l'émotion communicative des grandes idées dans les foules.

La tête penchée sur la poitrine, le vieillard se taisait.

— Dans quel mois sommes-nous ? demanda-t-il tout à coup.

— Avril, père, répondit Laurence en lui baisant la main.

Des mots entrecoupés s'échappèrent péniblement de ses lèvres:

« Avril ! prairial ! murmura-t-il. C'était bien en prairial.... en prairial de l'an V.... de l'an V de la République.... Il y a longtemps de cela... Babeuf ! Darthé ! grandes âmes, je vais à vous....

« Marc, mon fils, dit-il d'une voix forte en se dressant sur son séant de toute sa taille, ta main ! Jure que, tant qu'il te restera un souffle de vie, tu resteras fidèle à la haine des rois, à l'amour de la République.

- Je le jure ! dit Marc.

Le vieillard enveloppa ses amis d'un regard mourant, réunit Laurence et Marc dans une dernière étreinte, et s'affaissa doucement. Il était mort.

## II

### DEUX SERMENTS.

En jurant haine aux rois et amour à la République, Marc-Just savait bien ce que lui imposait le serment d'Annibal demandé par son grand-père. Il l'avait donné comme il le demandait, sans hésitation, sans réticence, tout entier. Pendant que sa mère épuisée dormait d'un sommeil agité, il faisait seul dans la salle basse la veillée de la mort.

Vers minuit, on frappa doucement.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Amis ! répondit une voix rauque.

Marc ouvrit la porte toute grande. Nicot et Villard étaient debout sur le seuil.

— Entrez, dit-il, je vous attendais.

Il tira le verrou, leur indiqua deux escabeaux du geste, et alla relever les grands rideaux de serge, découvrant, auguste dans la mort, le visage de Jean-Just.

— Parle, Villard, maintenant, fit-il.

— Tu sais comme nous ce qui se prépare, dit celui-ci ; l'heure de la lutte est proche. Ton devoir était d'être ici, et tu nous as envoyés, Nicot et moi, aux renseignements. Nicot a vu nos frères des Droits de l'Homme ; j'ai vu les mutuellistes, et je viens à l'instant de la loge centrale. Vous savez comme moi si nous avons été calmes, si nous avons été patients, si, ayant le droit de vivre, nous nous sommes résignés à mourir de faim en travaillant. Nous croyions, pauvres fous, désarmer nos ennemis par notre douceur, et les vaincus de novembre, imaginant que nous avions peur d'eux et de leurs soldats, sont devenus tous les jours plus insolents, plus cruels. Membres du conseil exécutif des mutuellistes, nous avons, et nous trois principalement, décidé le conseil à ordonner la reprise des travaux.

Le 14 février commença notre grève, et, épouvantés de cette effroyable misère qui frappe la femme et l'enfant plus que l'homme, grâce à nous, le 22, dix jours plus tard, les métiers battaient à Lyon. Nous avons recommencé à mourir de faim en silence, et ils nous ont crus écrasés.

Alors, les vendus de la Chambre à Paris, le roi et les représentants de deux cent mille bourgeois, ont pensé être assez forts pour faire la loi que vous savez et détruire à jamais à Paris, comme à Lyon, et nos associations industrielles et nos associations politiques. Ils appellent le combat ; ils ont oublié novembre et juin, la Croix-Rousse et Saint-Merry ; ils veulent, comme ils disent, en finir avec les ouvriers ; il faut que les ouvriers en finissent avec eux.

Les mutuellistes ont rédigé cette protestation, continua-t-il, en tirant de la poche de sableuse une grande feuille de papier, et il y a déjà aux bas deux mille cinq cents signatures. Tu ne la connais pas, n'est-ce pas, Marc ?

— Non, dit celui-ci, tu sais bien que je n'ai pas quitté la maison depuis huit jours.

— Aussi l'ai-je apportée pour te la faire signer ; je vais t'en lire la fin.

« Les mutuellistes déclarent qu'ils ne courberont jamais la tête sous un joug abrutissant ; ils déclarent que leurs réunions ne seront pas suspendues. S'appuyant sur le droit le plus inviolable, celui de vivre en travaillant, ils sauront résister avec toute l'énergie qui caractérise les hommes libres à toute tentative brutale, et ne reculeront devant aucun sacrifice pour la défense d'un droit qu'aucune puissance humaine ne saurait leur ravir. »

Villard ne lisait plus que Marc écoutait encore.

— Donne-moi cette protestation, lui dit-il.

Et, se dirigeant vers le vieux secrétaire en bois de noyer commun à la famille, il signa rapidement.

— Que s'est-il passé aujourd'hui au tribunal ? demanda-t-il en tendant la protestation à Villard.

— Tu sais, continua celui-ci, que, lorsque nos six amis furent arrêtés, contre toute espèce de droit, comme chefs de coalition, nous résolûmes dans les loges mutuellistes de nous rendre en masse sur la place Saint-Jean devant le tribunal pour glorifier les persécutés et flétrir les persécuteurs.

Le programme a été suivi au pied de la lettre. Le mensonge d'un faux témoin et la brutalité d'un gendarme insolent ont soulevé la foule comme une mer furieuse. Le procureur du roi, venu en toute hâte pour l'apaiser, s'en est allé plus vite qu'il n'était venu, accueilli par des huées et des insultes ; le gendarme, poursuivi et serré de près, n'a dû son salut qu'à un bataillon d'infanterie qui, la baïonnette au canon, a débouché d'une rue latérale :

— A bas les baïonnettes ! a crié la foule exaspérée, de cette voix à laquelle rien ne résiste.

Indécis un moment, les soldats, se souvenant probablement de 1831, ont cédé à la sommation, ont fraternisé avec le peuple, et le jugement de nos amis a été remis au 9. Tu vois que de côté-là tout va bien.

— Je t'écoute, vieux Nicot, dit Marc en se tournant vers le chef d'atelier.

— Ça ne va pas mal là-bas, répondit l'ami de Jean Just. Il y avait ce soir une réunion extraordinaire aux *Droits de l'Homme*. J'y étais. Travailleurs de toute espèce, ouvriers de tout état, mutuellistes, membres de la Société des *Droits de l'Homme*, sont devenus, à partir d'aujourd'hui, les soldats de la même cause. Ni hésitation, ni méfiance. On marchera au cri de : *Vive la République !* et l'on combattra jusqu'à la mort. C'est notre ami Girard, du conseil des mutuellistes, qui a fait ce soir cette motion ; elle a été accueillie par un tonnerre d'applaudissements, et un *Comité de résistance*, composé des délégués de tous les corps d'état, a été organisé sur l'heure. Je n'ai jamais vu les ouvriers dans cet état d'exaltation farouche ; les rôles sont changés : les républicains les poussaient autrefois, et ce sont eux maintenant qui poussent les républicains. Sais-tu ce que j'ai entendu dire ce soir par les meneurs des mutuellistes ? « Prenez garde, disaient-ils à Baune, à Martin et à Albert, qui, hésitant prétendaient qu'ils attendaient des ordres de Paris prenez garde ! si les sections des *Droits de l'Homme* ne descendent pas dans la rue, nous y descendrons sans elles. « Et si une voix disait : « Nous n'avons pas d'armes ! » mille voix répondaient : « Les soldats en ont. Et comme en juillet, comme en novembre les soldats refuseront de tuer leurs frères. »

— Bien ! dit Marc, ça ira ; il ne s'agit plus que de fixer le jour et le lieu.

— Ils le sont tous les deux, répondit Nicot. Le jugement de nos amis les mutuellistes a été remis mercredi 9 ; voilà pour le jour. C'est sur la place Saint-Jean qu'on les juge ; voilà pour le lieu. Il nous est venu en chemin, à Villard et à moi, une idée commune. Pas un ouvrier ne manquera de main à son enterrement, dit-il dans un élan d'enthousiasme farouche, en indiquant le cadavre du doigt ; il était leur dieu, il était leur père ; c'est demain, de cette foule émue, frémissante de colère, de douleur, c'est de la tombe de ce grand mort que la Révolution sortira tout armée ; elle ne saurait avoir de meilleur berceau, il n'eût pas demandé d'autres funérailles.

Pâle d'émotion, le regard brûlant, Marc s'était levé sans dire un mot ; il prit les deux hommes par la main et les mena près du cadavre :

— Père, dit-il d'une voix frémissante, tu m'as fait jurer, vivant, il y a quelques heures, de rester fidèle à la haine des rois et à l'amour de la République, mes amis et moi nous voulons renouveler au mort le serment fait au vivant.

Il étendit le bras vers Jean-Just ; Nicot et Villard l'imitèrent.

— La République ou la mort ! dit-il avec un accent terrible.

— La République ou la mort ! répétèrent comme en écho les deux hommes ; puis, se penchant sur le cadavre, ils l'embrassèrent sur les lèvres, serrèrent la main à Marc et s'éloignèrent en silence.

### III

#### LA SOCIÉTÉ DES DROITS DE L'HOMME ET LE MUTUELLISME,

Le 24 floréal de l'an II de la République, Maximilien Robespierre monta à la tribune et lut ce qui suit à la Convention nationale :

##### **Déclaration des Droits de l'Homme.**

1. Le but de toute association politique est le maintien des droits naturels et imprescriptibles de l'homme et le développement de toutes ses acuités.
2. Les principaux droits de l'homme sont ceux de pourvoir à la conservation de l'existence et la liberté.
3. Ces droits appartiennent également à tous les hommes, quelle que soit la différence de leurs forces physiques et morales.  
L'égalité des droits est établie par la nature ; société, loin d'y porter atteinte, ne fait que garantir contre l'abus de la force, qui la rend illusoire.
4. La liberté est le pouvoir qui appartient à l'homme d'exercer, à son gré, toutes ses facultés elle a la justice pour règle, les droits d'autrui pour bornes, la nature pour principe et la loi pour sauvegarde.
5. Le droit de s'assembler paisiblement, le droit de manifester ses opinions, soit par la voie de la presse, soit de toute autre manière, sont des conséquences si nécessaires du principe de la liberté de l'homme, que la nécessité de les énoncer suppose ou la présence ou le souvenir récent du despotisme.
6. La propriété est le droit qu'a chaque citoyen à de jouir et de disposer à son gré de la portion des biens qui lui est garantie par la loi.
7. Le droit de propriété est borné, comme tous les autres, par l'obligation de respecter les droits d'autrui.
8. Il ne peut préjudicier ni à la sûreté, ni à liberté, ni à l'existence, ni à la propriété de nos semblables.
9. Tout trafic qui viole ce principe est essentiellement illicite et immoral.
10. La société est obligée de pourvoir à la subsistance de tous ses membres, soit en leur procurant un travail, soit en assurant les moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler.
11. Les secours indispensables à celui qui manque du nécessaire sont une dette de celui qui possède le superflu. Il appartient à la loi de déterminer la manière dont cette dette doit être acquittée.
12. Les citoyens dont les revenus n'excèdent point ce qui est nécessaire à leur subsistance sont dispensés de contribuer aux dépenses publiques ; les autres doivent les supporter progressivement, selon l'étendue de leur fortune.
13. La société doit favoriser de tout son pouvoir les progrès de la raison publique, et mettre l'instruction à la portée de tous les citoyens.
14. Le peuple est le souverain; le gouvernement est son ouvrage et sa propriété ; les fonctionnaires publics sont ses commis. Le peuple peut, quand il lui plaît, changer son gouvernement et révoquer ses mandataires.
15. La loi est l'expression libre et solennelle de la volonté du peuple.
16. La loi doit être égale pour tous.
17. La loi ne peut défendre que ce qui est nuisible à la société ; elle ne peut ordonner que ce qui lui est utile.
18. Toute loi qui viole les droits imprescriptibles de l'homme est essentiellement injuste tyrannique ; elle n'est point une loi.
19. Dans tout état libre, la loi doit surtout défendre la liberté publique et individuelle contre l'autorité de ceux qui gouvernent. Toute institution qui ne suppose pas le peuple bon et le magistrat corruptible est vicieuse.
20. Aucune portion du peuple ne peut exercer la puissance du peuple entier ; mais le vœu qu'elle exprime doit être respecté, comme le vœu d'une portion du peuple qui doit concourir à la volonté générale. Chaque section du souverain assemblé doit jouir du droit d'exprimer sa volonté avec une entière liberté ; elle est essentiellement indépendante de toutes les autorités constituées et maîtresse de régler sa police et ses délibérations.
21. Tous les bons citoyens sont admissibles à toutes les fonctions publiques, sans aucune autre distinction que celle des vertus et des talents, sans aucun autre titre que la confiance du peuple.

22. Tous les citoyens ont un droit égal de concourir à la nomination des mandataires du peuple et à la formation de la loi.
23. Pour que ces droits ne soient pas illusoire et l'égalité chimérique, la société doit salarier les fonctionnaires publics, et faire en sorte que les citoyens qui vivent de leur travail puissent assister aux assemblées publiques, où la loi les appelle sans compromettre leur existence ni celle de leur famille.
24. Tout citoyen doit obéir religieusement aux magistrats et aux agents du gouvernement lorsqu'ils sont les organes ou les exécuteurs de la loi.
25. Mais tout acte contre la liberté, contre la sûreté ou contre la propriété d'un homme, exercé par qui que soit, même au nom de la loi, hors des cas déterminés par elle et des formes qu'elle prescrit, est arbitraire et nul ; le respect même de la loi défend de s'y soumettre, et, si on veut l'exécuter par la violence, il est permis de le repousser par la force.
26. Le droit de présenter des pétitions aux dépositaires de l'autorité publique appartient à tout individu ; ceux à qui elles sont adressées doivent statuer sur les points qui en font l'objet, mais ni en interdire, ni en restreindre, ni en condamner l'exercice.
27. La résistance à l'oppression est la conséquence des autres droits de l'homme et du citoyen.
28. Il y a oppression contre le corps social lorsqu'un seul de ses membres est opprimé.
29. Lorsque le gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est le plus indispensable des devoirs.
30. Quand la garantie sociale manque à un citoyen, il rentre dans le droit naturel de défendre lui-même tous ses droits.
31. Dans l'un et l'autre cas, assujettir à des formes légales la résistance à l'oppression est le dernier raffinement de la tyrannie.
32. Les fonctions publiques ne peuvent être considérées comme des distinctions, ni comme des récompenses, mais comme des devoirs publics
33. Les délits des mandataires du peuple doivent être sévèrement et facilement punis. Nul n'a le droit de se prétendre plus inviolable que les autres citoyens.
34. Le peuple a le droit de connaître toutes les opérations de ses mandataires ; ils doivent lui rendre un compte fidèle de leur gestion et subir son jugement avec respect.
35. Les hommes de tous les pays sont frères, et les différents peuples doivent s'entr'aider, selon leur pouvoir, comme les citoyens du même Etat.
36. Celui qui opprime une seule nation se déclare l'ennemi de toutes.
37. Ceux qui font la guerre à un peuple pour arrêter les progrès de la liberté et anéantir les droits de l'homme doivent être poursuivis partout non comme des ennemis ordinaires, mais comme des assassins et comme des brigands rebelles.
38. Les aristocrates, les tyrans, quels qu'il soient, sont des esclaves révoltés contre le souverain de la terre qui est le genre humain, et contre, le législateur de l'univers, qui est la nature.

C'est cette splendide déclaration, dont beaucoup parlent et que fort peu ont lue, que vers la fin de l'année 1833 la *Société des Droits de l'Homme* avait inscrite en tête du manifeste brûlant qu'elle venait de lancer.

« Faible d'abord, lit-on dans *l'Histoire de dix ans*, la *Société des Droits de l'Homme* avait pris possession de la France rapidement et avec empire. En 1833, sa puissance à Paris reposait sur l'ardeur de plus de trois mille sectionnaires, orateurs de clubs combattants, et elle agitait la province par une foule de sociétés qui, sur les principaux points du royaume, s'étaient formées en son nom et à son âge. Entretenir l'élan donné au peuple en 1830, alimenter l'enthousiasme, préparer les moyens d'attaque en élaborant les idées nouvelles, tenir en haleine l'opinion et souffler sans cesse aux âmes atteintes de langueur la colère, le courage, l'espérance, tel était son but, et elle y avait marché la tête haute, avec une énergie, un vouloir extraordinaires. Souscriptions en faveur des prisonniers politiques ou des journaux condamnés, prédications populaires, voyages, correspondances, tout était mis en œuvre. De sorte que la révolte avait, au milieu même de l'Etat, son gouvernement, son administration, ses divisions géographiques, son armée.

« Vers le milieu de l'année, d'assez graves dissidences avaient partagé en deux camps la *Société des Droits de l'Homme* : les uns voulaient rompre brusquement avec les préjugés qu'il s'agissait de détruire, et les tyrannies qu'on avait juré de renverser ; les autres recommandaient comme plus sûres les voies de la persuasion, les voies indirectes. Après de longs balancements, les deux partis se rapprochèrent, et un comité central, composé de MM. Voyer-d'Argeuson, Guinard, Berrier-

Fontaine, Lebon, Vignerte, Godefroy Cavaignac, Kersausie, Audry de Puyraveaux, Beaumont, Desjardins et Tilot, fut nommé en vue d'une direction plus décidée.

« *La Société des Droits de l'Homme*, à Lyon, se modela sur celle de Paris. Née au mois d'octobre 1833, elle commença par élire un comité composé de cinq membres : MM. Martin, Bertholon, Baune, Hugon et Poujol. Le 25 décembre 1833, une réunion générale des sectionnaires ayant eu lieu, le règlement fut adopté ; on nomma deux nouveaux chefs, MM. Albert et Sylvaincourt, et la *Société* se trouva définitivement constituée.

« A dater de ce moment, l'influence du parti républicain s'étendit avec une rapidité extraordinaire. Dans les derniers mois de l'année 1833, la *Société des Droits de l'Homme* envahissait la ville de Lyon, et, rayonnant sur les départements voisins, elle avait créé des centres correspondants partout où elle avait fait l'essai de sa redoutable et irrésistible propagande, c'est-à-dire dans les villes les plus importantes de l'Isère, de la Drôme, de l'Ardèche, de la Loire, du Jura, de Saône-et-Loire. Là, sa domination était si absolue, et la parole de ses représentants si respectueusement obéie, qu'à Romans, par exemple, M. Baune couvrit de sa protection, et sauva de la colère du peuple, le préfet de la Drôme accouru avec des gendarmes pour l'arrêter.

« On se ferait difficilement une idée de la vie brûlante que menait, à cette époque, la ville de Lyon. A certains jours, des clameurs étranges y montaient dans les airs, et l'on voyait alors s'entasser sur les places publiques une population menaçante et hâve, espèce de marée montante, qui semblait prête à tout engloutir.

« Les soldats étaient épuisés de corvées et de veilles, les cavaliers toujours sur le point de monter à cheval.

« Tel était, au commencement de l'année 1834, l'état de choses à Lyon et dans les contrées qui l'avoisinent. Le mutuellisme alors entra dans l'arène et compliqua la situation.

« Le mutuellisme était l'association des ouvriers en soie chefs d'ateliers ; elle était purement industrielle, et son origine remontait à 1828. Ses statuts excluaient de la manière la plus formelle toute discussion des choses religieuses et politiques. Fondé d'abord dans un but de mutuelle assistance entre ouvriers, le mutuellisme se divisait en loges de moins de vingt personnes. Onze loges, nommant chacune deux délégués, formaient ainsi une loge *centrale* ; et c'était au conseil composé des *présidents des centrales* qu'appartenait la direction. Le pouvoir des présidents de centrales s'était maintenu jusqu'à la fin de 1833 ; à cette époque, il fut ébranlé. L'association voulait agrandir son action, elle voulait faire servir la force qu'elle puisait dans l'union de ses membres à empêcher la décroissance du salaire ; elle voulait créer un contrepoids à l'hypocrite tyrannie que, dans la lutte du pauvre contre le riche, on ose appeler la *liberté des transactions*. Mais, à l'accomplissement de ces vues nouvelles il fallait un pouvoir nouveau. Les présidents des centrales furent destitués, et leur autorité passa aux mains d'un pouvoir exécutif, qui n'était lui-même, du reste que l'instrument de l'association, constitué démocratiquement et décidant de tout par voie électorale. »

Buonarroti, le condamné du 7 prairial, le patriarche de la Charbonnerie, n'avait pas oublié ses compagnons des luttes de l'Égalité. Jean-Just avait été, sous son impulsion, un des agents les plus actifs et les plus dévoués de l'organisation Charbonnière à Lyon. Fondateur avec Charles Lagrange de la Société du Progrès, formée des débris de la Charbonnerie dispersée; ouvrier de la première heure de la Société des Droits de l'Homme, à laquelle il avait affilié Marc, Nicot et Villard; tout puissant sur les mutuellistes et sur les ouvriers de tous les corps d'Etat, sa mort, au point de vue social, s'élevait pour le peuple à la hauteur d'un malheur public, et c'est sur sa tombe, comme l'avait prévu Nicot, que devaient se masser et se condenser toutes les haines et toutes les colères de la Révolution.

## IV

### UN ENTERREMENT.

C'est le matin du 8 avril. Une foule immense, roule, muette, de la rue des Capucins à la Croix Rousse, le long de la Grand'Côte. Il pleut, et dix mille ouvriers, hâves et blêmes, attendent, les pieds dans la boue, sous la pluie ; ils sont venus conduire à sa dernière demeure leur ami, leur défenseur, leur père.

Rien de vulgaire à cet enterrement : ni prêtres aux psalmodies monotones, ni chantres braillards, ni pleureuses officielles, ni clochettes, ni cierges, rien des mesquineries religieuses. Un homme est mort comme il a vécu, en homme ; ses amis l'ensevelissent, et rien de plus.

Devant la porte de la Maison Blanche, douze ouvriers robustes attendent le signal d'enlever le cercueil, qu'entourent, tête nue, les amis de la première et de la dernière heure.

Marc, donnant le bras à sa mère, parut ; toutes les têtes se découvrirent et s'inclinèrent, et un sourd frémissement passa dans la foule.

La tête haute, pâle sous ses voiles noirs, l'œil sec, la lèvre frémissante, on devinait quelle émotion puissante agitait Laurence. En vain Marc avait-il cherché à la détourner d'un devoir qu'il jugeait au-dessus de ses forces : Je serai forte, avait-elle dit en le serrant dans ses bras ; ne suis-je pas sa fille ? ne suis-je pas ta mère ? Grave et triste, Marc s'était incliné devant la volonté maternelle.

En arrivant sur le seuil, il fit un signe aux porteurs ; ceux-ci enlevèrent le cercueil sur leurs épaules et l'on se mit en marche.

La pluie continuait à tomber fine et froide. Cette foule en haillons, muette, morne, descendait lentement, en bon ordre, vers la ville épouvantée de ce deuil. Dans les quartiers pauvres, les portes s'ouvraient et les rangs s'épaississaient de nouvelles recrues ; dans les quartiers riches, les portes et les fenêtres roulaient bruyamment sur leurs gonds, et les marchands tout pâles fermaient leurs boutiques. Les poings serrés, la menace dans les yeux, le peuple des pauvres regardait cela.

S'acheminant vers le même point, la foule, en entrant dans le cimetière, se répandit à gauche et à droite dans les allées latérales. Au détour d'une longue avenue plantée de grands ormes, les porteurs s'arrêtèrent et déposèrent le cercueil au bord d'une fosse béante. Les fossoyeurs s'en emparèrent et on entendit le choc lugubre de la bière arrivant au fond de la fosse. A ce bruit répondit un sanglot et un cri. Ecrasée d'émotion et de douleur, Laurence venait de tomber évanouie dans les bras de son fils.

— Voilà ce que je prévoyais, dit Marc. Nicot, dit-il en se retournant vers le vieux chef d'atelier, j'aime mieux ma mère, pour quelques jours, dans ta maison que dans la sienne ; conduis-la chez toi à Vaise ; ta femme et tes filles, qui l'aiment tant, la soigneront, la consoleront.

Sans souffler mot, Nicot prit Laurence dans ses bras et s'éloigna d'un pas aussi rapide que s'il eût emporté un enfant endormi.

— Citoyens, dit Marc en revenant au bord de la fosse, d'une voix qui dominait le bruit des pelletées de terre tombant sur le cercueil et les murmures de la foule, vous êtes venus dire le dernier adieu à votre ami ; en son nom, au nom de ma mère et au mien, je vous remercie. Le souvenir de celui dont la vie ne fut qu'un enseignement, restera parmi nous un exemple

Un bruit de sanglots monta de la foule.

— Ni pleurs ! ni sanglots ! s'écria-t-il, fiévreux d'enthousiasme ; ce n'est pas ainsi que doit être regretté l'homme de 93. Il vous demande par ma voix, si vous tenez à honorer sa mémoire, de rester fidèles à la devise qu'il a écrite en novembre sur votre drapeau de misère, et il ne vous demande que cela. On juge et on condamne demain nos frères les mutuellistes ; les laisserez-vous juger ? les laisserez-vous condamner ?

— Non ! rugit la foule.

— Demain Paris, et avec Paris la France, se lève pour renverser le gouvernement qui lui a volé la République. Faites comme la

France et Paris, dit-il en étendant le doigt vers la fosse, et les os

de ce mort tressailliront de joie dans la tombe.

Un cri formidable de : *Vive la République !* passa sur le cimetière comme un ouragan.

.....

Arrivé au n° 7 de la rue Projetée, au faubourg de Vaise, sur le seuil de la maison de Nicot où il allait retrouver sa mère, Marc laissa tomber sa main sur l'épaule de Villard.

— Que penses-tu de la journée de demain ? demanda-t-il.

— Bah ! répondit Villard, ça ira !

## LA PLACE SAINT-JEAN.

C'est le matin du 9 avril.

Au premier étage d'une maison de la rue Projetée, à Vaise, dans une chambre modeste, aux murs blanchis au lait de chaux, la plus belle chambre de la maison pourtant, une femme et un jeune homme causent à demi-voix. A demi couchée, le coude sur l'oreiller, ses longs cheveux blonds dénoués, triste et pensive, la femme regarde avec amour le jeune homme qui, presque agenouillé, couvre ses mains de baisers.

Marc fait ses adieux à sa mère.

— Tu seras mieux ici pour quelques jours qu'à la Grand'Côte, maman, disait-il d'une voix caressante ; il te faut du mouvement, des distractions ; la femme de notre ami Nicot est excellente, ses petites filles que tu aimes tant sont charmantes.

Tout, là-bas, les premiers jours, te rappellerait trop vivement le pauvre père. Si je pouvais encore te tenir compagnie ! Mais tu sais bien que précisément ces jours-ci ce n'est pas possible, et tu me reprocherais toi-même de manquer au devoir.

— C'est vrai, murmura Laurence les larmes aux yeux, en le baisant au front ; ne t'expose pas trop, mon enfant, pense un peu à moi, qui mourrai si tu meurs.

— Oh ! répondit Marc en riant, tu peux être tranquille, maman ; l'affreux vieux Napoléon disait que la balle ou le boulet qui devait le tuer n'était pas encore fondu ; aussi est-il allé mourir de coups de soleil et d'ennui à Sainte-Hélène. Eh bien ! J'ai ce point de ressemblance avec ce grand mangeur d'hommes : le fer, le plomb ou l'acier qui doit m'envoyer dans l'autre monde, n'est encore ni forgé ni fondu.

— Oh ! si tu mourais ! dit-elle tout en larmes, en lui jetant ses bras autour du cou.

— Si je meurs, maman, tu porteras mon deuil en rouge, c'est la couleur de la République et de l'amour... Adieu, adieu, ou plutôt au revoir, dit-il en séchant ses larmes sous ses baisers ; je dis des bêtises, je viendrai dans la soirée te donner des nouvelles. Adieu, adieu, je me sauve ; le vieux Nicot m'attend dans la rue, et il ne brille pas par la patience.

Il prit son fusil qu'il avait laissé sur le palier et dégringola l'escalier quatre à quatre.

— J'entends Nicot jurer tous ses noms de Dieu, murmura-t-il en souriant ; il n'est pas patient, le vieux ! Il dit que cela le soulage ; on n'est pas parfait. Voilà, voilà, mon Nicot, du calme ! n'aie pas peur, on nous attendra pour la danse. Et maintenant en avant deux !

Et les deux hommes, le fusil sur l'épaule, s'éloignèrent rapidement.

Ils eurent de la peine, en arrivant sur la place Saint-Jean, à faire une trouée dans la foule ; la ville et les faubourgs avaient dégorgé toute leur population ouvrière. Mais, au nom de Marc-Just, les rangs s'ouvrirent avec empressement, et les deux amis purent continuer leur chemin.

« Dans la nuit du 8 au 9, les derniers ordres avaient été portés aux différents corps répandus dans la ville, et le jour se leva sur une cité devenue un camp.

« Les troupes ont été disposées de manière à couper la révolte dès le commencement de l'action, et pour que tout déserteur puisse être fusillé sur place, on leur a fait prendre leurs drapeaux. Le lieutenant-général est sur la place de Bellecour, le général Fleury à la Croix-Rousse, le général Buchet à l'Archevêché, le colonel Diettman à l'Hôtel-de-Ville. Chaque soldat a reçu trois paquets de cartouches, et les armes sont chargées. La cathédrale, qui confine à la place Saint-Jean, regorge de troupes, et les baïonnettes brillent entre les gothiques moulures de l'édifice. Ainsi gardée, la ville présente une horrible physionomie. L'agitation y règne, mais une agitation muette, indéfinissable. Dans le même lieu se succèdent, d'un moment à l'autre, d'étranges mouvements de foule et la solitude.

« Il est dix heures et demie environ. Un moment couverte de monde, la place Saint-Jean est subitement devenue déserte. Le peuple reflue dans les rues circonvoisines, et quelques enfants s'y essayent à former des barricades, sous l'œil de la foule qui les regarde en silence. Dans l'intérieur

du tribunal, en face des mutuellistes arrêtés, les juges sont sur leurs sièges, s'efforçant de composer leur attitude, luttant contre leur préoccupation, et ne prêtant qu'une oreille distraite à la plaidoirie de Me Jules Favre. Tout à coup, une détonation retentit. M. Jules Favre s'arrête. Avocats, juges, accusés, assistants, tous ont

pâli, tous sont debout. Bientôt, dans la cour du tribunal, on apporte un homme couvert de sang.

« C'est, disent ceux qui l'accompagnent, un insurgé qu'un gendarme vient de tuer sur une barricade. »

Et ils s'empressent autour du blessé. Mais quelle est leur surprise lorsque, sous ses vêtements entr'ouverts, ils aperçoivent la ceinture de l'agent de police ! Ce malheureux se nommait Faivre ; il ne tarda pas à rendre l'âme. Ainsi, c'était du sein des troupes qu'était parti le premier coup de feu, et c'était la police qui fournissait la première victime !

« Le signal venait d'être donné. Les soldats s'élancent sur la place. Refoulés dans les rues adjacentes, les ouvriers s'y entassent en fuyant ; ceux-ci cherchent à regagner leurs quartiers, ceux-là s'arrêtent au détour des rues pour les fermer par des barricades ; d'autres, dans l'indécision de leur colère, courent çà et là, éperdus et muets. »

Après avoir parcouru dans tous les sens la foule entassée sur la place Saint-Jean et les rues voisines, échangé çà et là des poignées de main et des mots de passe avec des hommes à figure énergique, donné à demi-voix les dernières instructions et les derniers ordres, Marc Just, suivi du fidèle Nicol s'était éloigné.

— Où allons-nous, Marc ? demanda Nicot au bout de quelques minutes de marche silencieuse.

— Aux Cordeliers. C'est le cœur de la ville. C'est là où Lagrange, hier au soir, m'a donné rendez-vous. Je viens d'avoir de ses nouvelles ; il s'est déjà emparé de l'église et l'a fait, en ce moment, encercler de barricades ; nous en ferons le quartier général de la Révolution. Victoire ou défaite, tout me dit que ce sera là qu'aura lieu le dénouement ; aussi me suis-je assigné ce poste et me suis-je permis de t'emmener sans te consulter.

Nicot leva insouciamment les épaules.

— Là ou ailleurs, que m'importe ! gronda-t-il, pourvu que je sois avec toi.

— C'est précisément pour cela, dit Marc en riant, que je ne t'ai pas demandé ton avis, mon papa Nicot. Ecoute, je vais te donner une mission. Je ne sais ce qu'ils attendent aux *Droits de l'Homme* pour donner le signal ; il est pourtant temps, et grand temps. Tu sais la maison où ils se réunissent ? Ils y sont en ce moment. Tu trouveras probablement Albert, Beaune, Martin, tu leur diras de ma part et de celle de Lagrange que nous ne pouvons plus retenir nos hommes, qu'ils s'agitent furieux et qu'ils veulent combattre. Tu verras en même temps ce qui se passe dans les quartiers disposés à l'action, et tu viendras me retrouver aux Cordeliers.

— Bien ! dit Nicot en s'éloignant. Je serai là-bas dans une heure.

La place des Cordeliers offrait, lorsque Marc y arriva, un spectacle étrange. Autour de la vieille église, l'étreignant de toutes parts, la barricade montait toujours. Haletant, suant, des hommes aux bras nus, aux faces bouleversées, des pieds, des mains, des ongles, dépavaient la place et les rues voisines ; d'autres, attelés à des tombereaux vides, attendaient les pavés ; les tombereaux chargés, ils partaient, tête baissée, halant sur la courroie ; la charge vidée, ils revenaient au trot en prendre une nouvelle. Le dépavement fini, les tombereaux, à leur tour, devenaient barricade.

Sous le porche de l'église, un homme à la taille élevée, à l'œil noir, au visage plein d'énergie et de fierté, debout au milieu d'un groupe d'hommes armés, donnait des instructions et des ordres.

Marc parvint jusqu'à lui :

— Sois le bien venu, mon brave ami, dit l'homme en lui tendant la main. Aussi vrai que je m'appelle Charles Lagrange, je suis heureux de te voir. Nous allons montrer aujourd'hui à messieurs les fabricants et aux soldats de Louis-Philippe de quel bois les républicains se chauffent.

Au bout d'une demi-heure environ, Nicot arriva.

Marc et Lagrange le tirèrent à part :

— Eh bien ? demandèrent-ils tous les deux à la fois.

— Voilà, dit Nicot en s'accoudant, les bras croisés sur les canons de son fusil. J'ai tout d'abord été aux *Droits de l'Homme*. J'ai trouvé Martin, Albert, Hugon, Sylvaincourt ; voici ce que je leur ai dit :

Marc Just et Charles Lagrange, qui sont aux Cordeliers, m'envoient vous dire ce que Gauthier à la Croix-Rousse, Reverchon à Vaise, et Despinasse à la Guillotière, vont probablement aussi vous faire dire : c'est qu'ils ne peuvent plus retenir leurs hommes, que ceux-ci, debout et exaspérés, veulent combattre, et qu'ils n'attendent que le signal

— Eh bien ! se sont-ils écriés, qu'ils descendent dans la rue !

En sortant de là, j'ai trouvé la ville déjà à feu et à sang. Sur les quais, sur les places, les soldats fusillent sans pitié ; on leur a donné pour consigne de « faire feu sur quiconque paraîtra dans la rue »

Le canon gronde du côté de la place Louis-le-Grand, et j'ai vu des femmes et des enfants hachés par la mitraille. Il y a une terrible confusion. Les communications sont coupées par les soldats ; ouvriers et sectionnaires sont parqués dans leurs quartiers. J'ai vu des masses d'insurgés courant affolés, demandant et cherchant des armes. Malgré cela, l'ami Villard que j'ai rencontré venant comme moi de la découverte, m'a dit qu'il s'était formé à la hâte six centres de résistance, y compris celui-ci : un dans les quartiers Saint-Jean, Saint-Paul et Saint-Georges, un dans la rue Neyret, un dans le clos Casaty, entre la Grand'Côte et la côte Saint-Sébastien, un autre à la Croix-Rousse et un enfin à la Guillotière.

— Villard est-il venu avec toi? demanda Marc.

— Non, mais il viendra. Il n'y aura rien aux Cordeliers aujourd'hui, m'a-t-il dit. Dis à Lagrange que je vais parcourir la ville pour me rendre compte du mouvement et que je serai là-bas à la tombée de la nuit.

Vers la fin du jour, Villard, la carabine en bandoulière, entra dans l'église.

— Ah ! te voilà, dirent Marc et Lagrange, en lui tendant la main; mais tu es blessé, tu as du sang au visage.

— Une égratignure, répondit Villard, un éclat de pavé qui m'a un peu déchiré la joue. J'ai rencontré quelques bons garçons qui barricadaient le pont au Change, et je leur ai donné la main à repousser quatre compagnies d'infanterie, qui ont tourné les talons sans demander leur reste. Ils n'y vont pas de main morte, les amours de petits soldats ! Dans la rue Saint-Pierre-le-Vieux, on a tiré des coups de fusil d'une maison ; on a tout simplement supprimé la maison, ça n'a pas été long : un pétard dans la cave et : « saute marquis ! » On s'est battu dur aussi dans la rue Mercière ; les républicains s'étaient emparés du passage de l'Argue et y avaient construit une solide barricade, lorsque les troupes, après quatre ou cinq assauts, voyant qu'ils ne pouvaient y mordre, ont amené du canon ; la mitraille et les boulets ont eu bientôt raison de la barricade et des barricadeurs. Les troupes, après cela, ont pu établir une ligne de communication entre Bellecour et les Terreaux ; leur dernier exploit a été de faire sauter une maison de la rue de l'Hôpital ; l'incendie a suivi le saut, et la rue, à cette heure flambe comme un bol de punch.

## VI

### LA JOURNÉE DU 10 AVRIL.

L'église des Cordeliers offrait dans la matinée du 10 avril, un étrange spectacle. Ceinte par la barricade à une hauteur de trente pieds, elle ne recevait plus le jour que des hautes croisées ; ce jour sombre, mystérieux, laissait des parties de la vieille église dans une obscurité profonde. On voyait des formes bizarres s'agiter dans ces profondeurs ; des murmures inouïs montaient de ces chapelles. Dans la nef, aux pieds d'un gigantesque saint de pierre, des hommes aux bras nus, qui alimentaient avec des débris de confessionnaux et de lutrins un vaste brasier et fondaient des balles sous la direction de Nicot ; au fond d'une sacristie transformée en poudrière, Villard, qui avait été dans sa jeunesse quelque peu artilleur, veillait à la confection des cartouches ; quelques insurgés, écrasés de fatigue, étendus çà et là sur la dalle, le fusil sous la main, dormaient d'un sommeil lourd. S'attendant à être attaqués d'un moment à l'autre, Lagrange et Marc allaient, anxieux et impatients, de l'église à la barricade, de la barricade à l'église.

Un, deux, trois coups de feu. Aux armes ! les voilà ! crient les sentinelles en s'embusquant derrière la barricade. A ce cri, fondeurs, artificiers, dormeurs sont debout le fusil à la main, se ruent à la porte de l'église et s'élançant à leur poste.

Quatre compagnies d'infanterie, débouchant d'une ruelle, s'avancent en colonne par quatre, au pas accéléré : — Y sommes-nous ? dit Lagrange, en enveloppant son monde du regard. — Pas un mot ; à toutes les embrasures chaque insurgé, penché sur son fusil, tenait un soldat au bout du canon.

— Feu ! cria-t-il. La barricade flamboya et les voûtes de la vieille église, prolongeant leur écho, résonnèrent sourdement du bruit de la fusillade. Le combat était engagé.

Retranchés, couverts, par la barricade, invisibles, les insurgés tiraient à coup sûr, et les soldats, lancés deux fois à l'assaut, avaient dû reculer en désordre sous un feu terrible.

Tout à coup on entendit, dominant le bruit de la fusillade, la voix désespérée de Lagrange :

— Marc, à moi ! cria-t-il.

— Oh ! dit celui-ci, aux prises en ce moment du côté opposé avec des soldats montant à l'assaut, pour que Lagrange m'appelle à l'aide de cette voix, il faut que ça presse ; tiens bon là, Nicot, je reviens.

Et, bondissant dans la fumée, il s'élança d'où venait la voix.

Au moment où Marc arrivait sous le porche de l'église, il fut témoin d'une scène étrange. Menaçant, hautain, les bras croisés sur la poitrine, Lagrange, entouré d'un triple cercle d'hommes furieux, couvrait de tout son corps un homme fou de terreur qui s'accrochait désespérément à lui.

— Il nous le faut, il est à nous ! grondaient les voix furieuses.

— Il faudra pour l'avoir me tuer, répondait Lagrange inflexible ; n'êtes-vous pas honteux de vous mettre vingt hommes contre un ? Ah ! te voilà, continua-t-il en s'adressant à Marc, qui, fendait le groupe, arrivait à lui ; aide-moi donc à leur faire entendre raison ; ils veulent fusiller, comme s'il valait une balle, le misérable que tu vois là tremblant derrière moi ; c'est un agent de police qui s'est glissé dans nos rangs et qui vient d'être découvert.

— C'est moi qui l'ai reconnu, dit un canut aux formes herculéennes nommé Ruand. Oh ! le brigand n'a pas nié ; j'ai déjà eu affaire à lui, nous sommes de vieilles connaissances. Lagrange, continua-t-il, nous t'aimons, nous t'estimons, mais nous voulons en finir avec les mouchards ; que t'importe la vie de ce chien ? En quoi peut-il t'intéresser ? Tu ne sais pas ce que les camarades et moi nous finirons par penser, si tu t'entêtes...

— Quoi donc ? demanda Lagrange en lui coupant la parole.

L'homme frappa violemment la dalle de la crosse de son fusil.

— Quoi donc ? reprit Lagrange en le dévorant des yeux.

— Eh bien, murmura Ruand, c'est que tu manges le même pain que...

Il n'acheva pas. Pris à la gorge, à demi étranglé, il se débattait et râlait sous la main de Lagrange.

— Le même pain ! grondait celui-ci en le secouant avec fureur ; un mouchard, moi ! Double brute ! continua-t-il en repoussant violemment l'homme, tu vas voir, et toi et tes camarades, comment un mouchard sait mourir.

Il escalada la barricade et se dressa cible vivante sous une grêle de balles, debout sur le faite.

Au bout de quelques minutes il descendit tranquillement.

— Les balles ne veulent décidément pas du mouchard, dit-il en riant au groupe d'ouvriers qui le regardaient avec stupéfaction.

— Pardonne-moi, pardonne-nous, Lagrange, dit Ruand, la voix suppliante, les mains tendues vers lui.

— Oh ! de tout mon cœur, dit celui-ci ; allons, toi, la cause première de tout ceci, déguerpis et plus vite que ça, continua-t-il en se tournant vers l'homme de police ; tu me dois une fière chandelle ; mais je t'engage pourtant à ne pas retomber entre mes mains ; car ce jour-là tu ne seras pas fusillé, tu seras pendu.

Courbé en deux, l'homme s'éloigna rapidement.

Le misérable, quelques jours après, livrait son sauveur.

Lassées, épuisées, impuissantes contre un ennemi invisible qui les décimait, les troupes avaient battu en retraite. Sur d'autres points la lutte continuait incertaine, multipliant toujours et la ruine et la mort.

## VII

### LE CHARNIER DU FAUBOURG DE VAISE.

Le jour se levait pour la troisième fois sur Lyon insurgé, un jour gris, douteux. A l'exception des sentinelles, de Marc et de Nicot, debout sur le seuil de l'église, tout dormait aux Cordeliers.

— Ainsi, tu es sûr qu'il n'y aura rien à Vaise ? disait Marc à Nicot.

— A Vaise, c'est beaucoup dire, répondait celui-ci ; mais je réponds de la rue Projetée comme de moi-même ; c'est une rue paisible : petits rentiers, vieilles gens, population absolument inoffensive.

— Voici ce que tu vas faire, mon Nicot. On n'a pas besoin de toi ici pour le moment ; tu vas laisser ton fusil, laver avec soin ta figure et tes mains noires de poudre, et t'en aller là-bas du train d'un bourgeois national et flâneur porter de nos nouvelles aux femmes et aux enfants. Tu diras à maman qu'il m'a été impossible de m'échapper pour aller l'embrasser, que je tâcherai d'y aller ce soir ; récolte en même temps le plus de nouvelles que tu pourras et reviens au galop. A quelle heure à peu près penses-tu être de retour ici ?

— Oh ! à dix heures au plus tard, répondit Nicot, à moins d'événements graves. Et, se dirigeant, là-dessus, ses pistolets sous sa blouse, vers un vaste bénitier de marbre noir, il se livra à de consciencieuses ablutions, répara les désordres de sa toilette, et sortit de l'église avec l'air d'un homme qui vient de faire ses dévotions.

Dix heures sonnaient comme Lagrange apparaissait sous le porche.

— Il me semble, ami Marc, que l'on nous laisse bien tranquilles chez nous, dit-il au jeune homme qui, assis au pied de la barricade, la tête dans ses mains, pensait que Nicot se faisait attendre. J'ai envie d'envoyer quelqu'un à la découverte pour savoir où nous en sommes.

— Envoie Villard, dit Marc ; c'est l'homme qui connaît son Lyon, et surtout son Lyon révolutionnaire, sur le bout du doigt. Je te réponds de lui.

— Oh ! c'est inutile, dit Lagrange en s'éloignant, il y a longtemps que je le connais.

Avant de partir, Villard vint serrer la main à Marc.

— Villard, dit le jeune homme d'une voix triste, je sens un malheur dans l'air. J'ai envoyé Nicot à Vaise rassurer les femmes ; tu connais son exactitude ; il devait être ici à dix heures, il en est bientôt onze et j'attends.

— Bah ! fit Villard, on peut bien, en ce temps de rues barricadées et de soldats lâchés par la ville être en retard d'une heure sans que pour cela il soit arrivé malheur ; entre nous, il est un peu musard, le papa Nicot, et il n'a jamais, que je sache, craché sur un verre de vin.

Marc secoua mélancoliquement la tête.

— Adieu ! dit-il en serrant la main à Villard ; s'il n'est pas là à midi, j'irai moi-même à Vaise.

— Il me vient une idée, dit Villard : si je commençais ma tournée par là ? Je passerai rue Projetée, et, si je rencontre le vieux traînard, je te l'envoie en bombe.

— Va, et merci ! dit Marc.

Midi, une heure, deux heures ; Nicot et Villard n'étaient pas revenus.

Miné par la fièvre et l'inquiétude, Marc, qui était resté accroupi au pied de la barricade, se leva péniblement et alla trouver Lagrange.

— Mon ami, j'ai besoin de m'éloigner deux heures ; dans deux heures, je serai ici ou je serai mort.

— Va, mais prends ça, dit Lagrange en lui tendant une paire de courts pistolets de calibre à doubles canons.

Marc les glissa dans ses poches, franchit la barricade et s'éloigna en courant.

Il allait devant lui, ne voyant personne, n'entendant rien ; ses tempes battaient, ses oreilles percevaient des sons confus, ses yeux voyaient trouble. Au détour d'une rue, il entendit crier un « Qui vive ! » une balle siffla à ses oreilles, il ne tourna même pas la tête. Plus il approchait du but de sa course et plus sa marche s'accroissait, emportée, furieuse ; à l'entrée de la rue Projetée, il prit ses jambes à son cou et ne s'arrêta, haletant, baigné de sueur, que sur le seuil de la maison n° 7.

Grande ouverte, la porte brisée pendait encore à un de ses gonds, les volets fermés laissaient la salle basse dans une demi-obscurité. Marc fit trois pas en tâtonnant et trébucha sur un corps flasque; ses cheveux se hérissèrent, et, machinale-ment, il arma ses pistolets :

— Un mort ! murmura-t-il. Il se pencha dans l'obscurité et vint en reculant s'adosser à la muraille.

— Nicot ! dit-il de la voix calme qu'ont certains fous, Nicot ! pourquoi donc Nicot est-il là ? murmura-t-il en laissant tomber ses pistolets et prenant sa tête à deux mains.

Tout à coup, il poussa non un cri, mais un rugissement.

— Maman ! Maman ! hurla-t-il en s'élançant dans l'escalier.

À la neuvième marche, il trébucha encore sur un corps mou : il se releva les mains humides.

— Villard ! fit-il comme un écho. Arrivé devant la porte de la chambre de sa mère, ses jambes plièrent, il tomba à genoux et se traîna sur les mains, les yeux fermés.

Voici ce qu'il vit en les rouvrant :

Quatre cadavres : deux de femmes, deux d'enfants. Les yeux grands ouverts, Laurence, étendue sur son lit sanglant, semblait regarder Marc se traînant à genoux.

Une des petites-filles de Nicot, blondinette de neuf ou dix ans, gisait sur elle, le crâne fracassé d'un coup de crosse. A l'autre extrémité de la chambre, sur le plancher, la femme de Nicot, éventrée, était couchée, les bras en croix, sur l'autre fillette morte. L'odeur fade du sang répandu remplissait cette chambre aux murs éclaboussés de taches rouges. Marc, les mains crispées au bord du lit se souleva par un mouvement d'automate et se laissa tomber de toute sa hauteur sur le cadavre de sa mère. Il resta là longtemps, ses lèvres sur les siennes, se vautrant dans son sang avec des râles d'agonie. Quand il se releva, et se vit, les habits couverts d'une croûte sanglante, dans une glace placée en face du lit, il eut un sourire d'hébètement.

— Le deuil rouge ! grommela-t-il ; je porte le deuil en rouge ! Et, marchant à reculons, les yeux fixés sur les yeux blancs de la morte, il perdit pied à la première marche de l'escalier, tomba à la renverse roula de degré en degré, et, se relevant avec un rire de fou, s'élança dans la rue.

## VIII

### FEU, BRUTES!

Marc alla ainsi, au hasard, sans but, sans mémoire du chemin et sans notion de l'heure ; de temps en temps il s'arrêtait, et, le dos courbé, les mains sur les genoux, il se débattait contre de terribles accès de fou rire. Vers les cinq heures du soir il alla se heurter contre la barricade des Cordeliers, et la mémoire chassant la folie ramena la douleur. Il escalada la barricade, entra dans l'église et alla droit à Lagrange qui, prévenu que les troupes s'avançaient, disposait tout pour la lutte.

En voyant venir à lui cet homme rouge de sang des pieds à la tête, au visage couleur de cendre, bouleversé par des tics nerveux, cassé, vieilli de vingt ans en une heure, Lagrange, ne le reconnaissant point, recula d'un pas.

— Qui êtes-vous ? balbutia-t-il.

— J'étais Marc-Just, il y a une heure, dit le malheureux d'une voix brisée, je suis maintenant à peine son ombre. Je t'avais dit, mon ami, que je reviendrais ici pour mourir, et instinctivement je suis revenu, il y a quelques minutes à peine que je me souviens.

— Qu'est-il donc arrivé ? Parle.

— Nous n'avons jamais tué de femmes, nous ; nous n'avons jamais tué d'enfants ; eh bien !, les soldats ne font pas comme nous : les femmes, ils les éventrent ; les enfants, ils les assomment. Je viens d'une maison de la rue Projetée à Vaise ; j'ai heurté du pied, dans la salle basse, le cadavre de Nicot ; j'ai trébuché dans l'escalier sur celui de Villard ; dans la chambre du haut, quatre morts : deux femmes, deux enfants ; une de ces femmes est ma mère, et le sang dont tu me vois couvert est le sien.

— Oh ! les misérables, dit Lagrange avec un accent de commisération profonde.

Trois ou quatre coups de feu retentirent, et le cri ; « Aux armes ! » se fit entendre sur tout le front de la barricade.

L'insurrection, écrasée partout, tenait encore haut et ferme, aux Cordeliers, et là seulement le drapeau de la Révolution ! Il fallait en finir. Deux compagnies d'élite ; appuyées par du canon, furent lancées contre la barricade et l'église.

Les assaillants avaient le nombre, les insurgés avaient la position. Ils étaient en haut d'une muraille, ils foudroyaient à bout portant les soldats trébuchant dans les morts et les blessés et empêtrés dans l'escarpement. Cette barricade construite comme elle l'était et admirablement contreboutée, était vraiment dans une de ces situations où une poignée d'hommes tient en échec une légion. Cependant, toujours recrutée et grossissant sous la pluie des balles, la colonne s'approchait inexorablement et marchait peu à peu, pas à pas, mais avec certitude ; l'armée serrait la barricade comme la vis le pressoir.

Les assauts se succédèrent, l'horreur alla grandissant.

Alors éclata sur ce tas de pavés une lutte digne d'une muraille de Troie. Ces hommes hâves, déguenillés, épuisés, qui n'avaient pas mangé depuis vingt-quatre heures, qui n'avaient pas dormi, qui n'avaient plus que quelques coups à tirer, qui tâtaient leurs poches vides de cartouches, presque tous blessés, la tête ou le bras bandés d'un linge rouillé et noirâtre, ayant dans leurs habits des trous d'où le sang coulait, à peine armés de mauvais fusils et de vieux sabres ébréchés, devinrent des Titans.

Voyant qu'ils ne pouvaient en venir à bout, ivres de colère et de poudre, les soldats se replièrent derrière les pièces mises en batterie sur la place. La canonnade entama la démolition. Les boulets faisaient sauter la barricade pan à pan ; après la barricade les portes s'effondrèrent. La brèche faite, les soldats lancés à l'assaut s'engouffrèrent dans l'église, et le massacre commença.

Reculant pied à pied, répondant à la fusillade par la fusillade, Lagrange et Marc Just, à la tête d'une poignée d'hommes, allaient se trouver, arrivés à leur dernière cartouche, acculés au fond de l'église.

— Nous ne pouvons plus tenir ; que ceux qui veulent encore lutter pour la République me suivent, dit Lagrange d'une voix brève et frémissante ; il y a au fond une porte qui n'est pas gardée.

Ses hommes se pressèrent autour de lui et il disparut avec eux derrière le chœur. On entendit sa voix encore une fois :

— Marc, Marc Just ! cria-t-il.

— Adieu et pour toujours adieu, ami ! répondit celui-ci d'une voix ferme et haute ; ne t'ai-je pas dit que j'étais venu ici pour mourir ? Il brisa son fusil sur les dalles, et, montant à pas lents les marches de l'autel, il se retourna et dit face aux soldats :

— La République est vaincue, le père est mort, la mère est morte, à mon tour de mourir. Feu, brutes ! cria-t-il.

Troué de dix balles, il tomba au pied de l'autel. Il tressaillait encore ; un vieux sergent lui plongea sa baïonnette dans la poitrine.

— Ces brigands, ça a la vie dure, grommela le vétéran dans sa moustache

Ainsi finit à Lyon l'insurrection du mois d'avril 1834.

Les soldats avaient commencé à Lyon les massacres dans le faubourg de Vaise, ils allaient les continuer à Paris dans la rue Transnonain.

## QUATRIÈME EPISODE

### PREMIÈRE PARTIE

#### La maison n° 13 de la rue Transnonain,

#### I

#### DEUX AMIS

Ils avaient pioché leur rhétorique ensemble au collège Louis-le-Grand et s'aimaient comme on s'aime à leur âge, sans trop savoir pourquoi. Voisins à l'étude, au réfectoire, au dortoir, ayant par conséquent, au nom de ce triple voisinage, le droit incontestable de se détester cordialement, ils étaient devenus amis intimes. Ce n'était pourtant pas la loi des affinités naturelles qui avait amené cette amitié-là ; deux êtres humains ne pouvaient, au physique comme au moral, être en désaccord plus complet que ne l'étaient Armand Renaud et Joseph Dufresne.

La loi des contrastes s'affirmait en eux.

Plus âgé de deux ans que Joseph, Armand était brun et nerveux comme un mulâtre, Joseph blond et lymphatique comme un Bavaois. Grand, bien taillé, bien découplé, souple comme une cravache, aussi fort que souple, Armand offrait à la vue une splendide tête brune, au visage ovale illuminé par de grands yeux noirs, pleins de mélancolie et de passion.

Courtaud, taillé en plein bois, face lunaire trouée d'yeux bleu-faïence, sans ombre d'expression, nez trop petit, bouche trop grande, le pauvre Joseph n'était même pas laid. En dépit de ses habits sortis des mains du tailleur à la mode et des innombrables breloques dont il se pavait, les femmes plus tard devaient rire lorsqu'il les lorgnait au Palais-Royal. Mais Joseph avait une couche de vanité et de suffisance sur laquelle glissaient tous les rires du monde. Fils et petit-fils de notaire, notaire futur lui-même, riche, bien apparenté, il pensait, en jeune bourgeois de son temps, que tout cela dispensait de bien des choses.

Tels pères, tels fils.

Muscadin de la réaction thermidorienne, M. Dufresne père avait fait la chasse aux patriotes avec ses amis de la jeunesse dorée. Le notaire muscadin devenu le beau notaire, avait fort souffert de ses campagnes dans les boudoirs du Directoire et de l'Empire ; marié avec une bourgeoise laide, dévote et riche, il s'était cru quitte de tout devoir conjugal après la naissance de Joseph. Il avait un héritier, le nom tabellionnaire des Dufresne resterait sur les panonceaux de l'étude, tout était pour le mieux dans le meilleur des notariats, et Mme Dufresne passa dans sa maison à l'état de meuble. En dépit des admonestations de son médecin, le galant notaire continua ses exploits et mourut, usé jusqu'à la corde, dans les bras de la religion, pendant les Cent-Jours. Mme Dufresne fit dire des messes pour le repos de l'âme du défunt et ne versa pas une larme. Joseph, qui avait été moins que gâté par lui, fit une amplification de « La mort d'un père, » que son professeur de rhétorique jugea sagement écrite, et tout fut dit. Le premier clerc, depuis longtemps déjà patron effectif, prit la gérance, en attendant l'avènement de Joseph, et l'étude Dufresne continua d'être la plus florissante des études.

Le père d'Armand, lui, avait été un de ces patriotes, un de ces scélérats, comme l'on disait alors, sur lesquels les lâches drôles embrigadés par Fréron s'étaient rués aux mauvais jours de la réaction. Conventionnel, ami particulier de Saint-Just et de Lebas, à côté desquels il siégeait aux bancs de la Montagne, il était désigné d'avance à la vengeance des aristocrates. Proscrit après Prairial, déporté par Bonaparte aux Seychelles après la tentative de Nivôse, il avait vu mourir, tués les uns après les autres par un climat meurtrier, presque tous ses compagnons d'infortune. Rentré en France après une évasion miraculeuse, il avait trouvé sa maison vide ; sa femme — une femme adorée — était morte minée par la douleur ; son fils Armand, recueilli par un parent éloigné, était au collège. Il ne put qu'embrasser l'enfant et régler ses affaires à la hâte ; traqué par la police impériale, il gagna l'Angleterre à travers mille dangers.

Armand avait dix ans alors, et le souvenir de son père, qu'il vit en cette occasion pour la première et dernière fois, — il était à la mamelle lors de sa déportation, — n'était pas sorti de sa mémoire.

#### II

L'ABBÉ MAC DERMOTT.

Armand avait seize ans et terminait au collège Louis-le-Grand sa dernière année d'études, lorsqu'un soir de l'année 1812, un prêtre le fit appeler parler.

Ce prêtre, à la tournure militaire, à l'œil bleu, dur, implacable, grand, légèrement courbé, et dans toute la force de l'âge ; on était frappé au premier abord, en dépit de son costume, de l'énergie indomptable que respirait son mâle visage.

— Vous êtes le fils unique de M. Jacques Renaud, et vous vous nommez Armand ? demanda le prêtre d'une voix sourde.

— Oui, citoyen, répondit Armand.

Le prêtre fit un mouvement.

— Pourquoi m'appellez-vous citoyen ? interrogea-t-il en attachant ses yeux sur les miens.

— Mais parce que je suppose que vous êtes un ami de mon père.

— C'est vrai, mais je pourrais être un ennemi.

— J'aime les amis de mon père, je ne crains pas ses ennemis, répondit Armand avec simplicité.

— Bon chien chasse de race, murmura le prêtre.

Jacques me disait bien qu'il lui ferait honneur. Mon enfant, reprit-il d'une voix douce et triste en prenant les mains d'Armand, ne vous préoccupez pas de mon costume ; cette défroque n'est qu'un déguisement (il ouvrit sa soutane, Armand vit à la ceinture une paire de pistolets à double canon et un poignard). Je suis depuis vingt-cinq ans le meilleur ami de votre père ; nous avons lutté ensemble, lutté et souffert : j'étais aux Seychelles avec lui, et avec lui je me suis évadé. Je l'ai vu hier....

— Il est donc ici ?

— Ne m'interrompez pas ; je l'ai vu hier, et voici, dit-il en tirant de la poche de sa soutane un pli cacheté avec de la cire noire, ce qu'il m'a chargé de vous remettre. Vous lirez cela tout à l'heure, après mon départ. Ecoutez et retenez bien ce que je vais vous dire : j'ai trop aimé le père pour ne pas aimer le fils ; c'est vous dire que je vous aime et que je suis tout à vous, — tout à vous, répéta-t-il d'une voix profonde ; dans ma bouche, ces trois mots ne sont pas une banalité. Votre père m'a recommandé de veiller sur vous ; vous ferez, après avoir lu sa lettre, ce que vous jugerez à propos ; vous pouvez en tout cas m'écrire quelles sont vos intentions pour l'avenir, et souvenez-vous que, quoi qu'il arrive, de nuit ou de jour, vous pouvez frapper à la porte de l'abbé Mac-Dermott, prêtre irlandais, au troisième étage de la maison n° 12 de la rue Transnonain.

Il serra la main d'Armand, qui, tenant toujours le pli cacheté à la main, le regardait avec étonnement, et se dirigea vers la porte. Arrivé sur le seuil il se retourna :

— Au nom de votre père, souvenez-vous ! dit-il d'une voix profonde ; il y a entre nous des choses de vie et de mort.

La porte s'était refermée sur le prêtre, et il était déjà loin qu'Armand n'était pas encore revenu de sa stupeur.

### III

#### LE TESTAMENT.

Après le départ de l'abbé, Armand jeta un coup d'œil autour de lui, alla à la porte du parloir, dont il tira le verrou, et fit sauter les cachets de la lettre. Une mèche de cheveux gris tomba à ses pieds, il la ramassa et la regarda, troublé. Puis jeta les jeux sur l'écriture, et un nuage passa sur ses yeux ; il se roidit pourtant et, livide, la sueur au front, les cheveux hérissés, il lut tout d'un trait :

Prison du Luxembourg, 1812;

A mon fils Armand Renaud.

« Ceci est mon testament. Lorsque tu le liras, ton père sera tombé sous les balles à côté de Malet, de Guidal, de Lahorie et de bien d'autres, dans la plaine de Grenelle ; je l'ai mis entre bonnes mains, il te parviendra.

Rentré en France pour renverser un gouvernement qui n'est que le crime en permanence, je vais mourir avec le regret d'avoir été vaincu avant de combattre. Ce qui sera pourtant pour moi la consolation des dernières heures, c'est que ce gouvernement monstrueux que l'on nomme l'empire, craque et s'effondre de toutes parts. C'est une affaire de temps, de peu de temps. Empire et empereur seront emportés et disparaîtront dans la tempête.

Ce jour sera un grand jour pour les vivants.

Ecoute-moi, ce sont mes dernières paroles.

Reste dévoué aux idées pour lesquelles je meurs ; toutes mes lettres de Londres, mes longues lettres, que je te disais de garder et de relire, et que tu as gardées et que tu reliras, - je ne t'ai vu qu'une heure dans ma vie, Armand, et tu es bien mon fils, - n'ont eu qu'un but, faire de toi un homme, plus qu'un homme, un républicain. Et par républicain, mon enfant, comprends bien que je ne veux pas dire l'homme attaché à une forme de gouvernement, plus ou moins parfaite.

Le républicain, Armand, est l'homme qui combat sans relâche pour le droit, pour la justice, pour la raison, pour l'égalité. Ni désespoir ni défaillance. Le peuple dont nous sommes est le grand peuple, et il faudra qu'il triomphe avec la justice, avec la raison, avec l'égalité. Combats donc sans relâche l'aristocratie, la superstition, la misère, l'ignorance, toutes les tyrannies ; combats jusqu'à la mort pour les droits du peuple, pour les faibles, pour les déshérités, pour les victimes du privilège et de la superstition. N'oublie jamais cette parole de mon vertueux collègue et ami, Grégoire : « Les rois sont dans l'ordre moral ce que sont les monstres dans l'ordre physique ; le malheur du peuple est fait du bonheur des rois. Tout roi, par la seule raison qu'il est roi, mérite la mort. Adieu, Armand ; adieu, mon fils ; sois ce que j'ai été, et n'oublie jamais que, pour une âme libre, l'honneur de la vie est le mépris de la mort. »

Suivait un post-scriptum :

« L'homme déguisé en prêtre qui te remettra ce testament est le compagnon fidèle des bons et des mauvais jours : je t'ai légué à lui ; il a les pouvoirs nécessaires pour réaliser la petite fortune que j'ai sauvée pour toi du naufrage. Notre parent X... qui l'a administrée pendant mon éloignement, a été payé de ses peines ; c'est tout ce qu'il voulait tout ce qu'il méritait du reste. Tu n'as plus à t'occuper de cet homme. Ton seul père, ton seul ami, ici-bas, est l'abbé Mac Dermott, proscrit, déporté, évadé, condamné à mort avec moi, et échappé par miracle à ses bourreaux ; souviens-toi qu'il n'est pas de cœur plus vaillant dans la démocratie militante, de nom plus vénéré dans le martyrologe républicain que celui de cet homme. Tu sauras plus tard le véritable nom de celui que tu peux dès aujourd'hui regarder comme ton guide dans la vie.

Je te laisse en mourant l'instrument du travail, trois mille livres de rente, une fortune pour un travailleur, une obole pour un oisif. C'est parce que je sais que tu seras un producteur, que je laisse sans crainte entre tes mains cette petite fortune, qui suffirait à quelques laborieuses familles du peuple. Tu ne tromperas pas mes espérances.

Une dernière recommandation, bien superflue du reste. Ne sois jamais prêtre, soldat ou juge. Le prêtre, le soldat et le juge sont les trois plaies de la société moderne ; c'est par eux que le droit, la justice et la raison sont étouffées. En haut, en bas, selon tes aptitudes, si par la parole, par la plume, et, au besoin, par l'épée, tu as défendu ce qu'ils veulent tuer, tu auras bien mérité de la patrie universelle, de l'humanité. »

Un mois à peine séparait Armand de la sortie définitive du collège, où il venait de terminer ses études de la façon la plus brillante ; après avoir lu et relu le testament et les lettres que son père lui adressait de Londres, il écrivit le billet suivant :

A Monsieur l'abbé Mac Dermott, rue Transnonain, 12. Paris.

« Citoyen,

« J'ai lu. L'enfant est mort. L'homme est né. Faites-moi sortir d'ici. A vous, à la vie et à la mort. Armand Renaud. »

Le surlendemain, le directeur du collège Louis-le-Grand faisait appeler Armand et lui faisait ses adieux en lui exprimant le regret de n'avoir pu décider son tuteur, l'abbé Mac Dermott, à le laisser au collège jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Une heure après, Armand demandait à la concierge de la maison n° 12, si M. l'abbé Mac Dermott était chez lui.

— Oui, mon jeune monsieur, dit la bonne dame avec empressement. M. l'abbé vient de dire sa messe, il est rentré. Au troisième étage, la porte en face de l'escalier.

## UNE RENCONTRE.

Un matin du mois de juillet 1822, à l'angle de la rue Montmartre et du boulevard, deux hommes se heurtèrent brusquement :

— Maladroit ! fit le plus petit.

— Imbécile ! riposta le plus grand.

Ils s'arrêtèrent et se regardèrent en face, étonnés.

— Mais vous êtes bien Armand Renaud ? demanda le petit en s'avançant tout rouge.

— Comme tu es Joseph Dufresne, répondit le grand en souriant.

Leurs mains se joignirent et se serrèrent avec cordialité.

— Oh! que je suis content de te revoir ! dit Joseph avec expansion; si tu savais quelle peine tu m'as faite en quittant le collègue sans même me dire adieu ! ce qui, tu l'avoueras, entre nous, était mal car enfin nous étions, il me semble, assez camarades, pour ne pas nous quitter ainsi.

Un nuage passa sur le beau visage d'Armand.

— Tu as raison, Joseph, dit-il tristement ; mais il a eu, en ce moment, un grand trouble dans ma vie ; je te raconterai cela un jour et tu me pardonneras aisément.

— Oh ! tu es tout pardonné, fit l'heureux Joseph ; maintenant que je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus, nous nous verrons souvent, tous les jours ; je t'aime comme au collègue ; depuis toi j'ai eu des camarades, mais pas un ami....

Armand laissa tomber un regard sur son compagnon ; la grosse figure de Joseph était si épanouie, son œil si humide, sa lèvre si tremblante ; son accent si sincère, qu'Armand posa sa main sur son épaule :

— Tu es un brave garçon, Joseph, dit-il, et je n'ai jamais eu, depuis que je t'ai quitté, d'ami de mon âge.

— Bon ça ! fit Joseph, allons-nous nous amuser ! Allons-nous rire! Mais tu ne parais pas gai, toi Armand, tu es habillé de noir comme un notaire ! Oh ! les notaires ! et dire que je m'habillerai comme ça dans un an ! En attendant, vive l'habit bleu, pantalon nankin et la cravate de fantaisie ! Serais tu en deuil ? demanda-t-il à son ami qui ne s'était pas déridé, après un moment de silence.

— Oui, j'ai perdu mon père.

— Oh ! pardon, Armand. Je ne suis qu'un imbécile, comme tu me l'as dit souvent ; mais tu sais bien qu'il n'y a jamais chez moi ombre de mauvaise intention.

— Parbleu ! sans cela....

Joseph regardait l'heure à sa montre.

— Bientôt midi, dit-il. Tu n'as pas déjeuné?

— Non.

— Tu es libre ?

— Comme l'air.

— Eh bien, je t'enlève. Nous allons faire un petit déjeuner mignon chez Véfour, et nous nous conterons, la fourchette à la main, nos petites histoires.

— Je n'ai pas de petites histoires à conter, dit Armand d'un ton sec.

— Ah! c'est vrai, fit Joseph interloqué, tu es un puritain, toi, un républicain même, je crois Oh! tu l'étais déjà au collègue ; tu m'as même dit une fois que Bonaparte était un brigand ; on peut bien dire cela à présent.... Mais tu ne refuseras pas pour cela devenir déjeuner avec moi, n'est-ce pas, dis ? tu me ferais beaucoup de peine.

— Non. Est-ce que Véfour est ton restaurant habituel ?

— A peu près.

— Peste ! mais tu es donc riche, Joseph ?

— Riche, non ; j'ai de l'aisance, mon ami ; de l'aisance, *l'aurea mediocritas* d'Horace, fit Joseph cramois de joie ; vingt mille francs de rente : avec ça et une bonne étude, on vit.

— On vit à moins, même sans étude.

Joseph regarda son ami et resta un moment silencieux.

— Ecoute, Armand, dit-il tout embarrassé, tu ne te fâcheras pas au moins ! C'est, tu le sais, sans mauvaise intention ; eh bien.... Enfin.... si tu voulais.... Tu es si fier, toi !...

— Accouche, dit Armand.

— Ce n'est pas facile ; enfin fâche-toi ; au diable, si tu veux, dit-il en se roidissant, mais ma bourse est la tienne....

— Enfin ! dit Armand en éclatant de rire, je croyais qu'il faudrait un forceps ; merci, mon bon Joseph, j'ai de quoi vivre selon mes goûts ; mais je ne suis pas moins reconnaissant de ton offre, d'autant plus que c'est héroïque ce que tu fais là beaucoup de gens affirment qu'il est beaucoup plus facile de donner sa vie que sa bourse.

Joseph se redressa ; son œil bleu pâle eut un éclair, sa figure s'ennoblit.

— Ma vie, comme ma bourse sont à toi, Armand ; dit-il d'une voix étranglée ; mets-moi à l'épreuve ; Armand prit ses deux mains dans les siennes, les serra fortement, et plongea ses yeux dans ceux de son ami :

— Joseph, tu as grandi, dit-il ému.

Ils étaient arrivés à la porte du restaurant.

## LE CABINET DU RESTAURANT VÉFOUR.

Lorsque les deux amis, confortablement installés dans un discret et élégant cabinet, eurent mis à sec un énorme plat d'huîtres et une bouteille de vieux sauternes, les demandes et les réponses se croisèrent pendant le déjeuner sans interruption.

— Tu finis probablement ton droit ? demanda Armand à Joseph.

— Mon droit et mon stage, répondit celui-ci.

Mon père a eu la chance de mettre la main sur M. Piou, docteur en droit, surnommé par les enfants de la patrocine, le bénédictin du notariat. L'ambition de M. Piou n'a jamais visé plus haut que les fonctions de premier clerc ; voilà vingt ans et plus qu'il a acquis ce bâton de maréchal à l'étude Dufresne, qu'il a maintenue dans la tradition et les principes. Premier clerc de mon père, il sera mort premier clerc. J'attends sans trop d'impatience, tout en faisant mon droit et me mettant au courant sous Piou, mes vingt-cinq ans (je les aurai l'année prochaine) pour accomplir les deux actes importants de la vie d'un parfait notaire.

— Les deux actes importants ?

— Oui : être notaire d'abord, se marier ensuite.

— Tu penses déjà au mariage ?

— Oh ! après l'étude, c'est indispensable dans la partie. Tout cela est, du reste, arrangé de longue main. Mlle Hamel, qui a seize ans en ce moment, est la Mme Dufresne de l'avenir. Le père Hamel, notaire à Chartres, était l'ami intime de mon père ; ils ont bâclé cela à eux deux, dans le temps ; le chiffre de la dot a été débattu ; il est respectable. J'ai joué enfant à la *dînette* avec Adeline ; je l'ai revue il y a quelques mois : c'est une jolie personne, blonde avec des yeux noirs, un peu froide peut-être, un peu dévote ; je ne déteste pas un peu de dévotion chez les femmes. Et toi ?

— Moi, est-ce que je m'occupe de ces fadaïses ?

— Ce n'est pas ton opinion là-dessus, non plus, dont je m'informais. Je te demandais ce que tu faisais.

— Rien, je m'instruis. M'étant aperçu, à ma sortie du collège, que j'étais un âne, j'apprends ce que nos professeurs ne se sont pas donné la peine de nous apprendre. Depuis deux ans je travaille à un livre que j'espère achever cette année.

— Ah ! et comment s'appellera ton livre ?

— *L'Histoire du parti républicain depuis le 9 thermidor jusqu'à nos jours.*

— Du parti républicain ? Il existe donc un parti républicain ? demanda Joseph avec étonnement ;

— A ta santé, Joseph, dit Armand, en choquant son verre contre celui de son ami ; bois frais, mon bonhomme, et ne t'occupe pas des morts.

Tout en trinquant, Joseph avait jeté les yeux sur la main gauche d'Armand, et son verre était resté à moitié chemin de sa bouche.

— Je n'ai pas la berlue, murmura-t-il, tu avais bien au collège tes cinq doigts à ta main gauche ?

— Oui.

— Où as-tu perdu les deux premiers ? Un accident de chasse ?

— Non, dit Armand, c'est un hussard prussien qui me les a coupés d'un coup de sabre.

— Un hussard prussien ? Tu étais donc soldat ?

— Malheur ! dit Armand, en serrant convulsivement son verre de sa main mutilée ; soldat ! Oh ! non. Les soldats, en ce moment, et c'est des chefs dont je parle, étaient en train de se vendre et de livrer passage aux Cosaques, tandis que nous, pour l'honneur de la France et à l'honneur du peuple de Paris, nous combattions à la barrière de Clichy. C'est là que mes doigts sont restés.

Il y eut un moment de silence ; les yeux fixés sur son verre, Armand était pâle.

— Ne parlons plus de cela, Joseph, dit-il tout à coup en relevant la tête et en riant d'un rire forcé ; tu es un bon ami, tu as été un bon fils, tu seras certainement un bon époux, un bon père et un notaire parfait ; mais tu ne seras jamais qu'un pitoyable citoyen ; et sur ce, comme notre déjeuner est fini, et que j'ai un rendez-vous rue Transnonain à deux heures, je vais être obligé de te quitter.

— Rue Transnonain ! dit Joseph, tu connais quelqu'un dans cette rue ?

— Oui, un ami.

— Eh bien, quand tu lui feras une visite, tu pourras, par la même occasion, venir me voir en même temps, car l'étude Dufresne, ma future étude, dit Joseph en se rengorgeant, sera transférée là dans trois mois.

— Bah ! et à quel numéro ?

— Numéro 12.

— Tiens ! fit Armand ; c'est précisément dans la maison qui porte ce numéro-là que loge mon ami. La carte payée, ils sortirent du cabinet bras dessus bras dessous. Le corridor était un peu sombre, et, au détour, ils faillirent se heurter à un prêtre et à un sergent-major d'infanterie, qui causaient à voix basse.

Armand leur tendit ses deux mains ; le prêtre et le soldat les serrèrent. Joseph se tenait discrètement à distance.

Le prêtre se pencha à l'oreille d'Armand.

— Quel est donc ce jeune homme ? demanda-t-il.

— Rien, un ami de collègue.

— Inoffensif ?

— Absolument. J'allais chez toi.

— Viens cette nuit à partir de onze heures. Bories couche chez moi; il arrive de la Rochelle, il y a du nouveau.

— J'y serai, dit Armand.

— Quel est donc ce prêtre et ce sergent avec qui tu as l'air si lié ? demanda Joseph.

— L'abbé Mac Dermott, un prêtre irlandais qui m'a fait faire ma première communion ; un bon homme ami de ma famille, un peu gourmand, comme tous les curés : son frère est venu le voir de son régiment, et il veut le dédommager du pain de munition et de la gamelle par un fin déjeuner chez Véfour.

## LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ABBÉ.

Le dernier coup de onze heures résonnait encore à l'horloge de l'église voisine, comme Armand s'engageait dans la rue Transnonain et venait sonner à la porte de la maison n° 12.

Au vigoureux coup de sonnette du jeune homme, l'importante Mme Tirard, arrachée brusquement aux douceurs d'un premier sommeil, tressauta dans sa bergère, éveillant en sursaut le carlin et l'angora qui dormaient fraternellement sur ses genoux.

— Peut-on sonner comme ça ! grommela-t-elle ; si c'est le locataire du cinquième, il va être bien reçu

— L'abbé est-il chez lui, chère Mme Tirard ? demanda Armand d'une voix insinuante en se penchant à la hauteur du vasistas.

A la voix bien connue d'Armand, le visage olympien de Mme Tirard avait passé du refrogné au gracieux. Le jeune homme, à grand renfort de pièces blanches et de paroles gracieuses, avait depuis longtemps conquis ses entrées à toute heure. Après l'abbé Mac-Dermott, pour lequel elle éprouvait de la vénération, Armand Renaud était le favori de la majestueuse Mme Tirard.

— Je vous ai peut-être éveillée ? dit-il avec un léger accent de commisération.

— Oh ! il n'y a pas de mal, monsieur Renaud, répondit-elle en souriant dans sa barbe.

Mme Tirard appartenait à cette race de femmes dont la lèvre et le menton fleurissent virilement.

— M. l'abbé rentre à l'instant avec son frère, un beau militaire entre parenthèses ; ils viennent du sermon à Saint-Sulpice. M. l'abbé m'a dit que le révérend père jésuite Lamy avait arraché des larmes des yeux de tout l'auditoire. Jean lui-même, un soldat, a-t-il ajouté en désignant son frère, a été profondément touché. Mais, je vous retiens là, monsieur Renaud, excusez-moi, fit-elle en minaudant.

— Vous êtes tout excusée, chère madame, il y a toujours plaisir et profit à vous entendre.

— L'aimable jeune homme ! dit-elle en retombant épanouie dans sa bergère ; quelle différence avec ce polisson d'étudiant du cinquième.

Si la bonne dame avait vu le geste et le sourire railleur qu'Armand lui décochait dans l'ombre en guise de flèche du Parthe, elle eût probablement rabattu de sa bonne opinion sur lui.

Mais Mme Tirard avait pour mission de tirer le cordon et non de voir, et possédait d'ailleurs trop bonne opinion d'elle-même pour ne pas accepter les compliments les plus hyperboliques.

Arrivé au troisième étage, Armand frappa du revers de la main à la porte deux petits coups secs et rapides, suivis d'un troisième au bout d'une demi-seconde.

La porte s'ouvrit brusquement et l'abbé, en bras de chemise et en culotte courte, parut.

— Heure militaire ! dit-il en lui tendant la main et en refermant la porte au verrou ; tu aurais fait un soldat remarquable, Armand.

— Merci, tu es bien bon pour moi. J'eusse été ici au dernier coup de onze heures, si je n'avais été obligé de brûler quelques grains d'encens sous le vénéré nez de la vénérable portière.

— La vieille sorcière ! gronda l'abbé.

— Voilà qui ne part pas d'un cœur reconnaissant. Mme Tirard t'adore, elle est en contemplation devant toi ; tu es ici-bas son dieu et son culte.

— Merci.

— Si tu l'avais entendue ce soir me raconter d'un air contrit ton émotion et celle de Jean au sermon du père Lamy ! C'était à mourir de rire, je me suis sauvé, n'y tenant plus.

Un sourire sarcastique tordit la bouche de l'abbé.

— Il faut ménager cette vieille pie-grièche, fit-il, elle est ici notre meilleure sauvegarde.

Tout en causant ainsi presque à voix basse dans une espèce de corridor faisant antichambre, l'abbé avait poussé une porte à double battant et était entré, suivi d'Armand, dans la vaste pièce qui lui servait de chambre à coucher.

Haute de plafond, le parquet soigneusement ciré, formant un carré parfait, rien ne choquait l'œil dans l'ameublement sévère de cette chambre de prêtre. Un lit en fer, très-bas, un vrai lit de soldat, entouré de rideaux couleur carmélite, pareils à ceux des deux croisées donnant sur la rue ; quelques chaises de paille, un grand crucifix en ivoire cloué au-dessus d'un prie-Dieu de forme gothique, des volumes du Bréviaire romain et quelques livres de dévotion empilés sur la tablette de la cheminée, de saintes images aux murailles, pas ombre de glace, à l'exception du miroir à main pendu au-

dessus d'une modeste table-toilette, disaient assez l'austérité des mœurs et la simplicité de vie de l'abbé Mac-Dermott.

C'était du recueillement qu'éprouvait Mme Tirard lorsque, tous les matins à dix heures, heure invariable à laquelle l'abbé allait dire sa messe et déjeuner en ville, elle venait vaquer aux soins domestiques du sanctuaire. Il y avait pourtant, à l'endroit de ce locataire tant choyé, un point noir dans la vie de Mme Tirard.

Située à l'angle de la rue Transnonain et de la rue Montmorency, haute de cinq étages, la maison n°12, qui porte actuellement le n°62, est éclairée sur la rue Montmorency et sur la rue Transnonain, et a une entrée dans chacune d'elles.

Quand je dis rue Transnonain, c'est une façon de parler, car, de nom du moins, cette rue n'existe plus.

Voulant effacer jusqu'au souvenir de l'horrible tuerie du mois d'avril 1834, le Gouvernement issu du coup d'État du 2 décembre 1851, cédant à une pensée de réaction, a décidé que la rue Transnonain prendrait le nom de la rue Beaubourg dont elle deviendrait le prolongement. Mais on a beau effacer le nom d'une rue ou le numéro d'une maison, on n'efface pas l'histoire, et elle a enregistré, à une de ses pages les plus sinistres, ce crime monstrueux qui s'appelle l'affaire de la rue Transnonain.

L'appartement du troisième se composait, outre la chambre à coucher, de deux pièces se commandant et donnant sur un escalier de service qui débouchait, dans la rue de Montmorency. Lorsque l'abbé l'avait loué, on avait déposé dans ces deux pièces, qu'il destinait à une bibliothèque et à un cabinet de travail, les meubles ordinaires et de plus six malles lourdes et énormes, pleines de livres et de papiers, disait-il. Les meubles et la bibliothèque placés, Mme Tirard s'était offerte avec empressement pour l'emménagement des deux pièces et pour le déballage des malles ; mais, à son grand désappointement, l'abbé l'avait remerciée avec beaucoup de politesse, prétendant qu'il ferait cela lui-même. Il avertit en même temps Mme Tirard qu'il avait une habitude dont il la pria d'avance de ne pas s'offusquer.

« Je travaille beaucoup, chère madame, lui dit-il avec onction. Quoique prêtre, je n'ai pas que charge d'âmes : je représente ici les intérêts de l'Église souffrante d'Irlande. J'ai par conséquent chez moi des papiers importants, précieux, dont je suis responsable ; c'est vous dire que je désire, tout en regrettant profondément de vous envelopper dans cette exclusion, que personne, sous aucun prétexte, n'entre dans ma bibliothèque et mon cabinet de travail. »

Mme Tirard n'avait eu qu'à s'incliner devant cette décision, mais sa curiosité de femme et de portière en avait cruellement souffert.

L'abbé, rentrant quelques jours après à l'improviste, la surprit essayant à la serrure d'une des portes défendues le trousseau de clefs de là maison ; il fit semblant de ne rien voir ; mais le lendemain des serrures à secret fermaient les deux portes qu'il avait fait matelasser en dedans, et Mme Tirard en était pour ses frais d'effraction.

— Bonjour, Bories, dit Armand en tendant la main au jeune sous-officier, qui avait tourné la tête au bruit de la porte, et posé sur la table un livre qu'il feuilletait.

— Bonjour, Renaud, répondit celui-ci en lui rendant sa poignée de main.

L'abbé avait verrouillé la porte.

— Nous sommes chez nous à présent, et nous pouvons parler à notre aise, dit-il en bourrant une pipe en terre et l'allumant avec soin. Quel livre lisais-tu donc là? demanda-t-il.

— Le livre d'un auteur que je n'aime guère : ton bréviaire, m'as-tu dit.

— Ah! oui, d'Holbach. Je comprends cela : tu en es encore à Jean-Jacques. J'étais comme toi à ton âge ; au mien, tu préféreras d'Holbach à Rousseau.

Bories promenait ses regards autour de cette chambre, où il mettait les pieds pour la première fois. Des déguisements de toute espèce : robes de femme, soutanes de prêtre, costumes de soldat, de marin, d'administrateur, le tout accompagné d'habits bourgeois de chapeaux de toutes les formes, de perruques et de barbes de toutes les nuances, tapissaient les murs et formaient l'ensemble le plus bizarre qu'il se pût voir. Les fenêtres aux verres dépolis et sagement drapées d'épais rideaux rouges bravaient les regards indiscrets. Au-dessus de la cheminée, faisant face à la vaste bibliothèque vide, un sabre d'honneur, autour duquel s'enroulait une écharpe de représentant du peuple, était accrochée au mur, au-dessous d'une glace de Venise taillée en biseau.

— Où sont donc tes livres? demanda-t-il avec étonnement. J'ai entendu parler dans nos ventes de ton immense érudition, de ta riche bibliothèque.

— Mes livres, les voici, interrompit l'abbé en montrant du doigt quelques volumes épars sur les rayons inférieurs ; il n'y en a guère qu'une centaine, mais ils sont triés sur le volet et il ne m'en faut pas davantage.

Il se leva, prit la lampe, ouvrit la porte de l'autre pièce, et y pénétra suivi d'Armand et de Bories, qui, muet d'étonnement, resta cloué sur le seuil.

Les murs, jusqu'au plafond, étaient tapissés de fusils, de pistolets et de sabres ; des caisses de cartouches étaient empilées dans les angles ; six barils de poudre étaient dressés contre le mur, dans le fond.

— Voilà ma bibliothèque, dit l'abbé.

## LE CHEF DES COMPAGNONS DE LA NUIT.

Jean Bories, sergent-major au 45<sup>e</sup> de ligne en garnison alors à la Rochelle, était un grand jeune homme de vingt-sept ans, à la figure martiale, au type romain. Nature d'élite, intelligence supérieure, les témoignages de ceux qui l'ont connu attestent son admirable caractère.

« Il n'avait de l'état militaire que la valeur et la franchise, sans aucun des défauts que produit l'oisiveté des casernes. Ses mœurs étaient pures ; ses goûts simples, sa vie retirée. Il consacrait beaucoup de son temps à la lecture et ne se plaisait que dans l'étude. Son âme était exempte d'ambition ; son vœu le plus ardent était de mourir au moment de la victoire du peuple. Bien qu'entré fort jeune au service, il avait toutes les vertus du citoyen, et s'il s'enflammait souvent à l'éclat de la gloire militaire, il ne connaissait rien de plus funeste et de plus déplorable que l'oppression de la nation par l'armée. »

En garnison, l'année précédente, à Paris, il était un des habitués les plus assidus de la bibliothèque Mazarine. Armand, qui en ce moment rassemblait les matériaux de son *Histoire du parti républicain*, remarqua ce sous-officier, studieux, à la physionomie si intelligente et si énergique, et se lia d'amitié avec lui.

D'Armand à l'abbé il n'y avait qu'un pas. Un mois après, Bories était affilié au carbonarisme, dont l'abbé était un des chefs, et Armand un des agents les plus actifs. Il y affilia à son tour ses amis Raoulx, Pommier et Goubin.

Ces quatre nobles jeunes gens, ces quatre victimes de la royauté, devaient s'appeler un jour, dans le martyrologe de la liberté, les quatre sergents de la Rochelle.

On ne peut prononcer le nom de carbonarisme, devenu en France la *charbonnerie*, sans rappeler en quelques mots la source de cette association, qui, toute puissante sous la Restauration, amena la Révolution de 1830.

« Lorsque les révolutions échouées d'Italie jetèrent, dit un historien, le plus grand nombre des hommes qui y avaient pris part dans les cachots de l'Autriche, le carbonarisme émigra en France. Joubert et Dugied, deux Français qui étaient allés offrir le secours de leurs bras aux indépendants du Midi, quittèrent le sol asservi et revinrent à Paris, où ils posèrent les premiers fondements d'une société secrète. Une pauvre mesure de la rue Copeau s'ouvrit pour recevoir les initiés.

Les dogmes vagues, mystiques de la secte d'Italie prirent des formes plus simples, un esprit plus positif, un but mieux arrêté pour s'approprier au caractère français. Les cérémonies de cette religion terrestre furent réduites aux plus simples symboles. Un poignard et un évangile posés sur une table reçurent les serments des adeptes, qui jurèrent le secret inviolable, le dévouement à une œuvre libératrice, l'obéissance sans bornes aux chefs connus et inconnus.

D'énergiques antipathies se soulevaient alors contre la Restauration ; la haine populaire grondait sourdement, les orateurs de l'opposition l'avivaient sans cesse. On avait besoin d'épancher ses plaintes, de laisser exhaler sa colère ; la société secrète, seul sanctuaire où l'on pût parler librement et devant des frères qui étaient liés par les mêmes sentiments, se recruta avec une rapidité extraordinaire.

L'association, bien qu'il s'y mêlât des regrets donnés à la gloire de l'Empire, était essentiellement républicaine. Elle tendait à supprimer l'esprit de servilisme et la corruption qui envahissaient la société sous le gouvernement monarchique, à réunir en une même famille tous les opprimés contre tous les despotes ; elle appelait les hommes à reconnaître leurs droits et à les exercer ; elle dictait les suprêmes leçons d'égalité et proclamait les bienfaits de la fraternité humaine.

Les carbonari eurent bientôt des chefs illustres : Lafayette, Dupont (de l'Eure), Évariste Dumoulin, Voyer d'Argenson, Corcelles, Mérilhou, Manuel Barthe, le général Foy, Benjamin Constant, présidaient ces assemblées et fortifiaient les esprits par leurs exemples et leur présence.

Il y eut des écrivains, des artistes d'avenir : Armand Carrel, qui devait être un jour un publiciste ardent, énergique, profond ; Ary Scheffer, qui puisait peut-être dans les douleurs du patriotisme comprimé la touchante et majestueuse mélancolie dont ses belles pages de peinture sont empreintes.

Cinq cents membres, pris parmi les plus jeunes carbonari, et dont le corps portait le nom de *bataillon sacré*, étaient délégués pour marcher toujours les premiers en cas de soulèvement.

Ce fut de cette association que sortirent les complots de Bédfort, de Toulon, de Saumur.

Le carbonarisme, en grandissant, se divisa en nombreuses fractions appelées ventes. Le siège principal, la Vente suprême, demeurait à Paris ; il y eut des ventes centrales à Lyon, à Strasbourg, à La Rochelle, qui se subdivisèrent elles-mêmes dans toute l'étendue de la France. Les diverses sections de la société secrète avaient parfois des titres particuliers, tels que celles du Vautour, de l'Épingle noire, des Patriotes, des Chevaliers du soleil. Bories avait fondé à la Rochelle celle des Compagnons de la nuit. »

## VIII

### CONSEIL DE GUERRE.

— Maintenant, dit l'abbé en refermant la porte de ce qu'il venait d'appeler sa bibliothèque, nous allons tenir notre petit conseil de guerre révolutionnaire. Parlons peu et parlons bien. Jean, lis à Armand l'ordre de la Vente suprême.

Bories tira de sa poitrine une lettre pliée en triangle et écrite dans ces formes mystiques et figurées du carbonarisme, sous lesquelles les initiés découvraient le sens réel :

« Le jour d'une grande tentative était enfin venu, écrivait-on. Les épouvantables abus du despotisme avaient achevé de le rendre odieux en France. Le sang de Vallée, de Caron, l'échafaud qui menaçait encore Berton et les siens, avaient fait lever du sol une foule de vengeurs.... La Révolution, trouvant partout l'appui de l'opinion et le secours du bras, devait enfin triompher.

A Saumur, les élèves de l'École royale de cavalerie, désespérés d'avoir, par leurs incertitudes et leur faiblesse, livré le malheureux Berton, désiraient ardemment prendre une éclatante revanche.

Elle serait heureuse de sauver l'illustre prisonnier, tandis qu'il en était temps encore, et d'amener la délivrance du pays, pour laquelle ces jeunes hommes combattraient maintenant jusqu'à la mort. Les campagnes de Colmar, qui avaient été le théâtre d'une trahison inouïe, et dont tant de vieux soldats habitaient encore les chaumières, étaient prêtes à offrir leurs champs pour premier champ de bataille.

C'était sur ces deux points que devait éclater en même temps l'insurrection. Comme chef de la Vente centrale de la Rochelle et membre du *bataillon sacré*, Jean Bories devait être le premier émissaire du soulèvement.

Il irait secrètement rallier les esprits, concerter l'action, et, aux premières lueurs du succès, il appellerait à lui ceux des siens qui voudraient combattre. En même temps, un des chefs du comité directeur, irait tenter le sort des armes dans le nord de la France.

Les premiers jours du mois d'août, pendant lesquels s'instruisait le procès de Berton, étaient l'époque fixée pour la Révolution. »

— Et nous sommes au 20 juillet, dit l'abbé après un moment de silence ; il n'y a pas de temps à perdre. Quand as-tu quitté La Rochelle ?

— Avant-hier matin. Au reçu de la lettre de la Vente suprême, dit Bories, j'ai demandé un congé d'un mois, je l'ai obtenu et je suis venu à vous. J'avais besoin de vos conseils et je savais que, par toi surtout, dit-il en s'adressant à l'abbé, je pourrais m'aboucher avec la Vente suprême pour avoir de vive voix les dernières instructions. Tu assistais ce soir à la délibération, et tout est réglé de ce côté-là.

— Parfaitement, répondit l'abbé; voici maintenant ce qui reste à faire. Armand et moi nous t'accompagnons, nous partons dans quelques heures. Cachés aux environs de La Rochelle, nous nous aboucherons avec les Compagnons de la nuit, et, tout bien convenu, nous gagnerons Saumur. J'ai dit de tenir prêts pour trois heures du matin le cabriolet et le cheval que j'ai achetés dans la matinée ; le cheval est bon, et si cette façon de voyager est moins rapide que la poste ou la diligence, elle est beaucoup plus sûre ; il est minuit, nous avons par conséquent trois heures devant nous. Je laisserai dans ma chambre une lettre à l'adresse de Mme Tirard, pour lui annoncer que je serai peut-être absent un mois ou deux ; la bonne dame est habituée à cela, j'ai fait de plus longues absences. De ton côté, Armand, tu écriras par la poste pour prévenir chez toi que tu es parti en voyage; tu n'as pas besoin de rentrer, il y a ici ce qu'il faut, des habits, du linge, de l'argent, des armes et des valises de voyage. Ecris ta lettre pendant que je vais écrire la mienne, dit-il en poussant devant lui du papier et des plumes.

Les lettres écrites et cachetées, les trois hommes se regardèrent.

— Tu gardes pour cette expédition ton costume de prêtre ? demanda Armand.

— Je le crois certes bien ! D'abord j'y suis habitué, et puis il m'a trop bien servi depuis dix ans pour que je l'abandonne. J'irais dire au préfet de police que cette robe, dit-il en montrant une soutane pendue au mur, cache un régicide, et que l'abbé Mac-Dermott et le conventionnel Luc Rhonan, mortel enterré en 1812, ne font qu'un, qu'il me ferait jeter comme fou à Bicêtre.

— La seule chose que j'ignore de ton histoire et que je voudrais savoir est précisément ton incarnation en prêtre, dit Armand.

— Et quant à moi, dit Bories en souriant, je ne sais de toi que ce que m'en a dit Armand ; peu de chose.

L'abbé jeta un coup d'œil sur la pendule.

— Nous avons deux heures-devant nous. L'histoire et une vieille bouteille d'eau-de-vie que j'ai là vont nous aider à les tuer.  
Il se leva, ouvrit une armoire et revint avec une bouteille et trois verres, qu'il remplit jusqu'au bord d'un liquide jaune comme de l'or.  
— A la République une et indivisible ! dit-il en levant son verre.  
— A la République ! répondirent ses deux compagnons en trinquant avec lui.

## HISTOIRE DU TEMPS PASSÉ.

— Tu ne fumes pas plus qu'Armand, je crois, dit l'abbé à Bories, tout en bourrant et en allumant sa pipe.

— Non, répondit le jeune homme.

— Je ne fumais pas, moi non plus, à votre âge, mes enfants. C'est à bord de la frégate qui nous emmenait aux Seychelles que ton pauvre père et moi, Armand, prîmes cette habitude. La pipe nous fit souvent, là-bas, prendre notre misère en patience. Je vais en quelques mots, Bories, te compléter ce qu'Armand t'a déjà dit de mon histoire.

J'avais vingt-deux ans lorsque la Convention nationale décréta la levée en masse, au nom de la patrie en danger. Mon père, fils d'un pauvre paysan du Puy-de-Dôme, ne savait ni lire ni écrire ; son intelligence, son activité et sa finesse naturelle avaient suppléé à son ignorance. Marchand de chevaux, il avait acquis dans son commerce une belle fortune ; mais il avait trop souffert de son ignorance pour me la faire partager. J'avais huit ans à peine qu'il m'envoyait au collège de Clermont ; c'est là que je me liai d'une amitié inaltérable, quoiqu'ils fussent plus âgés et plus avancés que moi dans leurs études, avec Couthon et Romme, mes amis, mes collègues plus tard à la Convention. Leur mort, pas plus que celle de ton père, leur ami et le mien, Armand, n'a porté atteinte à cette amitié ; le souvenir des trois martyrs est et sera toujours vivant en moi.

L'abbé aspira rapidement trois ou quatre bouffées de tabac et reprit après un moment de silence : Mon père avait embrassé avec ardeur les idées nouvelles. Tout ce qui pouvait en France porter un fusil répondit à l'appel de la Convention. Elu capitaine par le bataillon des volontaires du Puy-de-Dôme, je reçus le baptême du feu à Jemmapes, et le traître Dumouriez, le soir de la bataille, dit-il en montrant du doigt le sabre accroché à la cheminée, me remettait, au nom de la République, devant le front du bataillon assemblé, cette arme d'honneur. Quelques mois après, mes compatriotes m'envoyaient les représenter à la Convention nationale.

Partageant absolument les idées de mes amis Couthon et Romme, ma place était marquée à la Montagne ; c'est là, Armand, que je me liai avec ton père, mon voisin à l'Assemblée. Je ne vous dirai pas l'histoire de ces grandes journées ; vous la connaissez.

Après l'exécrable assassinat de Thermidor, la République roula sur la pente jusqu'à l'abîme. Thermidor, en décapitant la Montagne, m'avait tué Couthon ; Prairial me tua Romme. Proscrit moi-même avec ton père, Armand, déporté avec lui par Bonaparte, en nivôse, évadés ensemble de notre tombeau des Seychelles, nous venions échouer dans cette conspiration Malet où celui-ci devait laisser la vie, en me condamnant à lui survivre.

Arrêtés avec Malet, Lahorie et Guidai, nous fûmes écroués et mis au secret dans les cachots du Luxembourg. La nuit était venue. Ecrasé de fatigue, je dormais d'un sommeil de plomb depuis je ne sais quelle heure sur mon lit de camp, lorsque la lueur d'une lanterne sourde, dirigée sur mon visage, et une main collée sur ma bouche vinrent m'éveiller brusquement.

Un porte-clefs était devant moi.

— Silence sur votre vie, citoyen Rhonan, dit-il vivement à voix basse, en se penchant sur moi ; je suis un ami.

Je m'étais mis sur mon séant et le regardais effaré.

— Vous ne me reconnaissez pas ? Vous ne vous rappelez pas Nicolas Terral ?

— Si, dis-je, revenu de ma stupeur, en le regardant attentivement, je te remets très-bien à présent.

Il poussa un soupir de soulagement et s'assit sur le bord du lit de camp.

Nicolas Terral était un de mes compatriotes. Ouvrier cordonnier, je l'avais en 93 remarqué à sa section, qui était aussi la mienne, pour son énergie et son patriotisme ; marié, père d'une nombreuse famille en bas âge, son travail ne suffisait pas à nourrir la couvée ; recommandé par moi à Couthon, il était entré comme porte-clefs à la Conciergerie, sans pour cela être obligé de quitter sa profession.

— Vous avez empêché, sous l'autre, ma femme et mes enfants de mourir de faim, citoyen Rhonan, dit-il d'une voix profonde; quoique geôlier de l'empire, Nicolas Terral a toujours le cœur sans-culotte et se souvient du bien comme du mal qu'on lui fait.

Quand je vous ai vu et que j'ai entendu prononcer votre nom au greffe, mon parti a été pris, et je me suis arrangé pour que vous fussiez dans mon quartier. Vous n'avez rien à espérer des juges, vous serez condamné à mort ; je ne veux pas, moi, qu'un pays à qui je dois la vie de mes enfants, qu'un

brave homme, qu'un bon républicain tel que vous, aille tomber sous les balles des argousins de Bonaparte. J'ai mon plan et je puis vous faire évader, sans me compromettre.

— Sans te compromettre ?

— Absolument.

— Eh bien, mon brave Terral, dis-je en lui serrant la main, j'accepte à une condition.

— Laquelle ?

— Un ami, un frère, le citoyen Renaud, a été arrêté avec moi ; il doit être ici.

— Il y est.

— Peux-tu nous faire évader tous les deux, bien entendu, toujours sans le compromettre ?

— Impossible, absolument impossible ! répondit le geôlier après avoir réfléchi un moment. Le citoyen Renaud n'est pas dans mon quartier. Je ne puis faire qu'une chose: vous mettre en relations avec lui.

— Je pourrai le voir ?

— Non, mais vous pourrez lui écrire, et je puis vous rapporter la réponse.

— Ecrire, comment ? interrogeai-je.

Terral tira de la poche de sa veste une feuille de papier et un crayon et me les tendit.

— Est-ce toi qui remettras la lettre à mon ami ?

— Moi-même.

J'eus en une minute griffonné sur mon genou le billet suivant :

« Mon cher Renaud, disais-je, aie toute confiance dans le geôlier qui te remettra ce billet. Il est mon obligé et veut s'acquitter vis-à-vis de moi en favorisant mon évasion. J'ai accepté, à la condition, *sine qua non*, que nous nous évaderions ensemble. Il m'a répondu qu'il ne pouvait rien pour toi ; tâche de le décider. Je suis, quant à moi, résolu à partager, quel qu'il soit, ton sort et celui de nos camarades. »

Je remis le billet à Terral, qui me rapporta le lendemain la réponse de ton père. Je ne t'ai jamais lu cette lettre, Armand, dit l'abbé en ouvrant un tiroir et prenant dans un portefeuille un papier jauni, plié en quatre.

« Ami Rhonan, lut-il, l'homme qui m'a remis ton billet me paraît t'être absolument dévoué ; il m'a démontré sans peine que ton évasion ne le compromettait en rien, tandis que la mienne le perdait. Il n'y a donc pas à revenir là-dessus. Ecoute maintenant : au nom de la République que tu n'as pas le droit d'abandonner pour te réfugier dans la mort, au nom de notre vieille amitié, je te prie, je te supplie, je te somme, au besoin je t'ordonne d'accepter son offre, non pour toi, mais pour moi. Je sais que tu n'as plus de liens de famille, je connais ton stoïcisme, ton mépris de la mort, et je viens pourtant t'imposer le sacrifice de vivre. J'ai, tu le sais, mon ami, un fils, un enfant de seize ans que je laisse seul, abandonné sur la terre. Moi mort, qui le guidera dans la vie ? Qui est-ce qui en fera un homme, un républicain ? Ma dernière heure eût été désespérée en songeant que ce fils de mon cœur et de mon sang eût peut-être, manquant de direction, nié, insulté ces idées pour lesquelles nous avons combattu, ces idées pour lesquelles je vais mourir. Tu peux éloigner de moi ce calice d'amertume. Le sachant entre tes mains, je m'endormirai du grand sommeil avec calme, sûr que ma vie et ma mort auront servi, comme celles de nos compagnons, au triomphe de notre cause.

Je compte donc sur toi et te lègue mon fils Armand. Je confierai mon testament à Terral, il m'assure qu'il pourra te le faire parvenir ; tu le remettras à mon fils.

Adieu, frère ; adieu, ami fidèle. Pour aimer ce que nous aimons, pour haïr ce que nous haïssons, pour vivre et pour mourir au besoin pour la République mon fils n'a qu'à suivre mon exemple, le tien. Il les suivra. »

Armand, tout pâle, avait laissé tomber sa tête dans ses mains, profondément remué par la parole suprême de son père.

L'abbé replia le papier, le remit soigneusement dans le vieux portefeuille, ferma le tiroir et continua le récit en ces termes :

Lorsque j'eus lu la lettre, je levai les yeux sur mon porte-clefs, qui me regardait impassible.

— Mais enfin, mon brave Terral, comment lui demandai-je, me feras-tu évader sans te compromettre ?

— Oh ! de la façon la plus simple. Le prisonnier qui occupait ce cachot, voilà quelques mois, avait scié les barreaux de cette fenêtre, dit-il en désignant du doigt une grande lucarne percée dans le mur à dix pieds du sol. Je m'en étais aperçu ; et comme c'était un aristocrate qui ne m'intéressait en rien, je le laissai faire pour le prendre en flagrant délit, lorsqu'il tomba malade et mourut. Ce n'est pas moi qui suis chargé de sonder les murs et de vérifier les barreaux des fenêtres, c'est un chef

surveillant. Ce chef surveillant est mon ennemi déclaré. Vous voyez que j'y mets de la franchise ; je n'ai pas grand mérite, car je fais coup double en vous faisant évader : je vous sauve et je le perds. Il doit tous les jours vérifier les barreaux ; et je le sais bien trop négligent pour qu'il le fasse. Le mur à 80 pieds à pic, aussi n'y a-t-il pas de factionnaire au bas ; une ronde passe seulement toutes les deux heures ; à minuit et demi, la ronde passée, vous arrachez le barreau, vous attachez solidement la corde de 80 pieds que j'aurai apportée et...

— Je descends par la corde...

— Non. Pourquoi vous exposer à vous casser le cou? Vous me suivez et je vous fais sortir tout bonnement par une petite porte dont la garde m'est confiée.

— Bien.

— Couchez-vous comme d'habitude, et comptez sur moi, à minuit.

Et ce qui fut dit, fut fait.

La petite porte ouverte, je serrai les deux mains de mon brave porte-clefs et le remerciai avec effusion.

— Je vous devais cela, citoyen Rhonan, dit-il avec calme ; si vous avez quelque communication à me faire pour votre ami, jetez une lettre sans signature dans ce trou du mur, dit-il, en me montrant une espèce d'ouverture; c'est ma petite poste, vous trouverez la réponse. Et maintenant si j'ai un conseil à vous donner, c'est de gagner l'Angleterre au plus vite. Le terrain brûle ici. Vous ne trouveriez peut-être pas une deuxième fois un Nicolas Terral. Adieu et bonne chance ! Si vous ne craignez pas Dieu, craignez la police de Rovigo.

Il referma la porte, et je m'éloignai au pas course.

## L'AVATAR DE LUC RHONAN.

Je logeais à cette époque au n°99 de la rue Saint-Martin ; ce n'était pas sans motif que je m'étais logé avec ton père dans cette maison. Représentant du peuple, je l'avais habitée en 93 ; Antoine Sauvage, le concierge, un vrai jacobin, m'était tout dévoué.

A mon retour des Seychelles, cherchant une maison sûre, je me rappelai mon concierge. Était-il mort ? Était-il vivant ? Était-il toujours à son poste ? La question était là. Je retrouvai mon homme dans sa loge, vieilli de vingt ans, mais toujours fidèle à sa foi politique ; je n'hésitai pas à me confier à lui et le même jour je m'installai avec ton père dans un appartement du second étage, qui était à louer depuis quelques jours.

Arrivé à la porte, je sonnai bruyamment, et j'entendis un formidable juron sortir de la loge. Antoine n'aimait pas à être réveillé en sursaut ; la porte s'ouvrit, j'entrai et la refermai vivement derrière moi.

Veuf depuis quelques mois, Antoine Sauvage était seul. En chemise, la tête au vasistas, une lampe à la main, le concierge voulait savoir quel était l'impudent locataire qui rentrait à une heure aussi indue et sonnait avec tant d'autorité. Je me penchai vers lui. Il recula en poussant un cri étouffé et laissa tomber sa lampe.

— Le citoyen Rhonan ! murmura-t-il.

— En chair et en os, mon brave Antoine, dis-je en entrant dans la loge.

Le concierge n'ignorait pas notre arrestation, mais la police heureusement n'avait pu découvrir notre logement. Arrêtés dans la rue, ton père et moi nous nous gardâmes bien, quoiqu'on nous le demandât avec instance, de donner notre adresse.

Nous avons chez nous des papiers compromettants pour des amis. Suivi d'Antoine intrigué et joyeux de me revoir, j'allai droit à ma toilette, abattis en un tour de main impériale et moustache, et changeai ma coiffure habituelle. Puis, bourrant à la hâte une valise, brûlant des papiers, prenant des passeports, le mien d'abord, puis un passeport italien très en règle au nom de Benedetto Marini, je racontai à Antoine, tout en prenant un costume de voyage, les péripéties de mon évasion.

— Pauvre citoyen Renaud ! dit-il tout triste, quel malheur qu'il n'ait pu s'échapper avec vous !

— Un grand malheur, en effet, mon brave Antoine, mais je ne cède pas la partie comme ça, et j'espère bien tirer mon ami des griffes des sbires de Bonaparte.

J'avais tout en causant passé à la ceinture qui me servait de bourse et dans laquelle je venais de mettre tout l'argent que j'avais chez moi, — quelques mille francs, — une paire de pistolets chargés et un poignard.

— Adieu, ou plutôt au revoir, je ne sais où ! dis-je arrivé à la porte de la rue à mon brave concierge : car, mon évasion connue, la police finira par découvrir que j'ai logé ici et y tendra une souricière.

Et, ma valise à la main, je m'éloignai dans la nuit, me dirigeant sur Versailles, dont le chemin m'était familier.

Après m'être caché une partie de la journée dans un taillis, aux environs de la ville, je me dirigeai au crépuscule, comme un bon bourgeois arrivant par le coche, vers *l'hôtel du Dauphin*. Je rencontrai à la porte de l'hôtel un voyageur qui arrivait suivi de deux malles ; on lui donna une chambre qui n'était séparée de la mienne que par une mince cloison.

Affamé, accablé de sommeil et de fatigue, je me fis servir à dîner chez moi et, me jetant tout habillé sur mon lit, je m'endormis profondément.

La nuit était venue. Je dormais depuis je ne sais quelle heure, lorsque je fus éveillé par des gémissements, des cris étouffés venus de la chambre voisine, puis enfin par la chute d'un corps lourd sur le plancher. Je me levai d'un bond, et, sortant dans le corridor, j'allai coller mon oreille à la porte de mon voisin. La clef était à la serrure ; n'entendant plus rien, j'ouvris la porte et je reculai d'un pas.

Les bras en croix, la face contre terre, un homme nu, en chemise, gisait étendu au milieu de la chambre. Une lampe allumée sur la cheminée éclairait d'une lueur mourante le lit foulé et défait, des malles ouvertes, des habits jetés çà et là sur les meubles. Je m'approchai de l'homme et le soulevai ; il s'affaissa dans mes bras. Je mis ma main sur son cœur, je me penchai sur sa bouche, rien, ce n'était plus qu'un cadavre. Il n'y avait pas à se tromper : il avait voulu appeler au secours, et

c'est en se précipitant vers la porte que l'apoplexie ou plutôt l'anévrisme l'avait jeté roide mort sur le plancher.

Je le portai sur son lit, et je m'apprêtais à sonner pour éveiller les gens de la maison, lorsque mes égards tombèrent sur un costume complet de prêtre étendu sur un meuble. Une pensée traversa mon cerveau comme un éclair. Le voyageur était arrivé en habit séculier. Je soulevai sa tête ; il n'y avait pas trace de tonsure dans ses cheveux bruns et épais coupés courts. Quel déguisement ! me dis-je en regardant et ce costume et ce mort qui, à peu près de mon âge et de ma taille, avait même avec moi une ressemblance vague. J'aperçus en ce moment un portefeuille sous l'oreiller. Je le pris, l'ouvris brusquement et un parchemin en tomba. C'était un passeport anglais.

Je lis et je parle l'anglais comme l'allemand, l'espagnol comme l'italien, dit Luc Rhonan en s'interrompant ; on m'a toujours dit que j'avais le don des langues, et il faut qu'il y ait dans cette appréciation, un fond de vérité, car elles ne m'ont coûté aucun effort à apprendre.

« William Mac-Dermott, lus-je, prêtre libre, né à Dublin en 1769, fils de père et de mère inconnus se rendant à Paris pour y résider. » Puis, suivait l'éternel signalement qui ne signale rien. Des lettres, une miniature du mort.

Je fermai les yeux, je réfléchis deux seconde et mon parti fut pris. Prendre le costume du prêtre et le porter dans ma chambre, enlever des malles tout ce qui était un indice de profession, substituer mon portefeuille, mon passeport et les habits que j'avais dans ma valise aux siens, fut pour moi l'affaire d'une minute. Les malles fermées et les clefs déposées sur la table auprès du portefeuille, je me pendis à la sonnette et appelai au secours.

La maison éveillée en sursaut fut bientôt sur pied. Servantes, domestiques et marmitons, en costumes de nuit, se trouvèrent à l'instant réunis dans la chambre, qu'ils remplirent de commérages, de chuchotements et de clameurs étouffés, en attendant la maîtresse de la maison, Mme Pacaud, imposante veuve de cinquante ans, qui n'en avait que quarante.

J'étais allé sans bruit revêtir dans ma chambre la défroque du défunt ; chapeau, soutane, culotte courte et souliers à boucles semblaient avoir été faits pour moi. Je rentrai le bréviaire à la main, et me mis à genoux au chevet du lit, et, invitant l'assistance à s'unir à moi, je commençai à lire en nasillant les prières des morts. Pendant ce temps, l'hôtesse, fort troublée, était entrée dans la chambre s'était prosternée comme nous.

Les prières finies, je me levai, et, me tournant vers elle, je l'engageai à envoyer chercher immédiatement le commissaire de police et un médecin : le médecin pour constater la mort, le commissaire de police pour ouvrir une enquête et prendre les informations sur le défunt.

— À qui ai-je l'honneur de parler, monsieur le curé ? demanda la bonne dame, à qui mon formidable accent anglais ne pouvait laisser de doutes sur ma nationalité.

— Je suis, madame, répondis-je, l'abbé Mac-Dermott, prêtre libre de l'Église d'Irlande.

Le médecin entra en ce moment et constata la mort. Je ne m'étais pas trompé, c'était bien un anévrisme qui avait foudroyé l'homme. Le commissaire de police arriva à son tour ; son premier coup d'œil fut pour le mort, son second pour le portefeuille. Je m'étais remis à genoux et enfiais patenôtres sur patenôtres. Au moment où le commissaire ouvrait le portefeuille et déployait le passeport, je terminais le *Requiem* et attaquais le *De profundis*.

— Luc Rhonan ! gronda-t-il, le complice de Mallet, l'évadé de la nuit dernière dont j'ai reçu le signalement... C'est bien cela, murmura-t-il, en allant des traits du mort au signalement, et du signalement aux traits du mort ; c'était bien la peine qu'il s'évadât ! Enfin c'est de la besogne épargnée au bourreau, et je vais pour mon compte prévenir par le télégraphe S. E. Mgr le ministre de la police. Qui sait ? Cet événement peut être pour moi une source d'avancement. Allons rédiger mon rapport.

Et après avoir fouillé dans les malles, interrogé les domestiques et reçu, sans même demander mon passeport, ma déclaration très-précise très-explicite, le commissaire se retira.

L'abbé Mac Dermott, le lendemain au soir assistait un des vicaires de Versailles à l'enterrement de ce brigand qui avait nom, de son vivant Luc Rhonan ; et tandis que ce mécréant commençait déjà probablement en enfer sa cuisson éternelle, le saint abbé Mac Dermott, prêtre libre de l'Église d'Irlande, venait s'installer, recommandé par le vicaire de Versailles, dans un hôtel meublé de la rue de Vaugirard.

Vous voyez, mes enfants, que ma position n'est pas mauvaise, et que j'ai raison de tenir à ma peau de curé. Pour en finir avec mon histoire à cette époque, je ne parvins pas, malgré mes efforts surhumains, à arracher mes pauvres amis à leur destinée. Tout ce que j'obtins, Armand, fut de pouvoir, par l'intermédiaire de Terral, voir et embrasser ton malheureux père dans la nuit qui

précéda sa mort. Il me donna ses dernières instructions et me confia le testament que je t'apportai au collège.

Et si nous pouvions, toi et moi, être consolés, dit Luc Rhonan d'une voix sourde en laissant tomber sa tête dans ses mains, nous ne pourrions l'être qu'en songeant que nous n'avons, ni l'un ni l'autre, failli au devoir que le martyr en mourant nous a tracé.

.....  
Deux heures et demie sonnèrent à la pendule.

— Aux valises! dit-il en se levant brusquement.

Au bout d'un quart d'heure tout était bouclé et sanglé.

L'abbé passa alors dans sa chambre à coucher et mit en évidence sur la tablette de la cheminée la lettre destinée à Mme Tirard.

— Maintenant, mes enfants, le coup de l'étrier, dit-il en rentrant.

Les verres vidés, Armand et Bories allèrent choisir dans la bibliothèque des livres de leur choix, des pistolets doubles, de solides poignards, des paquets de cartouches.

L'abbé, pendant ce temps, tirait le verrou de la porte, cadénassait la fenêtre et glissait sous sa soutane ses armes habituelles.

— Y sommes-nous ? demanda-t-il.

— Nous y sommes, répondirent les deux jeunes gens.

— Eh bien, mes enfants, en roule, et surtout pas de bruit. Bories, suis Armand ; il connaît le chemin.

Il souffla la lampe, et, resté à l'arrière-garde, ferma derrière lui les portes avec soin.

Arrivé au pied de l'escalier dérobé où l'attendaient, silencieux, ses deux compagnons, il prit une clef dans la poche de sa soutane, ouvrit la porte bâtarde, la referma sans bruit, et s'élança, suivi d'Armand Renaud et de Jean Bories, dans la rue de Montmorency.

## UN BON MOT DU ROI LOUIS XVIII

Deux mois se sont écoulés.

Le 20 septembre au soir, entre dix et onze heures, par une nuit noire et une pluie battante, une voiture déplace, débouchant par la rue Beaubourg, vint s'arrêter devant la porte de la maison du n° 12. Deux hommes : un vieux prêtre et un grand jeune homme en descendirent, et le coup de sonnette que Mme Tirard pardonnait au seul Armand vint faire bondir dans sa bergère la vénérable matrone endormie, avec son angora et son carlin, sur un roman de Ducray-Duménil.

— Si je n'avais pas mis ce polisson d'étudiant à la porte le mois dernier, et si je ne savais pas que M. Renaud est parti en voyage avec le digne abbé, je croirais que c'est lui qui sonne, grommela-t-elle en tirant le cordon.

Elle se pencha, les yeux écarquillés, au vasistas.

— M. l'abbé, dit-elle, en retombant suffoquée dans sa bergère.

— Et son acolyte, chère madame Tirard, et son acolyte, dit Armand Renaud, sortant à son tour de la pénombre ; n'avez-vous pas reconnu mon coup de sonnette ?

Mme Tirard ne pouvait répondre. Suffoquée par l'émotion, les mains jointes, elle couvrait des yeux son cher abbé Mac-Dermott, qui, le chapeau à la main, malgré le geste suppliant de la bonne dame, lui demandait d'une voix onctueuse des nouvelles de sa santé.

— Trop bon, monsieur l'abbé, trop aimable vraiment, murmurait-elle cramoisie de joie ; je me souviens ; et la vôtre, mon digne monsieur ? Mais vous avez, il me semble, maigri ; vous paraissez fatigué.

— Très-fatigué, chère madame, mon voyage a été pénible, très-pénible ; il y a loin d'ici à Dublin, et je ne suis plus jeune. J'ai maintenant des excuses à vous faire de la façon un peu brusque avec laquelle je suis parti, sans même vous dire adieu ; mais M. Renaud, mon secrétaire et mon ami, qui m'a accompagné, peut vous affirmer qu'il y avait urgence. Ne voulant pas vous déranger pendant la nuit, j'ai pris la liberté de vous prévenir par lettre et de sortir sans bruit par la petite porte de la rue de Montmorency, dont vous m'avez confié une clef.

Les « Oh ! Monsieur l'abbé... Mais il n'y a pas d'excuse... Vous m'humiliez par votre bonté ! » qui s'échappaient de la moustache frémissante de Mme Tirard n'avaient pu empêcher Luc Rhonan d'aller jusqu'au bout de son speech.

— Ma chambre est-elle prête, excellente dame ? conclut-il enfin.

— Oh ! oui, Monsieur l'abbé. Je n'ai pas passé un jour sans l'aérer et la disposer à vous recevoir.

— Je n'en attendais pas moins de votre sollicitude, dit l'abbé en s'inclinant et en prenant des mains de Mme Tirard sa clef et un flambeau ; ne vous dérangez pas, chère madame, M. Renaud portera les deux valises, j'ai un long travail à finir avec lui cette nuit.

Au moment où il sortait de la loge, accompagné des souhaits de bonne nuit de Mme Tirard, celle-ci se frappa le front.

— Peut-on être aussi étourdie que cela ! murmura-t-elle. Monsieur l'abbé ! Monsieur l'abbé ! dit-elle en se précipitant, oh ! mille pardons. Comment se porte M. Jean, votre frère, un si beau milit... ?

— Vieille sorcière, tonna Luc Rhonan, qui s'était retourné le poing tendu, l'œil flamboyant, le visage terrible, n'as-tu pas fini de me torturer ?

Et, plantant là Mme Tirard sur ses jambes flageolantes, il s'éloigna d'un pas furieux en jurant comme un reître.

— Au secours ! je me meurs ! gémit Mme Tirard en faisant des signes de croix et s'écroulant de tout son poids dans sa bergère.

Un verre d'eau qu'Armand lui jeta prestement au visage la rendit au sentiment de son malheur.

— Est-ce un rêve ? est-ce un cauchemar ? murmurait-elle en roulant des yeux égarés, ne voyant pas Armand qui, appuyé au mur, la regardait fort calme.

— Ni l'un ni l'autre, chère Mme Tirard ; calmez-vous, écoutez-moi et tâchez de me comprendre. Vous demandez à l'abbé des nouvelles de son frère ? Nous l'avons enterré hier. Notre vénérable ami a éprouvé une douleur si vive, que son intelligence a reçu immédiatement un choc ; autrement dit, il devient fou, et fou furieux, quand on touche cette corde ; je n'ai pas eu le temps de vous en prévenir ; heureusement que l'oubli le plus complet suit chez lui ces terribles explosions. Il n'y paraîtra pas demain. Quelques jours de repos et de calme rétabliront cette belle organisation ébranlée.

— Pauvre homme ! geignit Mme Tirard. La folie, folie bien excusable quand on perd un frère si beau militaire, a pu seule en effet le pousser à appeler une femme comme moi « vieille sorcière ». Dites-lui bien que je ne lui en veux pas, Monsieur Renaud.

— Je m'en garderai bien, répondit Armand ; il ne se souvient de rien à présent ; si j'allais lui parler de cela, il retomberait dans son accès.

— Et de quoi est mort le pauvre jeune homme ?

— D'une congestion cérébrale. Bonsoir, Madame Tirard.

Et, prenant une valise de chaque main, Armand se précipita dans l'escalier de l'abbé dont il se mit à monter les marches en double.

— Pauvre jeune homme ! ça le prendrait-il aussi ? soupira la dolente dame en se barricadant avec soin dans sa loge.

La porte de l'appartement était entrebâillée. Armand entra et la referma derrière lui.

Arrivé dans la chambre à coucher, il déposa les valises contre le mur. Luc Rhonan ne leva même pas la tête.

Tête nue, la soutane débraillée, les mains derrière le dos, ses pistolets et son poignard passés encore à sa ceinture, il se promenait de long en large d'un pas fiévreux à travers la chambre.

Armand le regarda un moment, et, se croisant les bras sur la poitrine :

— Vingt dieux ! fit-il, pour un homme fort, tu en fais de belles.

— Tu as raison, répondit Luc Rhonan en s'arrêtant court. J'ai eu tort, mais je suis malade ce soir, mes nerfs sont tendus comme des cordes, la bête l'a emporté sur l'homme.

— Oh ! ce n'est pas un reproche, mon vieil ami, dit Armand en allant lui serrer les mains.

— Je n'en doute pas. Que veux-tu ? Cette damnée sibylle me tournait et me retournait sur le gril de Saint-Laurent ; j'étouffais en lui envoyant mes compliments imbéciles ; quand elle m'a rappelé qui tu sais, j'ai vu rouge, j'eusse tué un homme en ce moment. Enfin, ce qui est fait est fait, j'en serai quitte pour déménager.

— Pas le moins du monde.

— Comment cela ?

— J'ai dit à la vieille que la mort de ton frère t'avait troublé la cervelle, que tu ne te rappelais pas une minute après de ce que tu avais dit une minute avant ; que quelques jours de repos te rétabliraient complètement, et qu'elle n'avait pas à se préoccuper de cela. Elle a fini par s'attendrir sur ton compte. C'est une affaire vidée.

Luc Rhonan haussa les épaules.

— Bien, fit-il, et d'ailleurs, qu'est cela vis-à-vis de l'effroyable malheur qui nous frappe ! Misère de Dieu ! continua-t-il en déchargeant un coup de poing sur le marbre de la cheminée ; avoir tout combiné, tout pesé, tout prévu, toucher le but et échouer, échouer dans le sang des plus jeunes, des plus purs peut-être ! Et rien, ne pouvoir rien pour eux ! Impuissants dans le combat, impuissants dans la défaite, oh ! décidément nous sommes bien les vaincus !

Il se laissa tomber sur un escabeau, la tête dans les mains, et un sanglot rauque déchira sa gorge.

— Bories, Baoulx, Pommier, Goubin ! râla-t-il, pauvres enfants ! Ils n'ont pas cent ans à eux quatre, et ils vont mourir demain !

Sombre, abattu, Armand regardait son terrible compagnon.

— Tout espoir n'est pas perdu encore, dit-il ; l'exécution n'est que demain au soir, à cinq heures, et tu sais que les défenseurs de nos amis, des personnages haut placés, des députés de l'opposition, doivent aller dans la matinée demander leur grâce au roi.

— Au roi !

Et Luc Rhonan, debout, comme mû par un ressort, reprit sa marche fiévreuse à travers la chambre.

— Au roi ! ricana-t-il, tu crois encore aux rois qui font grâce, toi ? Tu es jeune ! Eh bien ! moi qui suis vieux, je te dis qu'il n'y a rien à attendre de ce goinfre qui s'appelle Louis XVIII ; il voudrait même, ce que je ne crois pas, faire grâce, ce Bourbon goutteux, qu'il ne le pourrait. Tu ne sais donc pas qu'il y a dans un coin de ce palais, d'où nous avons chassé, au 10 août, cette race maudite, une femme pâle et morne qui, lorsqu'on parle de grâce, montre du doigt la place où son père et sa mère expièrent leurs crimes ? Demain matin, la fille de Capet dira qu'il faut des *exemples* ! Et demain au soir, à cinq heures, les têtes de nos amis rouleront dans le panier de Samson. Du reste quelques heures à peine nous séparent d'un dénouement sur lequel je ne puis malheureusement me faire illusion. Dormons, nous avons besoin pour demain de toutes nos forces.

Les deux hommes se jetèrent tout habillés sur leur lit ; le premier rayon de soleil les trouva debout.

— Va t'informer du résultat de la démarche de tes gens haut placés, de tes députés libéraux, dit Luc Rhonan, en soulignant avec amertume la dernière partie de sa phrase ; je t'attendrai, nous verrons après ce qu'il nous restera à faire ; je vais, pendant ton absence, mettre un peu d'ordre par ici.

Il était près de midi comme Armand entrait dans la bibliothèque. Luc Rhonan brûlait des papiers ; il regarda son ami, qui, le découragement peint sur son visage bouleversé, s'était laissé tomber pâle et muet sur une chaise, et il leva les épaules.

— Tu hausses les épaules, mon vieil ami, dit Armand d'une voix étranglée, je comprends ce que tu veux dire... Eh bien ! oui, continua-t-il en se levant brusquement avec un geste de fou, je suis un enfant, et tu as raison ; que veux-tu ! je croyais une grâce, moi, à une commutation de peine au moins ; je ne pouvais croire que, quand un mot tombé de la bouche de cet homme à demi-cadavre suffisait pour empêcher ces quatre têtes de rouler sous le couteau, ce mot ne tombât pas.

— Il y avait pourtant deux raisons pour une, interrompit Luc Rhonan de sa voix âpre...

— Deux raisons ? fit Armand.

— Eh oui ! puisque cette masse de chair que tu appelles un homme ne l'est ni au physique ni au moral. Au physique, c'est un eunuque. Au moral, c'est un roi. Tu vois bien qu'il n'y a pas d'homme.

— Oh ! tu ne sais pas, dit Armand d'une voix frémissante en lui serrant le bras, ce qu'a répondu à la députation le misérable que tu viens de mettre hors l'humanité ? « A quelle heure, a-t-il demandé, les condamnés doivent-ils être exécutés ? — Sire, à cinq heures. — Eh bien, a-t-il dit, à six je leur ferai grâce. » (*Historique.*)

La tête penchée sur la poitrine, Luc Rhonan resta un moment silencieux.

— Armons-nous et partons, dit-il tout à coup à Armand d'un ton sans réplique, il y aura peut-être à travailler à la Grève.

LE 21 SEPTEMBRE 1822.

Dans la nuit du 21 septembre, dit un de leurs biographes, les condamnés avaient été transférés de Bicêtre à la Conciergerie.

A cinq heures moins un quart, quatre charrettes sortirent de la prison et s'engagèrent entre une double haie de soldats échelonnés du Palais-de-justice à l'Hôtel-de-Ville. Presque toute la garnison de Paris était sous les armes, et de nombreux détachements de gendarmerie parcouraient lentement les rues étroites dont le sombre réseau aboutissait aux quais sur le parcours du cortège. Quelques *carbonari* armés, disséminés dans la foule immense et silencieuse, attendaient un signal qui ne fut pas donné.

" Jamais à aucune exécution la foule n'avait été empressée et si nombreuse ; mais ce n'était pas en elle la curiosité insultante pour un spectacle où il n'y avait rien que la mort à contempler. Le peuple, ému d'une profonde sympathie pour les condamnés, était attiré autour de leur échafaud par ce besoin de sensations douloureuses qui est dans la nature humaine, et peut-être venait-il aussi, sans s'en rendre compte à lui-même, retremper ses instincts d'émancipation dans la vue des martyrs de la liberté.

La population, qui descendait de toutes les rues et s'approchait toujours davantage du convoi, éprouvait une douleur mêlée de surprise. On ne pouvait croire que ces quatre jeunes hommes, dans toute la force et tout le charme de leur âge, pussent avoir cessé de vivre dans peu d'instant. Ce peuple si rude et si bon quand la vue du malheur émeut ses entrailles, pleurait sur eux, et les plaintes qui sortaient de toutes les bouches et se réunissaient en un seul et immense murmure pour monter vers le ciel étaient un hymne à la gloire des victimes.

Les quatre sergents étaient assis sur leur charrette découverte, dans leur capote grise, les mains liées et les cheveux coupés sur le cou. Ce costume du supplice, qui laissait leur cou nu, les faisait paraître plus jeunes encore, et, en détachant mieux leur figure, la rendait plus remarquable dans le moment où elle se

revêtait de toute sa pâle et solennelle beauté.

Jamais on ne vit tant de courage, tant de foi sur des fronts plus paisibles. On pouvait juger que les condamnés croyaient fermement à leur innocence, à leur vertu, en allant à la mort ; qu'à chaque pas l'homme s'effaçait davantage en eux pour faire place au martyr.

La foule comprenait cette force d'âme et répondait par des élans d'enthousiasme et de larmes.

Debout sur la charrette, Bories, lui, ne voyait rien de ce qui l'entourait, ou plutôt le voyait sous un jour idéal. Devant lui venait de s'ouvrir la place de Grève. Au-dessus de l'étendue de la foule apparaissaient les murs imposants de l'Hôtel-de-Ville au centre duquel l'horloge se détachait.

Il regardait cette horloge. Dans les pensées d'avenir qui exaltaient son âme, il lui semblait que le cadran, au lieu des heures du jour, marquait les années du siècle, et que l'aiguille indiquait celles de ces années qui devaient amener le salut de la France. Le drapeau tricolore flottait au-dessus de l'édifice... Cette foule qui était réunie venait saluer la liberté. De tous les points de l'espace, des voix nombreuses, des acclamations enthousiastes, se réunissaient dans un chœur sublime où vibrerait le nom de République !

Les charrettes arrivées au pied de l'échafaud Raoulx, qui devait passer le premier, demanda à embrasser ses camarades. On ne lui refusa pas cette dernière grâce, et il monta lestement les degrés de bois qui le séparaient de l'instrument du supplice. Au moment où l'exécuteur l'attacha sur la bascule, il s'écria d'une voix retentissante :

« Vive la Liberté!

Goubin et Pommier montèrent, à leur tour, avec la même résolution. Quand ce fut le tour de Bories, il tourna sa belle tête vers la foule silencieuse, et lui cria ces paroles, qui entrèrent dans tous les cœurs : « Rappelez-vous que c'est le sang de vos frères qu'on fait couler aujourd'hui. »

Tout à coup une ardente rougeur monta à sa joue ; son œil, agrandi, resta fixé sur un des points de la place, baignée en ce moment par le soleil couchant. Tête nue, un vieux prêtre et un grand jeune homme, le corps et le visage frémissants, le bras tendu vers lui, la main grande ouverte, comme pour prêter un serment, le regardaient. Leur yeux se croisèrent dans un éclair, le front de Bories s'illumina, ses lèvres remuèrent :

— Ils se souviendront, eux ! murmura-t-il.

« Dans cette soirée s'accomplirent aussi les funérailles des sergents de la Rochelle. Leurs corps furent déposés ensemble sous un saule du cimetière Montparnasse.

La sépulture des suppliciés fut dérobée et solitaire ; nul ami ne put les accompagner jusqu'au seuil de la fosse ; le silence de l'abandon régna en ce moment autour d'eux ; seulement le soleil d'automne, qui baissait, leur versait ses lueurs pâles et mélancoliques ; les arbustes, pliant sous le vent, rendaient un murmure plaintif, et leurs branches, abaissées vers la terre, versaient sur la tombe qui se fermait les dernières fleurs de l'année

On posa en cet endroit une seule pierre, avec ces mots : « 21 septembre 1822, cinq heures du soir. »

.....  
Les fossoyeurs qui s'en retournaient, leur besogne finie, la bêche sur l'épaule, se croisèrent et se découvrirent avec empressement devant un prêtre et un jeune homme qui leur rendirent leur salut.

Un des fossoyeurs les regarda s'éloigner, puis il se pencha, en clignant de l'œil vers son camarade :

— Dis donc, vieux Minou, fit-il, je parierai bien une bouteille contre une chopine que le ce calotin ne va pas prier sur la tombe des pauvres b... de sergents.

— Tu ne risquerais pas de perdre ! répond Minou.

Le prêtre et le jeune homme restèrent longtemps debout et muets sur cette tombe fraîche creusée au pied du saule. La nuit venait, le prêtre se retourna et jeta un long regard autour de lui, tout n'était qu'ombre et silence ; il ouvrit sa soutane.

— Baisse une branche, Armand, dit-il à demi-voix.

Le jeune homme étendit le bras et courba un des rameaux du saule. Le prêtre déroula la ceinture qui ceignait ses reins et l'attacha à la branche avec le crêpe de son chapeau :

— Laisse aller, dit-il.

Et le drapeau tricolore en deuil flotta sur la tombe des sergents de La Rochelle.

Les mains des deux hommes s'étreignirent.

— Nous les vengerons, Armand, dit le prêtre.

— Ou nous mourrons, vieux Rhonan, répondit son compagnon.

Ils s'éloignèrent à pas lents, une voiture de place les attendait à quelques pas de la porte.

— Prenez par le Carrousel, mon ami, dit Luc Rhonan au cocher.

La voiture se mit à rouler. Les deux hommes gardaient le silence. Il y eut un temps d'arrêt ; voyant qu'il se prolongeait, Luc mit la tête à la portière.

En face de lui, toutes les croisées des Tuileries rayonnaient de lumières. De brillants équipages, après avoir déposé sous le péristyle des femmes en toilettes de bal, des hommes en uniforme ou en costume de soirée, piaffaient en file dans la cour d'honneur. La place du Carrousel regorgeait de badauds collés aux grilles. Le peuple assistait au défilé de ces puissants, et rassasiait sa vue de toutes ces splendeurs, oubliant, en vrai Jacques Bonhomme qu'il sera longtemps, que c'est lui qui, compte fait, paye toujours les violons de la danse.

— Que fait là tout ce monde, mon ami ? demanda Rhonan au cocher.

— Ce que fait là cette cohue, monsieur l'abbé ? répondit le cocher, de mauvaise humeur de se voir arrêté dans sa course. Elle fait ce que fait à Paris le monde des imbéciles et des gobe-mouches, elle regarde...

— Elle regarde ?...

— Eh oui ! vous le voyez bien, elle regarde les voitures, les chevaux, les laquais, les beaux messieurs, et puis les belles dames, tout le grand tra la la ; il y a ce soir grand bal à la cour. (*Historique.*)

Luc Rhonan se laissa retomber sur les coussins de la voiture.

— Complet ! Armand, fit-il de sa voix âpre ; fête à la Grève ! fête aux Tuileries !... Patience !

Puis, baissant la glace de l'avant :

— Allez doucement et tâchez de n'écraser personne, mon ami, dit-il au cocher, rue Transnonain, n° 12.

## QUATRIÈME EPISODE

### DEUXIÈME PARTIE

La maison n° 12 de la rue Transnonain

I

DIX ANS PLUS TARD.

La soirée du 6 juin 1832 fut pour Mme Tirard une de ces soirées qui comptent dans une vie de portière.

J'ai raconté l'histoire de ces sanglantes journées des 5 et 6 juin, l'étouffement du droit par la force, l'écrasement sauvage d'une poignée de héros par toute une armée, dans ce vieux cloître Saint-Merry de sinistre mémoire.

Dix ans avaient passé sur la tête de l'immuable concierge de la maison n° 12 sans la plier. De plus en plus majestueuse, sa moustache et sa barbe avaient seules grisonné : son faux-tour était resté noir.

Retranchée dans sa loge, l'importante dame qui n'avait pas mis le pied dans la rue depuis deux jours et avait passé ces deux jours à se pâmer d'effroi, était en grand colloque avec sa bonne ami Mme Babouin, la femme du mercier du coin.

— Oui, ma chère, disait avec volubilité Mme Babouin, un vrai moulin à paroles, tout est fini et bien fini. Babouin, qui, comme vous le savez, est sergent dans la garde nationale, vient de rentrer il était au cloître Saint-Merry avec sa compagnie les brigands de républicains ont tous été tués. Babouin a reçu une balle dans son schako ; il m'a dit qu'il voulait la faire monter en épingle et me l'offrir pour tenir mon *ternaux*. Il compte avoir la croix et être nommé sous-lieutenant à la place de M. Badolard, l'herboriste de la rue Maubuée. Lorsque M. Badolard a entendu battre le rappel, la colique l'a pris et il s'est mis au lit. Au moment de se montrer, cachons-nous ! Le colonel de la légion prétend que la colique à un pareil moment est une colique absolument déplacée. M. Badolard sera destitué, et il ne l'aura pas volé ; enfin tout est heureusement fini ; depuis hier je ne vivais pas, j'étais sur le grill, dans l'huile bouillante, et vous, chère madame ?

— Vous le demandez ! répondit Mme Tirard. Sans craindre pour les jours d'un époux ou d'un fils adoré, M. Tirard, comme vous le savez, m'ayant laissée veuve et sans gages de son amour, qui ne serait, au jour d'aujourd'hui, profondément troublé ? Vous savez combien je m'attache à mes locataires, aux bons, bien entendu. Eh bien ! M. Dufresne, le notaire qui occupe tout le premier et fait tant d'honneur à la maison, a laissé son épouse dans les larmes pour voler défendre l'ordre à la tête de la compagnie dont il est capitaine ; M. Armand Renaud, son ami intime, qui occupe le troisième avec l'abbé Mac-Dermott, est sorti, lui aussi, disant qu'il allait voir cela, en curieux. En curieux ! soupira Mme Tirard en levant les yeux au ciel. Il n'est pas jusqu'au digne abbé qui ne soit parti avec lui pour aller, m'a-t-il dit, porter les secours de la religion aux blessés et aux mourants. Pauvre saint homme ! Et M. Dufresne seul est rentré....

Un vigoureux coup de sonnette coupa la parole à Mme Tirard.

— C'est M. Renaud, dit-elle en tirant vivement le cordon.

La porte s'ouvrit toute grande.

— Eclairez-nous, Madame Tirard, cria de la porte la voix d'Armand Renaud.

Ces quatre mots furent dits d'un ton si accentué et si impératif que les deux femmes, Mme Tirard une lampe à la main, se précipitèrent hors de la loge.

— Mon Dieu ! gémit-elle en s'arrêtant court et en opposant aucune résistance à Armand qui, la voyant rester plantée immobile sur ses jambes, lui avait arraché la lampe des mains.

Du fond du corridor sortait peu à peu de l'ombre un groupe d'hommes s'avançant à pas lents. Sur une civière un homme, un vieillard en blouse, aux épais cheveux blancs coupés court, était étendu, rigide, les yeux grands ouverts ; de longues traînées de sang sillonnaient sa poitrine nue...

— Monsieur l'abbé ! En blouse ! fit-elle en s'affaissant contre le mur.

— Eh bien, oui ! l'abbé, c'est lui, c'est bien lui, chère madame, mais ce n'est pas l'heure des explications. Un médecin, madame Tirard, un médecin ! et plus vite que ça !

Et levant la lampe pour éclairer les robustes ouvriers aux bras nus et aux mains noircies qui portaient la civière :

— Par ici, mes amis, par ici, continua-t-il, et allons avec précaution.

Au bout d'un quart d'heure, les ouvriers repassaient devant la loge. Mme Tirard arrêta le dernier, celui qui emportait la civière sur l'épaule protégée par le pan de son bourgeron.

— Et notre pauvre abbé, mon brave homme ! demanda-t-elle les mains jointes.

— Abbé ! grommela l'homme, qui ça abbé ?

— Eh bien ! le blessé, le mourant, le digne abbé Mac-Dermott ?

— Le citoyen ? Que me chantez-vous là avec vos abbés et vos curés, vieille folle ? répondit-il en se dégageant. Est-ce que vous croyez que les calotins se font casser la gueule pour la République ?...

— Malhonnête !

— Fâchez pas, maman. Cordon, s'il vous plaît !

Et la porte se referma bruyamment derrière les porteurs de la civière.

Quelques instants après, le médecin descendait avec Armand.

— Eh bien, docteur ? demanda avec anxiété le jeune homme.

— Je réponds de sa vie, répondit le médecin en massant une prise de tabac entre le pouce et l'index, vous pouvez vous tranquilliser ; la balle que j'ai pu extraire facilement, a glissé le long des côtes ; il n'y a pas de lésion interne ; la blessure a beaucoup saigné, ce n'est pas un mal ; la fièvre aura moins de prise ; c'est l'énorme perte de sang qui a causé le long et profond évanouissement dont nous avons eu de la peine à tirer le blessé ; quelques semaines de soins et de repos, et votre ami sera sur pied. Je passerai demain matin de bonne heure ; s'il se produisait, ce qui est peu probable, quelque accident dans la nuit, faites-moi appeler.

Ils étaient arrivés au bout du corridor. Armand souhaita une bonne nuit au médecin et referma la porte derrière lui.

— Curieux, mais discret, murmura-t-il ; en homme bien élevé, il n'a pas osé me questionner ; et Dieu sait pourtant s'il en avait envie ! A Mme Tirard maintenant !

Et l'ami de Luc Rhonan entra dans la loge.

Mme Tirard leva à peine la tête ; anéantie déjà par les événements de la soirée, l'insolence de l'ouvrier l'avait littéralement mise hors des gonds.

— Eh bien, chère madame, dit Armand d'une voix triste, je vois à votre air que vous compatissez vivement au malheur qui nous frappe. Notre vénérable ami, heureusement, le médecin me l'affirme, sortira sain et sauf, je l'espère, de l'horrible accident dont il a été victime.

Mme Tirard ne put que lever les yeux au ciel et exhaler un bruyant soupir.

- Vous savez, reprit Armand, que nous étions sortis hier matin, l'abbé et moi, mus par deux sentiments bien différents : lui obéissait au devoir sublime de son ministère, tandis que je n'étais poussé que par une misérable curiosité. Faits prisonniers dans la rue Contrescarpe par un gros d'insurgés, hier au soir, nous n'avons dû la vie qu'à un miracle.

Il y a quelques heures, deux ouvriers, ayant pitié de notre sort, nous avaient fait passer des blouses par-dessus nos vêtements — l'abbé, lui, avait quitté sa soutane, - et nous avaient accompagnés jusqu'au détour de la rue ; ils s'éloignaient à peine, nous laissant libres, qu'un coup de feu parti des combles d'une maison jetait notre ami sanglant sur le pavé. Le prendre, l'emporter dans mes bras jusqu'à un atelier de mécaniciens où j'ai des amis à été l'affaire de quelques minutes. L'évanouissement se prolongeait ; on ne trouvait pas de médecin ; je pensai qu'il valait mieux encore, à tous risques et périls, le transporter ici. Mes amis ont mis à ma disposition une civière, quatre de leurs ouvriers, et ce n'est pas encore sans peine que nous avons pu arriver jusqu'ici. Y a-t-il eu quelque chose dans le quartier ?

— Je ne suis pas sortie depuis deux jours de ma loge, geignit Mme Tirard ; on m'a dit qu'on avait pillé des boutiques d'armurier dans la rue Beaubourg et au boulevard Saint-Martin ; le bruit de la fusillade et de la canonnade m'a tourné les sens. Ah ! monsieur Renaud, au jour d'aujourd'hui...

— M. Dufresne est-il rentré ? demanda Armand, en coupant en deux les « au » « jour d'aujourd'hui » de Mme Tirard.

— Deux heures avant vous, et sain comme l'œil, le cher monsieur ; sa compagnie ne doit pas être allée aux barricades, car il était propre comme un sou et brillant comme un soleil.

— Je monte chez lui. Prenez une infusion de camomille et bassinez votre lit avec du sucre, chère madame, c'est souverain pour les émotions. Bonne nuit, madame Tirard.

— Je vous en souhaite de même, monsieur Renaud.

— Ah ! moi, je n'ai pas à la passer bonne ; je veille l'abbé.

Et montant quatre à quatre l'escalier qui conduisait aux appartements du notaire Dufresne :

« Allons, murmura-t-il, la bombe est lancée, la mère Tirard tient la mèche, elle ira loin et au but. Allons rassurer Adeline. »

## Coup d'œil rétrospectif

C'était dans le courant de l'année 1823 que Joseph Dufresne fils et petit-fils de notaire et bombardé notaire à son tour, avait pris le timon de l'étude Dufresne. Me Piou avait quitté le fauteuil dictatorial de patron, repris avec le même flegme résigné la chaise foncée en crin de premier clerc, et tout avait continué de marcher le mieux du monde, dans la meilleure des études.

Six mois après cette révolution de panonceaux, Mlle Adeline Hamel, cette jolie personne blonde avec des yeux noirs que Joseph soupçonnait de froideur et même de dévotion, ce qui ne lui déplaisait pas, disait-il, chez les femmes, était devenue Mme Dufresne la jeune, comme disaient les domestiques. Mme Dufresne la mère, la vieille, comme disaient les mêmes domestiques, était rentrée dans le silence et l'ombre le lendemain du mariage. Le père Hamel, notaire de vieille roche, fort dépaysé loin de ses cartons verts, avait rejoint Chartres avec joie, après avoir embrassé ses enfants, et l'ordre des saisons n'avait pas été troublé.

Nous avons fait au commencement de ce récit le portrait de Joseph ; nous avons dit qu'il n'était pas laid, et nous ajouterons de plus pour le compléter, qu'il n'était même pas nul. C'était un très-passable notaire, pas plus obtus, vaniteux ou suffisant que le premier bourgeois venu, ayant de plus un grand fond de bonté, de loyauté et de générosité, qualités malheureusement obscurcies par son manque d'esprit et de tact. Il avait naturellement jugé sa femme tout de travers, et celui qui serait venu lui dire qu'elle n'était pas heureuse, l'eût fort étonné.

Mme Dufresne avait trop de sève et d'exubérance de vie, trop de jeunesse et de beauté pour être froide, trop d'intelligence et de raison pour être dévote. Sa naissance avait coûté la vie à sa mère ; élevée dans un couvent de province par de sottes béguines, rentrée au logis paternel, où le bruit des écus et de la chicane dominait, elle avait pris l'habitude de se replier sur elle-même. Son jeune et beau visage, qu'un sourire triste et doux venait rarement animer, s'était pour ainsi dire pétrifié. Cette nature, riche de poésie et d'enthousiasme, froissée par le milieu prosaïque et mesquin où s'écoulait sa vie, s'étiolait. Mariée à dix-sept ans, sans même se douter de ce que pouvait être le mariage, à un homme incapable d'inspirer de l'amour à quel titre que ce fût, elle comprit, au bout de quelques jours, dans quel piège effroyable elle était tombée.

Amoureux fou de sa femme, excellent pour elle, dans l'acception la plus absolue et la plus vulgaire du mot, Joseph fit, pendant les premières années de leur union, les efforts les plus désespérés pour se faire aimer d'elle. Il échoua. Un enfant eût peut-être atténué ce que cette situation avait de difficile ; l'enfant ne vint pas. Mme Dufresne ne fut pas mère, et dut renoncer à l'espoir de l'être. Trop supérieure et trop bonne pour ne pas éprouver une certaine amitié mêlée de pitié pour ce pauvre homme mal venu qui souffrait si cruellement de son indifférence, elle eut rougi de lui témoigner dans un but intéressé des sentiments qu'elle n'éprouvait pas.

Un jour de dépit, espérant éveiller sa jalousie, Joseph prit une maîtresse. Adeline le sut le lendemain et ne parut même pas s'en douter ; la pitié amicale qu'elle avait pour son mari se dosa de mépris dédaigneux, et tout fut dit.

Ils étaient séparés à jamais.

Entré dans la voie des amours faciles, le tempérament paternel, comprimé chez Joseph par son adoration fervente pour sa femme, éclata avec violence. On n'a pas impunément du sang de libertin dans les veines. Un ami, en ce moment, eût peut-être pu l'arrêter sur cette pente, mais Joseph, banal en tout, ne l'était pas en amitié ; il avait des camarades, mais il n'avait qu'un ami, et Armand Renaud, cet ami pour lequel il n'avait pas de secrets, n'était pas là depuis longtemps.

Trois mois après l'exécution de Bories et de ses héroïques compagnons, par une froide et pluvieuse soirée de décembre, Armand Renaud et Luc Rhonan se chauffaient en silence dans le singulier cabinet de travail où nous avons déjà introduit le lecteur. Au coin de la cheminée, les pieds au feu, la tête dans les mains, plongé, immobile, dans une profonde rêverie, Armand semblait pétrifié. En face de lui, enfoui dans un grand fauteuil de cuir fauve et perdu dans un nuage de fumée, le vieux conventionnel fumait sa pipe du soir. On n'entendait que le tic-tac de la pendule et le bruit de la pluie sur les vitres. Luc Rhonan laissa tomber un regard sur son compagnon.

— Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers ! déclama-t-il avec emphase en se penchant vers Armand et en laissant tomber sa main sur son épaule.

— Ma foi, non ! dit le jeune homme en levant brusquement la tête, je rêvais tout au plus.

— Et à quoi rêvais-tu ?

— Je rêvais, dit Armand en se mettant à marcher d'un pas fiévreux à travers la chambre, que si Rome est dans les fers, il n'y a ni de ta faute, ni de la mienne. La vie ici manque d'horizon, et je voudrais aller loin, bien loin, respirer à mon aise un air libre.

— Rien de plus facile.

Armand s'était arrêté et l'interrogeait des yeux...

— Rien de plus facile, je le répète, accentua Rhonan. Veux-tu aller délivrer un peuple opprimé ? Veux-tu aller combattre pour la liberté ? Je connais un pays, un des plus beaux du monde, qui jouit d'une liberté absolue ; son peuple vit en République et le président de la République est mon ami.

Armand écoutait comme dans un rêve...

— Un pays à délivrer ? Son nom ? demanda-t-il brusquement.

— Le Haut Pérou.

— Ta République ?

— La Colombie.

— Mais alors ton ami ?

— Est Simon Bolivar.

— Tu parles sérieusement, n'est-ce pas ? dit-il en plongeant ses yeux dans ceux de Luc Rhonan.

— Si sérieusement, répondit celui-ci, que j'allai ce soir même te proposer de partir. J'ai reçu hier une lettre de Bolivar, continua-t-il ; il y avait près d'un an qu'il ne m'avait écrit. Tu sais comme moi l'histoire héroïque de ce grand patriote, de ce grand citoyen. C'est en 1812, à notre retour de Seychelles, que ton père et moi le connûmes ; il était ici de passage à Paris ; quelques jours suffirent pour nous lier à la vie et à la mort. Nous avons rêvé ton père et moi d'aller le rejoindre si nous échouions contre Bonaparte. Seul je ne le pus ni le voulus ; tu étais un enfant alors et tu avais besoin de moi. Maintenant tu es un homme. Je crois que les Bourbons en ont encore pour cinq ou six ans dans le ventre ; les amis d'ici nous tiendront au courant, et nous reviendrons au premier signe pour ne pas manquer à cette petite fête. A partir de demain je règle nos affaires ; j'ai encore un bail de sept ans, je balaye l'arsenal pour sous-louer l'appartement ; les passeports et les traites nous prendront quelques jours...

Il eut un clignement d'yeux et, la tête basse se mit à supputer en silence le temps nécessaire pour les préparatifs de départ.

— Nous pouvons nous mettre en route dans huit jours, dit-il au bout d'un moment.

— Et quand arriverons-nous là-bas ? demanda Armand.

— Cela dépend du calme et de la brise, mais espère bien pourtant qu'avant deux mois ou deux mois et demi au plus, nous serrons la main de Bolivar.

Dès le lendemain, les deux amis s'occupèrent de leurs préparatifs de départ. Huit jours après, affaires réglées, formalités remplies, l'abbé Mac-Dermott, rappelé en Irlande par l'évêque de Dublin, faisait ses adieux à la désolée Mme Tirard, en lui annonçant la sous-location de son appartement. Armand Renaud serrait la main à son camarade, le futur notaire Joseph Dufresne, et les deux compagnons prenaient la route du Havre.

Je ne les suivrai pas sur la terre américaine ; peut-être, un jour, raconterai-je les nobles aventures de ces deux hommes qui, devenus les compagnons de bonne et de mauvaise fortune de Simon Bolivar, contribuèrent si puissamment à arracher le Haut-Pérou au joug espagnol.

.....  
Un matin du mois de janvier 1830, Luc Rhonan étant allé prendre langue à bord du brick français *l'Espérance*, qui, arrivant en ligne droite de Marseille, venait de mouiller en rade, revint à terre l'air rêveur et préoccupé. Armand l'attendait sur la grève : « Eh bien ! lui cria-t-il de loin, quelles Nouvelles ? » Sans lui répondre, Luc alla à lui et passa son bras sous le sien : « Le brick que tu vois là-bas, mon fils Armand, s'appelle *l'Espérance*, un beau nom ; il part dans cinq jours pour la France et je viens de retenir deux hamacs à son bord ; il est temps de partir, mon homme, le Bourbon ne passera pas l'année.

.....  
Cinq jours plus tard, Simon Bolivar, qui de prime abord avait essayé de retenir les deux amis, leur faisait ses adieux sur le pont de *l'Espérance*.

— Je vous regrette bien, dit-il au moment de l'appareillage, en les embrassant pour la dernière fois, mais je ne vous retiens pas. Adieu donc, frères et amis, et puisse bientôt notre petite République colombienne acclamer sa grande sœur la République française !

.....  
Lorsque l'abbé Mac-Dermott, un soir du mois de mars, apparut, son sac de nuit à la main, au vasistas de Mme Tirard, l'excellente dame tomba en syncope.

— Eh ! chère madame, qu'avez-vous donc ? disait-il en frappant dans la paume des mains de la trop impressionnable portière ; les pâmoisons sont funestes à votre âge. Peste soit de la vieille corneille ! maugréa-t-il.

Mme Tirard revint à la vie par un soupir caverneux et profond.

— Ah ! monsieur l'abbé, quelle émotion j'ai éprouvée en vous voyant.

— Vous me confusionnez, chère dame, vous me confusionnez. Et cette santé ? Bonne, n'est-ce pas ? vous avez, sur ma foi, rajeunie, madame Tirard.

— Oh, monsieur l'abbé, trop aimable ! minauda la vieille. Etes-vous depuis quelque temps à Paris ?

— Mais non, chère madame, j'arrive à l'instant pour renouveler mon bail, qui finit dans quelques jours. Je viens me remettre à tout jamais sous votre direction ; vous allez même avoir deux pensionnaires à soigner au lieu d'un : votre vieille connaissance, M. Armand Renaud, mon secrétaire et mon ami, est aussi de retour ; il va partager mon appartement.

— Mais où est donc ce cher M. Renaud ? demanda Mme Tirard ; j'aurais tant de plaisir à le voir.

— Oh ! vous le verrez bientôt ; il est allé serrer la main à son ami M. Dufresne, le notaire du premier étage.

— Que je suis heureuse, mon Dieu ! que je suis heureuse ! murmura Mme Tirard en dodelinant de la tête et en clignant des yeux.

### III

#### UN MENAGE PARISIEN.

Les mobiliers-empire étaient encore fort prisés en 1832. La mode impitoyable ne décréait pas à chaque saison, comme aujourd'hui, de nouvelles tentures et des meubles nouveaux. La jeune génération respectait l'héritage paternel, et, pendant la Restauration, c'était encore, dans le monde bourgeois, une façon de protester contre le régime que d'afficher l'art grec et les modes du Directoire.

Notaire et conservateur, sans opinion ni sens artistique d'aucune sorte, Joseph Dufresne n'avait certainement pas réfléchi sur tout cela ; mais il avait respecté les fauteuils et les consoles comme les cartons verts de l'étude paternelle.

Bien que d'un style sévère, le salon où nous introduisons le lecteur était riche. Des baguettes dorées encadraient la boiserie blanche, un peu ternie par le temps. De belles gravures, représentant des tableaux de David, se détachaient dans leur cadre d'or bruni. Deux canapés, douze fauteuils aux formes sèches, anguleuses, recouverts de velours jaune d'Utrecht, offraient cependant sur leurs côtés des ornements en cuivre doré, et des bras en cou de cygne légèrement recourbé. Sur la cheminée, la pendule, — un temple grec en marbre blanc, — se reflétait dans la glace entre une paire de flambeaux d'argent massif au chiffre de J. D. De grands rideaux de soie jaune, doublée de satin blanc, drapaient les fenêtres et indiquaient la bonne maison.

Tout, dans ce salon, était froid, solennel, rigide. M. Dufresne père, qui se revanchait largement au dehors, avait tenu à donner à son logement officiel ce cachet d'austérité ; sa veuve, après sa mort, avait laissé tout dans le même état, et Joseph ennemi des changements et des dérangements, n'avait touché à rien.

Etendu sur un des canapés, la tête soutenue par deux ou trois coussins, Joseph Dufresne dormait.

Les notaires et les capitaines de la garde nationale dorment seuls ainsi.

Sommeil cadencé et profond ; sommeil du juste ou de l'homme qui peut dire, avec l'empereur romain : Je n'ai pas perdu ma journée. La fatigue était telle chez le dormeur, qu'elle l'avait surpris dans son salon et qu'il n'avait pas même eu le courage d'ôter son uniforme. La tunique déboutonnée laissait passer la chemise fripée et tordue, et la ceinture du pantalon lâchée ne comprimait plus le ventre qui débordait rondelet. Joseph s'indemnisait de quarante-huit heures passées au corps-de-garde dans l'inquiétante perspective d'une lutte à main armée avec ces enragés de républicains. Le tic-tac de la pendule et les ronflements du dormeur troublaient seuls le silence du salon ; il ronflait avec sérénité, à son aise, comme un homme qui se sent chez lui, seul...

Il ne l'était pourtant pas.

Appuyée contre l'un des battants de la fenêtre, à demi voilée par l'ombre des grands rideaux, une femme vêtue de noir était là immobile. Elle se détachait en vigueur de la muraille comme une cariatide ou plutôt comme une statue grecque, dont elle avait, du reste, la beauté et les lignes sévères.

Sa pose droite et rigide contrastait avec celle plus que sans façon de l'homme.

Tout, du reste, n'était que contrastes entre Mme Dufresne, née Hamel, et notre ami Joseph. Dix ans de mariage n'avaient rien modifié de part et d'autre.

En dépit de ses lèvres frémissantes et pâles, de sa bouche un peu serrée sous l'effet de la réflexion, avec ses vingt-sept ans, ses grands yeux noirs un peu étonnés, son nez droit et fin, sa lourde chevelure blonde, qui encadrait bien de ses bandeaux ondulés son front pur et blanc, Adeline était toujours la charmante femme dont le pauvre Joseph avait vainement tenté la conquête.

Un souffle, en ce moment, soulevait à peine sa poitrine ; son regard fixé, perdu dans le vague, semblait chercher loin, bien loin, par-delà les murs, à travers l'espace.

Un bruit de portes ouvertes et fermées la tira de sa prostration. Elle tendit l'oreille comme pour reconnaître un pas, laissa tomber sur Joseph endormi un coup d'œil scrutateur et se leva brusquement.

La porte s'ouvrit, un homme parut. Adeline se retourna encore vers son mari endormi et sauta au cou de l'homme.

- Armand ! murmura-t-elle en se collant à ses lèvres et le dévorant de baisers.

— Adeline ! répondit celui-ci en lui rendant ses caresses. Il leva les yeux, aperçut Joseph et la repoussa.

— Prenez garde ! dit-il d'une voix sourde, votre mari est là.

— Il dort.

— Il pourrait s'éveiller, répondit-il sèchement en allant s'asseoir loin d'elle, à l'extrémité du salon.

Les mains jointes, plus pâle encore, Adeline le regardait. Un flot de sang monta à sa joue, elle alla droit à lui.

— Offrez-moi votre bras, dit-elle.

Et, s'emparant du bras d'Armand, elle l'entraîna vers la baie de la croisée, à l'ombre des rideaux.

— Voilà deux jours que je meurs de douleur et d'angoisses, et c'est ainsi que lui me reçois ! murmura-t-elle d'une voix frémissante.

Armand eut un sourire doux et triste. Sans dire un mot, il attira Adeline sur son cœur et l'embrassa longuement.

— Pardonne, dit-il, il est des choses auxquelles je ne peux m'habituer, je t'aime et voudrais t'aimer à la face de tous.

— Du sang ! dit-elle tout haut; du sang! Tu es blessé ?...

Armand appliqua sa main sur sa bouche.

— Tais-toi! dit-il.

Il s'aperçut alors que sa chemise était toute maculée de taches rougeâtres.

— Tais-toi, reprit-il à voix basse, je ne suis pas blessé ; ce sang n'est pas le mien, c'est celui de l'abbé.

— Qu'allait-il faire là ?

— Il n'allait pas là ; il a reçu une balle perdue au détour d'une rue.

— Ecoute, dit-elle en plongeant ses yeux dans les siens, je ne te demande pas tes secrets, mais je ne crois pas à ton vieil ami, en tant qu'abbé, du moins. Si c'était un prêtre, tu ne vivrais pas avec lui, il ne serait pas ton ami intime.

— Tu sauras tout un jour, soupira-t-il. En attendant, aime le comme ce qu'il y a de meilleur au monde, et si tu ne l'aimes pas pour lui, aime le pour moi.

En ce moment Joseph remua. Ils se turent et tournèrent la tête. Il s'agitait en murmurant des paroles incohérentes ; tout à coup ses deux bras se levèrent comme pour repousser un ennemi acharné :

— Aux armes ! râla-t-il d'une voix étranglée. Aux armes ! à moi!

Et il roula comme une masse sur le parquet.

La secousse et la chute l'avaient éveillé. Jetant autour de lui des regards effarés, il avait le réveil d'un homme qui échappe à un horrible cauchemar. Ses yeux rencontrèrent ceux de son ami et de sa femme.

- Adeline ! Armand ! murmura-t-il, je suis bien heureux de vous trouver réunis là, près de moi.

Je viens de faire un rêve affreux ; figure-toi, Armand, que je me trouvais en face de toi dans la bataille ; j'étais tombé entre tes mains, j'étais ton prisonnier; au moment où ta me disais : Entre

nous, Joseph, il n'y a pas d'opinion qui tienne, tu es libre; elle, dit-il, en désignant sa femme du doigt, a surgi tout d'un coup et t'a dit : Tue-le ! Tu as fait un signe ; des insurgés m'ont poussé contre un mur, les fusils se sont abaissés me tenant en joue, et au commandement : Feu ! j'ai roulé sur le tapis. Décidément, il fait mauvais dormir par ce temps d'émeute.

Et toute grimaçante, moitié de peur, moitié de plaisir, sa grosse face souriait.

Si Joseph avait eu l'ombre d'esprit d'observation, le malaise d'Armand et la pâleur de sa femme pendant le récit de son rêve ne lui eussent pas échappé.

Le silence entre ces trois personnes se prolongeait. Joseph heureusement n'était pas homme à l'observer longtemps.

— Où étais-tu pendant la bagarre ? demanda-t-il à Armand.

— Au cloître Saint-Merry.

— Au plus chaud ! fit Joseph ; il paraît que ça a été épouvantable ?

— Oui, dit Armand en relevant la tête; la République a saigné là son meilleur sang. Mais ce n'est qu'une partie remise. Les hommes meurent, mais les idées sont immortelles. Que de sang ! que de sang ! continua-t-il en laissant tomber sa tête dans ses mains. Nous étions encore soixante sur la barricade à quatre heures, nous en sommes sortis treize.

— Ma parole d'honneur, il y a des côtés de toi, mon pauvre Armand, qui m'échappent absolument. Toi, doux comme un mouton, le meilleur garçon que je connaisse, tu deviens enragé du moment où il s'agit de ta diablesse de République. Ah c'est moi qui ne vais pas là pour m'amuser! Ai-je assez maudit aujourd'hui et la révolution et les révolutionnaires, et Lamarque mort, et Lafayette vivant,... Lafayette! en voilà un que je hais! Car enfin c'est lui qui a inventé la garde nationale, qui sera peut-être cause que je ne mourrai pas dans mon lit, séduisante perspective ! Je devrais positivement me brouiller avec un enragé tel que toi.

— Tu es libre.

Joseph lui tendit la main.

— Tu sais bien que ce que je dis là est histoire de rire, et que pour toutes les Républiques du monde je ne me brouillerais pas avec un ami tel que toi. C'est entre nous à la vie et à la mort. Ta main est glacée ! fit-il en regardant Armand.

— Je ne suis pas bien, répondit celui-ci en se levant, voilà deux nuits que je n'ai pas dormi, je suis écrasé de sommeil et de fatigue.

— Et vous allez encore veiller auprès de votre ami ? fit Adeline qui n'avait pas encore dit un mot.

— Ton ami ! qui ça ? Ton curé ?

— Oui.

— Qu'a-t-il donc ? Il est malade ?

— Il est blessé comme un simple insurgé. Il venait de confesser une vieille douairière du faubourg Saint-Germain, lorsqu'à l'angle d'une rue une balle égarée est venue lui briser l'épaule.

— Ce diable d'abbé ! fit Joseph, entre nous, il a une figure peu catholique. Ma mère, qui se connaissait en curés, m'a souvent dit qu'elle ne prendrait pas de ses reliques pour un empire. Lorsque, l'année dernière, la pauvre femme est morte presque subitement, elle a préféré mourir sans confession que de passer par ton curé, que l'on avait sous la main. Pauvre mère ! elle est morte comme elle avait vécu, sans phrases. Ton intime liaison avec lui a toujours été pour moi une cause d'étonnement profond.

— Il n'y a pourtant pas lieu de s'étonner. Mon père en mourant m'a légué à l'abbé, qui a été pour moi un ami de tous les jours, de toutes les heures; et puis, entre nous, je te dirai que ce n'est pas un prêtre ordinaire que l'abbé Mac-Dermott. Je ne sais pas s'il croit au diable, mais je serais fort étonné qu'il crût à Dieu. Je vous quitte et vais voir s'il souffre moins depuis l'extraction de sa balle, dit-il en se levant et en serrant les mains de Joseph et d'Adeline. Bonne nuit et à demain !

Au souhait de bonne nuit d'Armand, Joseph avait tressailli, Adeline était devenue plus pâle.

#### IV

#### LE COMBAT D'ÂRMAND RENAUD.

Armand avait franchi d'un pas rapide les quelques degrés qui le séparaient de l'appartement qu'il partageait avec Luc Rhonan. Une porte pratiquée depuis son retour lui permettait d'entrer chez lui

sans passer par la chambre du blessé. Sa porte fermée, il se laissa tomber accablé sur une chaise, et tantôt la tête dans les mains, tantôt arpentant d'un pas saccadé sa petite chambre de long en large, il se livrait à lui-même son propre combat. De temps à autre, son œil se dirigeait vers le portrait de son père accroché à la muraille, et semblait lui demander une inspiration.

Mais le visage grave et sévère du montagnard restait muet, et son regard passionné s'attachait alors, doux et triste sur un médaillon qu'il portait suspendu à son cou; ce médaillon, est-il besoin de le dire ? était une exquise miniature représentant Adeline dans toute sa grâce, dans toute sa beauté.

Adeline, elle, la première femme qu'il aimait, la seule passion qui eût pris place dans son cœur à côté de sa foi républicaine ; elle, la créature bonne et belle, intelligente et charmante, qui n'apparaît qu'une fois dans la vie ; elle qui, sans-souci de soi-disant lois divines et humaines, n'obéissant qu'à l'amour, lui avait dit un jour: Me voilà ! Et elle appartenait à un autre, et cet autre était son ami celui que le poète ancien appelle « la meilleure partie de soi-même. »

Et, au mépris des lois sacrées de l'amitié, il avait aimé, il avait fait plus : il avait pris cette femme, et le remords s'était emparé de lui. Armand n'était pas une âme vulgaire ; il était exempt de préjugé et il avait de plus la foi, le cœur, le courage, tout ce qui fait l'homme. Il avait vécu sous l'énergique tutelle de Luc Rhonan et s'était trempé dans une vie d'aventures et de dangers, loin des entraînements de la jeunesse, loin des plaisirs qui énervent et qui corrompent.

Il aimait Joseph. Il l'aimait comme l'homme fort aime le faible, d'instinct ; et s'il connaissait la mesure bornée de son intelligence, il appréciait la grande bonté de son cœur. Il le savait capable de lui donner sa vie, plus que sa vie, sa fortune, ce qui, pour un bourgeois de 1830, et pour les bourgeois de tous les temps, n'est pas un médiocre sacrifice. Et il avait violé l'amitié, l'hospitalité, la confiance, la justice !..

- Je suis un monstre, murmura-t-il ; je me fais horreur à moi-même.... Mais je l'aime !.... je l'aime ! Il s'était levé brusquement et marchait d'un pas fiévreux.

— Si elle voulait me suivre là-bas ? Bolivar nous recevrait à bras ouverts, nous irions vivre et mourir, perdus dans la savane, ignorés, heureux. Vivre ! mourir ! Est-ce que j'ai le droit de vivre et de mourir pour moi ? Et la République ! Et le devoir !... Il est là, lui, fit-il en se tournant par un geste automatique vers la porte du blessé ; il est là, lui, qui va comme mon père peut-être mourir pour elle, et, lâche que je suis, je discute !..

Il eut un geste brusque.

— Et me suivrait-elle seulement, cette femme, fille de l'oisiveté et de la richesse? Serait-elle trempée assez dur pour se résigner avec moi au travail, à la pauvreté ? Ne m'a-t-elle pas dit, un jour où mon cœur débordait d'amertume :

— Aimons-nous ainsi, Armand ; qu'est-ce qui saura jamais notre amour ?

Personne ! Et ce jour-là je ne l'ai pas quittée à jamais ! Personne ! Oh ! les femmes ! Et l'honneur qui saigne ? Et la conscience qui crie ? Je souffre trop ! Il faut que je sorte de là. J'ai cherché pendant deux jours une balle sur cette barricade effondrée, et la balle est allée le frapper, lui qui s'est jeté devant moi. Père, continua-t-il en se tournant, les mains jointes, vers le portrait du conventionnel, tu es mort, toi, pour le droit, pour la justice; tu es mort entier et debout, comme un homme que tu étais ; eh bien, plains-moi et maudis-moi, je ne suis pas ton fils. Je souffre d'une douleur égoïste et misérable et ne puis supporter ma souffrance.

Torturé, abattu, brisé, les mains crispées, les cheveux en désordre, Armand se débattit longtemps dans sa douleur.

— Si j'en parlais à Luc ? fit-il tout à coup. J'étouffe ! Lui qui connaît la vie peut me donner un conseil, me blâmer peut-être, mais me plaindre certainement. Oh ! je n'ai pas osé encore ; il a un sourire méprisant quand il parle des femmes, et je connais trop son profond dédain pour elles pour n'avoir pas toujours reculé devant un aveu. Je lui dirai tout pourtant, plus tard, quand il sera rétabli. Allons voir s'il dort.

Et, ouvrant doucement la porte de communication, il s'approcha sur la pointe du pied du lit du blessé.

— C'est toi, Armand ! murmura celui-ci en le cherchant des yeux.

— Oui, comment vas-tu ?

— Peuh ! aussi bien que possible. Décidément, les vieux buffles ont le cuir dur : la balle a glissé sur les côtes, et petit Luc Rhonan vit encore, espérant bien rendre un jour aux soldats citoyens de cette vieille canaille de Louis-Philippe la balle dont ils lui ont salé la peau. Bon ! voilà que je parle, et le

médecin qui l'a défendu ! Bah ! les prescriptions de la faculté, c'est comme les constitutions, c'est fait pour être violé,

— Il vaudrait mieux pourtant suivre l'ordonnance du médecin et ne pas t'agiter ainsi ; tu vas déranger ton appareil. Souffres-tu ?

— Couci-couça. A dire vrai, je ne suis pas sur des roses, mais enfin c'est supportable, très-supportable. Tu as l'air plus malade que moi, toi qui n'as pas reçu de prune au vol ; tu es pâle, tu as la voix faible, tu as l'air brisé. Je comprends ça du reste; deux jours de barricades ne sont pas deux jours de repos. Va te coucher, Basile, tu sens la fièvre, fit Luc en ébauchant un sourire

— Oh ! ce n'est pas le corps qui est malade chez moi, dit Armand d'une voix saccadée et fébrile, c'est l'esprit, c'est le cœur bien plutôt. Je t'ai caché quelque chose dans ma vie, une seule chose, je n'aurais du avoir rien de cache pour toi, j'en suis puni ; mais je te dirai tout plus tard, quand tu seras sur pied.

— Oh ! tu peux parler tout de suite, je n'ai nulle envie de dormir et n'ai pas ombre de fièvre; tu sais d'ailleurs, par expérience, que je ne m'émeus pas facilement. Je t'écoute.

Mis au pied du mur, Armand restait embarrassé, silencieux.

— Eh bien, dit Luc Rhonan, qu'as-tu à me dire ? Je t'attends.

— Ce n'est pas facile, répondit Armand en relevant la tête, ce n'est réellement pas facile. Si tu savais !...

— Eh, vingt dieux ! accouche donc, tu me fais mourir ! Si je savais ! Mais il y a un siècle que je sais que tu es amoureux. Le beau malheur ! N'est-ce pas de ton âge ? Qui est-ce qui n'a pas passé par cette turlutaine ?

— Eh bien, écoute-moi, reprit Armand en s'asseyant au bord du lit, et ménage-moi. J'ai souffert, je souffre.

Et il commença son long et douloureux récit, sa passion, ses luttes, son amour partagé, son amitié pour Joseph, ses remords, tout ce qu'il avait sur le cœur, tout ce qui déborde en nous, à un moment donné ; quand au milieu d'une grande douleur on trouve un cœur ami .dans lequel on peut s'épancher.

Luc Rhonan avait écouté impassible, laissant tomber sur Armand, de temps à autre, un regard de pitié suivi d'un haussement d'épaules :

— Eh bien, garçon, fit-il lorsqu'il eut fini, quoi de plus naturel ? J'en ai vu bien d'autres. Crois-tu que de mon temps cela se faisait autrement ? Tant qu'existera le mariage, il y aura ce que vous appelez des maris trompés, ce que Molière, lui, appelait des cocus ; et les cocus font rire.

— Ce peut être vrai, mais il y a une chose dont tu ne tiens pas compte, et c'est la seule qui me préoccupe, moi. C'est qu'Adeline est la femme de Joseph, et que Joseph est mon ami.

— C'est-à-dire que tu es son ami, mais il ne peut être le tien, lui, ton Dufresne ; ce cube de chair, ce notaire imbécile, n'est et ne peut être pour toi qu'un camarade plus ou moins supportable ; s'il était ton ami, que serais-je donc, moi ? L'amitié, comme l'amour, sont deux sentiments exclusifs ; on n'aime qu'un ami, on n'aime qu'une femme, le reste en homme s'appelle les camarades, en femme, les maîtresses. Tu attaches réellement trop d'importance à une misère. Mme Dufresne t'aime, tu l'aimes, elle n'aime pas son mari....

Il fit un geste expressif.

— Quoi de plus naturel que tout cela ?

Armand poussa un profond soupir.

— Nous ne nous comprenons pas, murmura-t-il.

— Je comprends très-bien pourquoi, dit Luc, nous ne pensons pas de même.

— Tu n'as jamais aimé ! interrompit Armand.

Les yeux de Luc Rhonan flamboyèrent ; il s'était dressé pâle sur son séant.

— Non, gronda-t-il, je n'ai jamais aimé comme toi, rêveur ; je n'ai jamais aimé comme toi, âme faible ; j'ai aimé en homme, en mâle. Est-ce que nous avons, nous, le loisir des amours vulgaires ? Je n'ai eu dans ma vie qu'une passion : la patrie ; qu'une religion : la liberté ; qu'une maîtresse : la Révolution, Un flot de sang jaillit de sa poitrine ; Armand se précipita vers lui.

— Laisse-moi, enfant qui courtises les femmes, fit-il en retombant épuisé ; songe à la République !

V

La JOURNÉE DU 13 AVRIL.

Lyon venait d'avoir ses grands jours.

Le 12 avril 1834, aux Cordeliers, comme le 6 juin 1832 au cloître Saint-Merry, la baïonnette et le canon avaient accompli leur œuvre sinistre.

Après le combat, le massacre; après Vaise, Transnonain.

Vingt-deux mois s'étaient écoulés depuis cette nuit où Luc Rhonan, blessé, disait à Armand Renaud de songer à la République.

Le soleil du 13 avril se levait sur Paris épouvanté.

Debout à l'aube, le vieux conventionnel entra dans la chambre d'Armand, qui dormait à demi vêtu sur son lit, et lui mit la main sur l'épaule.

Le dormeur resta immobile.

— Comme il dort ! murmura-t-il. Oh ! la jeunesse ! Je dormais ainsi à son âge.

Il alla à la fenêtre qui donnait sur la rue de Montmorency et l'ouvrit toute grande. Deux hommes en blouse, la casquette rabattue sur les yeux et le fusil sur l'épaule, débouchèrent de la rue Beaubourg au pas accéléré et se dirigèrent vers le boulevard. Luc les suivit un moment des yeux.

— Ils vont aux Droits de l'Homme, fit-il ; ils sont en permanence là-bas et les sectionnaires rallient.

Un soupir souleva sa poitrine et sa tête retomba pesante.

— C'est aujourd'hui que commence le tremblement, continua-t-il dans son monologue, et c'est peut-être tant pis. L'écrasement de la Révolution en province ne peut que donner de la confiance à nos ennemis ; enfin, c'est le moment d'agir et non de discuter.

— Armand ! cria-t-il d'une voix forte, debout ! il est l'heure.

— Voilà ! fit celui-ci en sautant à bas du lit. Tu as donc changé d'uniforme ? continua-t-il en toisant de la tête aux pieds son compagnon, qui, sanglé dans une longue redingote bleue boutonnée militairement jusqu'au menton, le regardait en silence.

— Oui, j'ai mis pour le moment la soutane au croc ; comme tenue de combat, elle serait d'un effet médiocre.

— Alors tu crois que c'est pour aujourd'hui ?

— Oui, quand le fer est chaud, il faut le battre. La Révolution, vaincue en province, doit reprendre sa revanche à Paris. Ne pas se lever aujourd'hui serait plus qu'une faute, plus qu'une lâcheté, plus qu'un crime : ce serait une abdication ; et au prix même d'une défaite, le parti républicain ne peut pas abdiquer. Rien n'était encore décidé cette nuit aux Droits de l'Homme ; il y a là, comme dans toutes les réunions politiques, des bavards et des timides, des égoïstes et des trembleurs ; il faut aller les enlever. Cavaignac, Guinard, Kersausie, nos amis du comité sont avec nous ; il ne faut pas que le soleil se couche sans que la partie soit engagée.

Tout en s'habillant à la hâte, Armand s'était rapproché de la fenêtre. Un coup de sifflet lui fit jeter un regard dans la rue.

Etranglé dans sa tunique, la main sur la poignée de son sabre, la tête renversée en arrière et les yeux braqués sur la croisée ouverte, le petit notaire Drufresne, déguisé en capitaine de la garde nationale, se pavanait dans son uniforme.

— Bonjour, paresseux, cria-t-il en agitant ses petits bras ; tu as donc eu ce matin comme moi un accès de vertu, que tu aimes à voir lever l'aurore ; et....

— Où diable vas-tu donc dans cet attirail ? demanda Armand en l'interrompant.

— A l'état-major. Il paraît que l'on craint quelque chose pour aujourd'hui, bien à tort, selon moi. Ah ! tout n'est pas rose dans la milice citoyenne, et je voudrais bien que le diable emporte les gens qui ne peuvent se tenir en repos....

En ce moment, le sombre visage de Luc Rhonan apparut derrière l'épaule d'Armand. Cette vision suffit pour couper la parole à Joseph.

Ce n'était pas la première fois qu'il voyait le vieil ami d'Armand, resté pour lui à l'état d'énigme indéchiffrable ; ils s'étaient souvent rencontrés, mais il ne s'était jamais senti le courage d'aborder le terrible prêtre.

— Allons, adieu, adieu, ou plutôt au revoir ; si tu ne sors pas, va un peu tenir compagnie à ma femme ; elle s'ennuie quand elle ne te voit pas.

Il s'éloigna en trottinant. Un sourire ironique crispa les lèvres de Luc Rhonan :

— Complet ! murmura-t-il, plus beau que nature ! Georges Dandin et Sganarelle étaient de la Saint-Jean à côté de ton ami.

Une faible rougeur monta à la joue pâle d'Armand, qui se détourna et continua de s'habiller en silence. C'est que les deux ans qui s'étaient écoulés depuis la nuit où il avait fait à Luc sa confidence n'avaient apporté aucun changement dans ce qui faisait sa joie et son tourment. Son amour pour Adeline était toujours aussi violent et aussi passionné, ses remords aussi vifs et aussi poignants.

Adossé à l'appui de la fenêtre, les bras croisés sur la poitrine, Luc le regardait, et une expression d'amère pitié détendait son dur visage.

— Je suis prêt, dit Armand, qui venait de glisser une paire de pistolets doubles et deux paquets de cartouches dans les poches de sa redingote.

— Bien ! fit Luc en allant verrouiller les portes derrière lui ; nous allons descendre par l'escalier dérobé et filer par la rue de Montmorency, ne serait-ce que pour échapper aux commentaires de la Tirard sur mon habit bourgeois.

Ils marchaient depuis quelques minutes, lorsque, au détour d'une rue, ils se heurtèrent contre un homme qui marchait au pas de course. C'était un sectionnaire ami d'Armand et de Luc.

— Ah ! dit-il d'une voix essoufflée, je suis heureux de vous rencontrer ; j'allais chez vous.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau depuis hier soir ? demanda Rhonan.

— Ce qu'il y a ? fit le sectionnaire, vieil ouvrier à barbe grise et à figure énergique. Il y a que tout le comité a été enlevé cette nuit par la police et jeté en prison, et que les Droits de l'Homme sont complètement désorganisés...

— Mais on a pensé à cela, dit Luc en l'interrompant, puisqu'on a établi, dans cette prévision, le comité secret, dont tu es membre comme nous. Il ne s'agit pas de jeter le manche après la cognée. Les sections sont prêtes ; elles n'attendent que le signal ; elles ne l'attendront pas en vain. La Révolution est morte si elle recule aujourd'hui ; elle ne reculera pas. Allons au comité.

Lorsque les trois hommes arrivèrent au lieu de la séance, ils trouvèrent le comité secret de la société des Droits de l'Homme, décapitée de ses principaux chefs, dans la plus grande agitation. On délibérait, au moment de leur entrée, sur l'ordre à donner aux sectionnaires de descendre sur la place publique, d'y rester un instant dans une attitude prudente, puis de disparaître. Il ne s'agissait pas, disait-on, de commencer l'attaque ; il s'agissait de répandre dans l'air une agitation qui indiquât quelles étaient les dispositions du peuple.

— S'il ne s'agit que de cela, dit Luc Rhonan de sa voix âpre, je ne sais ce que nous faisons ici ; mais je crois, moi, qu'il s'agit d'autre chose.

Et, s'asseyant devant une table, il commença tranquillement à écrire.

— Qu'écris-tu là ? demanda l'un des membres.

— L'ordre que vous allez signer.

— Et quel est cet ordre ?

— Ah ! tout simplement de descendre dans la rue et d'y aller gaiement.

Quelques-uns se regardèrent hésitants ; la porte s'ouvrit brusquement, et un homme, le fusil à la main, se précipita dans la salle.

— Les sections sont descendues, dit-il d'une voix haletante ; les rues Geoffroy-Langevin, Aubry-le-Boucher, aux Ours, Maubuée, Grenier-Saint-Lazare, Transnonain se hérissent de barricades.

— Eh bien ! dit Luc Rhonan se levant, si les sections sont descendues, l'ordre est inutile. En avant pour la République, et que chacun fasse son devoir ! Viens avec moi, Armand, allons inspecter les travaux ; nous finirons notre ronde par la rue Transnonain.

## VI

### VIEILLE ORFRAIE !

Ce ne fut guère que vers les deux heures de l'après-midi que Luc Rhonan et Armand Renaud, venant de faire leur tournée en conscience, arrivèrent à la barricade qui, s'élevant entre la maison n° 12 et celle qui lui faisait face, coupait la rue Transnonain de la rue Montmorency.

— On ne passe plus, dit Luc à Armand, mais nous avons, nous, un passage tout trouvé. Nous allons enfilez la porte bâtarde et l'escalier dérobé, et, après avoir pris nos fusils, nous déboucherons tranquillement par la rue Transnonain, derrière la barricade.

— La mère Tirard nous verra,...

— C'est vrai. Ah ! ma foi ! tant pis, au diable la vieille ! Si elle crie trop fort, on la musèlera.

Ils étaient arrivés tout en causant dans leur appartement ; ils en descendaient quelques minutes après, cherchant à dissimuler leurs fusils sous les pans de leurs redingotes. Luc marchait le premier

; il avait relevé son collet et rabattu son chapeau sur ses yeux ; mais lorsque Mme Tirard vit cet inconnu rasant le mur et dissimulant un fusil, elle poussa un cri terrible et se précipita hors de la loge en appelant au secours. Luc la saisit par le bras au passage, et la faisant pirouetter :

— Qu'avez-vous à hurler ainsi, vieille orfraie ? cria-t-il d'une voix tonnante, en la clouant au mur de ce regard terrible qu'elle avait déjà rencontré une fois.

La bouche béante, les bras ballants, Mme Tirard semblait pétrifiée.

— Monsieur l'abbé ! murmura-t-elle comme dans un cauchemar,

— Abbé ou diable, répondit Luc en lui tournant le dos, ouvrez l'œil et fermez le bec : c'est la consigne pour le quart d'heure. Viens-tu, Armand ?

Et ils s'éloignèrent, laissant Mme Tirard anéantie.

Les barricades montaient dans les rues Beaubourg, Montmorency et Transnonain, coupant les communications et faisant de ce pâté de maisons, en l'isolant, une vaste forteresse. Reconnus comme délégués de la Société des Droits de l'Homme par les sectionnâmes mêlés aux ouvriers, Luc et Armand avaient pris le commandement de la barricade. A six heures, tout était prêt. Chacun était à son poste.

« Le gouvernement avait cru devoir déployer toutes ses ressources, et c'était avec une armée de près de 40,000 hommes, c'était avec le secours de la garde nationale de la banlieue convoquée, c'était avec trente-six pièces de canon braquées dans différents quartiers, que les généraux Tourton, Bugeaud, Rumigny et de Lascours se disposaient à soutenir le combat.

« L'attaque commença vers sept heures du soir, et avec elle le deuil de plus d'une famille. »

— Les voilà ! cria tout à coup une voix stridente partie d'une mansarde.

On entendit le bruit cadencé d'une troupe en marche. Trois compagnies d'infanterie de ligne s'avançaient au pas accéléré par la rue de Montmorency.

— Attention ! les amis, cria Luc Rhonan de sa voix mordante, ne jetons pas notre poudre aux moineaux ; visez de préférence les officiers, et apprêtez-vous à faire feu lorsqu'ils arriveront à la hauteur du réverbère.

Des têtes aux yeux étincelants se pressèrent aux jours ménagés dans la barricade..

On entendit le craquement des fusils qu'on armait, et il se fit comme un bruit de respirations pressées, haletantes.

— Armand, dit Luc à voix basse à son jeune ami qui était près de lui, je tiens ce gros capitaine de voltigeurs au bout de ma carabine.

— Et moi ce grand lieutenant de grenadiers long comme un jour sans pain ! répondit Armand.

Les soldats étaient en ce moment à deux pas du réverbère ; Luc Rhonan embrassa son monde d'un coup d'œil et épaula sa carabine.

— Envoyez ! cria-t-il.

La barricade flamba comme un cratère ; les soldats ripostèrent par une décharge terrible ; assaillants et assaillis, rue et barricade disparurent dans la fumée.

Ce fut pendant quelques minutes un feu roulant des deux côtés. La barricade se tut la première. Luc Rhonan avait rassemblé d'un geste tous ses compagnons autour de lui.

— Cessez le feu, dit-il ; que ceux qui ont déchargé leurs fusils les rechargent ; voyant que nous ne tirons plus, les soldats vont croire que la barricade est abandonnée et vont venir sur nous. A cinq pas une balle tue deux hommes ; à cinq pas donc, lorsque je commanderai : feu ! allez-y d'ensemble, et vous verrez un joli demi-tour.

Chacun regagna son poste. Les soldats, eux aussi, avaient cessé le feu. Pendant quelques minutes, un silence de mort régna des deux côtés. Dans la rue, les officiers s'étaient groupés autour du chef de bataillon qui les commandait.

— Messieurs, disait celui-ci en retroussant sa moustache noire et en prenant une pose, il n'y a pas pour moi l'ombre d'un doute, mais enfin je désire avoir votre opinion. Il est évident que les drôles qui étaient à l'abri derrière la barricade l'ont abandonnée, voyant leur peau fort compromise. La canaille est lâche !

Le commandant changea sa pose et regarda son monde en se redressant.

— Formez donc vos compagnies ; nous allons enlever ça à la baïonnette !

Et, sans attendre les avis, qu'il n'avait du reste demandés que pour la forme, il alla se placer sur le flanc de sa troupe.

On entendit un bruissement d'armes, de chuchotements, de commandements à demi-voix, et la colonne s'élança au pas de course. Morne, noire, déchiquetée, la barricade se dressait muette et

sinistre dans l'ombre. Les soldats du premier rang cherchaient déjà de l'œil le point le plus facile à l'escalade...

— Feu ! cria dans la nuit une voix tonnante.

Un éclair blanc suivi d'une explosion formidable enveloppa de flamme et de fumée la rue et la barricade, les soldats reculaient hachés, décimés, dans un désordre indescriptible, et les insurgés, debout sur le faîte, saluaient leur retraite d'un formidable : Vive la République !

— Beau début ! dit Rhonan à Armand, en épinglant une des cheminées de sa carabine ; en voilà, j'en répons, qui nous laisseront dormir cette-nuit sur nos deux oreilles. Mais vois donc ça ! Ils ont été si pressés, de tourner les talons et de gagner au large, qu'ils n'ont même pas ramassé leurs blessés.

Il pencha la tête et resta un moment immobile, l'oreille tendue.

— Je ne suis pas suspect de tendresse pour les soldats de Sa Majesté Louis-Philippe, dit-il en se relevant, mais on ne peut pourtant laisser ces pauvres diables crever sur le pavé comme des chiens. Prends quatre ou cinq hommes avec toi pour les ramasser, Armand ; qu'on les mette à l'abri et qu'on tâche de déterrer des chirurgiens. Je crois que la nuit sera tranquille, mes enfants, dit-il en se tournant vers ses compagnons. On ne nous attaquera probablement qu'au jour ; il s'agit d'ici là, puisque nous avons du temps devant nous, de faire de cette barricade un morceau de digestion difficile ; mais comme vous avez trop bien travaillé pour ne pas vous reposer, une moitié de vous dormira pendant que l'autre sera à l'œuvre ; on se relèvera toutes les deux heures. Quant à moi, je passerai la nuit blanche ; le sommeil et moi, nous sommes deux ennemis.

Le programme s'exécuta de point en point, et vers les quatre heures du matin, à l'aube, la barricade de la rue Transnonain se dressait formidable jusqu'au deuxième étage des premières maisons.

## VII

### LA VICTOIRE D'ARMAND RÈNAUD

Après avoir recommandé aux deux sentinelles de veiller avec vigilance, Luc Rhonan, suivi d'Armand, était descendu de là barricade, à l'aube, pour aller voir l'installation des blessés dans la cour d'une maison voisine. Insurgés et soldats étaient pêle-mêle. Une litière de paille couvrait le pavé de la cour. On avait pu trouver quelques matelas et quelques maigres couvertures pour ceux qui étaient le plus gravement atteints. Un jeune médecin, ami d'Armand, se multipliait auprès des blessés, sur lesquels veillaient tout en faisant de la charpie des femmes d'ouvriers.

Ils étaient à peine entrés qu'un coup de feu, suivi d'un effroyable tumulte, retentit dans la rue.

— Qu'est cela ? fit Luc Rhonan en s'élançant accompagné d'Armand vers la porte d'entrée ; ce ne peut être l'ennemi, on n'a pas crié : Aux armes !

En sortant de la maison, ils se trouvèrent en face d'un groupe d'insurgés, qui, les poings serrés, la fureur dans les yeux et l'injure à la bouche, entouraient et traînaient quelque chose ou quelqu'un qui gémissait et se débattait.

— A mort l'espion ! à mort le bourgeois ! criaient des voix furieuses ; fusillez-le ; assommez-le. Qu'est-il besoin de le mener au citoyen Rhonan ? Ces brigands de gardes nationaux sont encore plus canailles que les soldats.

— Qu'est-ce donc ? demanda Luc Rhonan, de cette voix à laquelle on ne résistait pas, qu'y a-t-il ?

— Il y a, citoyen, répondit un des plus exaltés, en démasquant un homme à la face terreuse, livide, à l'uniforme d'officier de la garde nationale en lambeaux, que l'on traînait la corde au cou à demi étranglé, que cette canaille de bourgeois, ce failli garde nationale, est un espion qui venait moucharder la barricade.

— Joseph ! cria Armand d'une voix tremblante, et d'un bond il fut auprès de son ami, qu'il couvrit de tout son corps. Que pas un de vous, gronda-t-il, ne touche à cet homme, ou malheur à lui !

L'orateur si violemment interrompu était resté bouche béante, muet de stupeur, cherchant des mots qui, rebelles, persistaient à rester dans sa gorge.

— Joseph ou Jacques, citoyen Renaud, dit-il enfin, ça nous est bien égal ; nous vous estimons, vous, parce que vous êtes un patriote, mais le particulier dont vous prenez la défense, est ce que je dis. On n'a pas la berlue, que diable ! J'étais en faction avec Favier, là, tout à l'heure, quand vous êtes descendu de la barricade avec le citoyen Rhonan ; même qu'il m'a dit : Chabert, veille au grain. Vous vous en souvenez bien, citoyen Rhonan ?

Luc fit un signe de tête affirmatif.

— Donc, je veillais ; il faisait à peine clair, avec ça qu'il y a du brouillard ! et je voyais le particulier, dit-il en montrant du pouce par-dessus l'épaule le malheureux notaire qui était tombé évanoui dans les bras d'Armand, je voyais le particulier qui se glissait plié en deux, rasant le mur, s'arrêtant, regardant à droite, à gauche. Couché à plat ventre, là-haut, je le tenais au bout de mon fusil ; quand je l'ai vu à une bonne portée, je lui ai envoyé ma balle et je l'ai manqué comme un maladroit ; avec ce damné brouillard on n'est jamais sûr de son coup ; il a fait un saut en arrière en entendant siffler le pruneau, et s'est mis à courir. Mais Chabert a de bonnes jambes, et le paroissien n'avait pas fait cent pas, qu'il était arquepincé.

Pendant le discours du vigilant Chabert, Luc avait appelé d'un coup d'œil Armand auprès de lui.

— Eh bien ! lui dit-il à voix basse, qu'en dis-tu ?

— Qu'en dis-tu, de quoi ? de qui ?

— Eh, parbleu ! de ton ami le notaire. Entre nous, je te dirai qu'ils sont parfaitement capables de le fusiller ; pour ma part, je n'y vois pas grand inconvénient.

Armand fit un geste d'horreur.

— Bien ! bien ! du calme, continua Luc en haussant les épaules. Je comprends, tes scrupules, je prends tout sur moi ; le noir sied bien aux blondes, et Mme Dufresne ne m'en voudrait peut-être pas énormément de son veuvage.

Armand le regardait atterré.

— Tu ne parles pas sérieusement, n'est-ce pas ? fit-il d'une voix étouffée ; c'est une épreuve que tu tentes?...

— Peuh ! fit Luc en grimaçant un sourire, un notaire, et surtout un notaire réactionnaires de plus ou de moins, n'empêcherait pas la terre de tourner autour du soleil.

— On n'arrivera à Joseph que sur mon cadavre ! dit Armand d'une voix frémissante.

— Bon ! bon ! on va le sauver, ton imbécile qui vient se jeter dans la gueule du loup, grommela t—il ; mais tu vas voir que j'aurai peut-être de la peine.

— Bien ça ! fit Luc en regardant avec complaisance Chabert, qui, ayant fini son récit, s'épanouissait, fier, sous son regard. Ah ! tu es un homme, toi, citoyen Chabert, et une sentinelle ; on ne t'en fait pas voir ; mais enfin tu n'es pas infailible, et, pour cette fois, tu t'es trompé sur la qualité du gibier. Ce garde national que tu as pris pour un espion est un notaire, un idiot, qui loge là au n° 12, et qui a lâché sa compagnie pour venir se faire tenir les pieds chauds par sa maîtresse. Ah ! le pauvre homme, s'il n'y avait que lui pour empêcher la République de passer, elle serait rendue depuis longtemps. Allons, lâchez-moi cette poule mouillée, vous autres, nous avons bien d'autres chiens à fouetter que lui.

Les hommes de la barricade se regardaient indécis et les regards allaient, sombres, du notaire évanoui à Luc et à Armand.

— Tonnerre ! dit tout à coup Chabert en frappant le pavé de la crosse de son fusil, les bourgeois sont comme les loups : ils ne se mangent pas entre eux !

Il n'avait pas fini que la main de Luc s'abattait pesante sur son épaule.

— Répète-moi donc un peu ta jolie phrase, citoyen Chabert, dit-il en se penchant sur lui et le dévorant des yeux ; Tu disais que

Les paupières de l'ouvrier battirent et se baissèrent.

— Je ne disais rien, citoyen Rhonan murmura-t-il.

— Ah ! bien ! j'aurai mal entendu, fit-il, en le repoussant si brusquement qu'il alla rebondir contre la barricade. Armand, poursuivit-il en désignant d'un geste terrible le malheureux Joseph toujours évanoui, débarrasse la rue de cette guenille, et nous, enfants, à nos postes !

Sans dire un mot, Armand enleva Joseph comme une plume, le jeta sur son épaule et se dirigea vers la porte de la maison ; à ses furieux coups de sonnette répondit au bout de quelques secondes un :

— Qui est là, Seigneur ? gémi par Mme Tirard de sa voix la plus dolente...

— C'est moi, madame Tirard, moi, Renaud, Armand Renaud ; ouvrez vite, il y va de la vie, il y va de la mort.

La vieille ouvrit vivement et se rangea contre le mur ; Armand passa devant elle avec son fardeau comme un tourbillon, s'élança dans l'escalier, et la lourde porte se referma.

Arrivé à l'entrée du salon, il tourna à droite, jeta un coup d'œil sur Joseph, toujours évanoui, et frappa trois petits coups à une porte à double battant. Des frôlements d'étoffe froissée, des

craquements de lit que l'on quitte, des piétinements de pieds nus sur le tapis vinrent de l'intérieur ; Armand se pencha et colla ses lèvres au trou de la serrure.

— C'est moi, Adeline, dit-il à voix basse, ouvre.

La porte s'ouvrit et une ombre blanche se détacha de l'obscurité.

— Pas un mot, pas un cri, dit Armand d'une voix brève et dure ; ton mari n'est pas mort, il n'est qu'évanoui.

— Ah ! fit-elle avec un grand calme ; et elle alla, tranquille, ouvrir une porte au fond de la chambre à coucher.

Armand l'avait suivie avec son fardeau.

— De la lumière, des sels, dit-il de sa même voix dure et brève.

Adeline, silencieuse, le regarda un instant par-dessus son épaule d'un air singulier; puis elle alla vers la cheminée, alluma deux bougies, prit dans un coffret un flacon de cristal à bouchon d'or et le tendit à Armand.

Celui-ci, pendant ce temps, avait étendu Joseph sur le divan et l'avait débarrassé de sa cravate et de sa tunique ; au bout de quelques secondes de l'action énergique des sels anglais, il donna des signes de vie ; quelques minutes après, il était à peu près revenu à lui. Son regard effaré allait de son ami à sa femme, ses lèvres remuaient, il faisait des efforts et pas un son ne sortait de sa gorge ; un flot de sang monta à sa joue pâle.

— Armand ! Adeline ! murmura-t-il faiblement.

Il embrassa le salon d'un regard hébété.

— Où suis-je ? demanda-t-il, est-ce un mauvais rêve ?

Il porta la main à son cou et se dressa sur son séant par un mouvement brusque.

— La corde, grommela-t-il, oh ! je n'ai pas rêvé !

A mort l'espion ! fusillez-le ! assommez-le ! Puis, plus rien, la nuit

Son regard tomba lourd sur Armand; il saisit ses deux mains par un geste fébrile

— C'est toi qui m'as sauvé la vie, dit-il avec explosion

— Calme-toi, dit Armand, il te faut du repos beaucoup de repos.

— Bon ! bon ! Enfin c'est toi qui m'as arraché à ces forcenés ?

— Eh, oui ! fit Armand ; le beau mérité ! n'eusses-tu pas fait autant pour moi ? En te sauvant par amitié, à part du reste, je n'ai fait que mon devoir

Adeline leva les yeux et les fixa sur les siens.

— Que mon devoir, répéta-t-il.

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait, dit Joseph avec émotion, mais je sais ce que tu as fait, toi, et tu as dû subir une rude lutte pour me tirer des mains de ces sauvages.

Il prit la main de sa femme et la regarda tristement.

— Embrassez-le, Adeline, dit-il d'une voix émue ; sans lui je n'aurais plus le plaisir de vous voir.

Là jeune femme fit un pas et tendit son front à Armand ; celui-ci se penchait pour y poser ses lèvres, lorsqu'une fusillade terrible éclata comme un coup de tonnerre.

Il fut d'un bond à l'entrée de la chambre à coucher.

— Adieu, cria-t-il, adieu ! ma place est là-bas. Et il se précipita vers la porte.

Il l'ouvrait ; une main se posa sur son épaule, se retourna. Adeline était devant lui.

Il eut un mouvement d'impatience.

— Ta place est là-bas, elle n'est pas ici, n'est-ce pas, Armand ? dit-elle à voix basse, tout émue, toute frémissante. Je compte pour si peu dans ta vie !

Il la regarda avec stupéfaction.

— Oh ! oui, pour bien peu de chose, continua-t-elle avec amertume ; qu'est mon amour à côté de ta folie politique ?

— Assez ! dit Armand en faisant mine de sortir.

Mais une petite main pesa sur son épaule.

— Reste ! je mourrai si tu meurs, dit Adeline d'une voix pleine de larmes, et, l'enveloppant de ses bras, elle le dévora de baisers.

Il se dégagea de son étreinte, lui prit les deux mains et la regardant bien en face :

— Tu m'aimes trop pour vouloir me déshonorer, n'est-ce pas ? dit-il en l'attirant dans ses bras, et l'embrassant sur les lèvres. Adieu ! murmura-t-il dans son baiser, je t'aime !

Et, ouvrant la porte, il se précipita comme un fou vers l'escalier.

## VIII

### LA MORT DE LUC RHONAN.

Sans perdre son temps à parlementer avec

Mme Tirard, Armand était entré dans la loge comme un ouragan, avait tiré le cordon sans même accorder un regard à la dolente veuve, et s'était lancé dans la rue.

Perdue dans une fumée épaisse, la barricade, en ce moment, faisait feu par toutes ses embrasures. Armand fit trois pas et s'arrêta pétrifié.

Couché sur le pavé, au pied de la barricade, la tête sur les genoux d'un homme en blouse, blême, sanglant, Luc Rhonan se débattait contre la mort. Sa poitrine, trouée de deux balles et soulevée par un terrible hoquet, laissait échapper par ces deux trous des filets de sang noir ; une écume rougeâtre frangeait ses lèvres ; les paupières retombaient pesantes ; ses yeux tout à coup s'ouvrirent tout grands, Armand venait de tomber à genoux près de lui...

— J'avais peur de mourir sans te voir, mon fils dit-il d'une voix sifflante, en lui tendant faiblement la main, de mourir sans te dire adieu. Approche-toi, je suis épuisé.

Plus pâle que lui, Armand se pencha sur son visage.

— Mon fils Armand, dit le vieux conventionnel en se soulevant à demi dans les bras de l'ouvrier ne me pleure pas : je suis heureux. Je meurs comme j'ai toujours désiré mourir, dans la rue, le champ de bataille d'un révolutionnaire. Je ne regrette en mourant que deux choses : la République et toi ; la République, que j'aimais comme un dévot aime son Dieu ; toi, que j'aimais comme le fils de mon esprit et de mon cœur. Je n'ai pu, moi chanter le *Cantique de Siméon* ; tu auras ce bonheur les temps sont mûrs ; le jour du peuple arrive. Souviens-toi, ce jour-là, Armand, de ton vieil ami, dis aux générations qui viennent que les hommes de 93, leurs pères de l'an II, étaient des hommes de foi et de bonne volonté ; qu'une révolution qui n'aurait pas pour but la révolution sociale serait une révolution stérile, et répète-leur, après l'immortel Saint-Just, que ceux qui ne font les révolutions qu'à demi, creusent leur tombe...

Un râle affreux lui coupa la parole ; des mots confus, entrecoupés, s'échappaient de ses lèvres sanglantes :

— Ton père... Armand... la nuit... souviens-toi

Un cri formidable de : Vive la République ! monta en ce moment de la barricade. Luc se redressa livide sur son séant, ses bras s'agitèrent, ses yeux flamboyèrent, sa bouche s'ouvrit toute grande sans rendre de son, et, rigide comme une statue, il retomba mort sur le pavé.

Armand l'embrassa pieusement sur la bouche et lui ferma les yeux. Appuyé sur son fusil, l'homme en blouse le regardait.

— Le citoyen était-il votre père ? demanda-t-il timidement.

— Oui, répondit Armand d'une voix pleine de sanglots.

— Eh bien ! c'était un fier homme ! dit l'ouvrier en escaladant la barricade.

.....  
Le combat avait cessé. Repoussés avec d'énormes pertes, les soldats avaient de nouveau évacué la rue, attendant des renforts. Ils ne devaient pas se faire attendre. Après dix assauts furieux, acharné la barricade existait encore. L'énergie terrible de Luc Rhonan semblait avoir passé dans l'âme du dernier combattant. Il fallut enfin céder à la force. Pressés autour d'Armand, qui cherchait là mort avec un enthousiasme farouche, les derniers survivants se replièrent sur la barricade voisine. Des milliers de soldats mirent une heure à avoir raison de ces deux ou trois cents désespérés.

La République venait encore d'être écrasée dans le sang.

.....  
Quelques heures plus tard, un homme au visage livide, l'œil fixe et mort, le corps affaissé comme celui d'un vieillard, les vêtements défaits, les mains noires de poudre, se traînait d'un pas pénible vers la rue Transnonain. C'était Armand Renaud.

Luc Rhonan, ressuscité, n'eût pas reconnu son ami ; Adeline n'eût pas reconnu son amant.

## X

### LE MASSACRE DES INNOCENTS

Lorsqu'Armand arriva au carrefour que forment les rues Beaubourg, Montmorency et Transnonain il s'arrêta, et un profond étonnement se peignit sur son visage. Baignées par un de ces joyeux soleils comme avril en a quelquefois, ces rues avaient repris leur physionomie ordinaire. Plus de traces de barricade, plus de blessés, plus de mourants, plus de morts, plus de sang sur le pavé ; c'était à croire que l'on avait rêvé.

— Qu'en ont-ils fait ? murmura-t-il. Il y a un endroit pourtant où l'on a déposé les morts inconnus, au bord de la Seine, une maison carrée, basse... ça s'appelle la...la...

Il pressa sa tête de ses deux mains par un geste désespéré.

— Fini ! plus de mémoire ! plus rien ! ah ! fit-il en respirant soulagé, la Morgue ! Luc doit être là.

Il se dirigea vers la maison n° 12.

— Oh !oh ! murmura-t-il, la Révolution est bien finie, la mère Tirard a laissé la porte ouverte a deux battants.

Il fit quelques pas dans le corridor obscur et trébucha sur un corps flasque et mou.

— Qu'est-ce que cela ? se demanda-t-il en baisant les yeux ; tiens ! tiens ! voilà encore la mère Tirard dans tous ses états ; la bonne femme abuse décidément de la syncope. Aurait-on voulu la violer, par hasard ? Il se baissa pour la soulever, et se releva, hébété, en regardant ses mains rouges.

— Morte ! fit-il.

Il s'appuya au mur, la tête basse, puis, sans dire un mot, courut vers l'escalier, et en six bonds fut au premier étage.

Là aussi tout était grand ouvert. Un des battants de la porte du salon, à demi arraché de ses gonds, en barrait l'entrée. Armand le franchit et s'arrêta.

Pas de désordre dans ce salon solennel et froid que nous avons décrit ; à part un rideau arraché par la main crispée de Joseph, couché près de la croisée dans une mare de sang, tout était bien en place ; la pendule marquait onze heures moins le quart son tic tac troublait seul le silence, et le soleil d'avril dansait joyeux sur les murs.

Enraciné dans le parquet, Armand regarda tout cela, les yeux écarquillés, les fermant, les rouvrant, comme un homme qui se débat dans un rêve. Il se tourna par un geste d'une lenteur pénible vers la chambre à coucher; une petite main chargée de bagues et sortant d'une manche de mousseline dépassait la porte entrebâillée et se détachait blanche sur le fond sombre du tapis.

Un cri rauque déchira sa gorge ; il souleva péniblement ses pieds l'un après l'autre, alla en trébuchant tomber à genoux près de cette porte entr'ouverte et se glissa en rampant dans la chambre à coucher.

Étendue en travers de la porte, la tête perdue dans les masses de ses cheveux blonds dénoués, Adeline semblait dormir. De son sein gauche troué d'un coup de baïonnette, suintait goutte à goutte sur son peignoir de mousseline blanche un sang rouge et vermeil. Armand se coucha sur elle et resta quelques minutes les lèvres collées à la blessure....

— Quelle soif ? balbutia-t-il avec un sourire idiot.

Il attira sur ses genoux, comme il eût fait d'un enfant endormi, le cadavre d'Adeline, et se mit à la bercer doucement :

— Do, do, l'enfant do, chantonnait-il en dodelinant la tête....

Le bruit sec d'une crosse de fusil tombant sur le parquet lui fit lever les yeux. Encadré par la porte, deux mains sur le canon de son fusil, un soldat d'infanterie, un voltigeur du 35<sup>e</sup> de ligne, le regardait d'un air demi-étonné, demi-narquois.

Le pauvre Armand baissa la tête.

— Do.... do.... l'enfant do... bégaya-t-il.

— Comment, grommela le soldat, il y a encore de ces brigands qui grouille !....

Il recula d'un pas, ajusta avec soin, et étendit Armand roide mort. Puis laissant tomber son regard sur le cadavre d'Adeline:

— C'est égal, fit le voltigeur, une belle femme de même !

.....  
« Il était dit, s'écrie Louis Blanc, dans un élan d'éloquente indignation, que la maison n° 12 de la rue Transnonain serait le théâtre de scènes plus abominables encore que celles de la rue de Vaise ; il était dit qu'au dix-neuvième siècle, en plein Paris, dans une ville qu'on nomme la capitale du monde civilisé, le rétablissement de l'ordre irait se perdre dans les horreurs d'une guerre de sauvages et fournirait matière à une besogne d'assassins ! »  
.....

L'ordre régnait.  
Paris, comme Lyon, venait d'avoir sa journée funèbre.  
Après Vaise, Transnonain.

## CINQUIEME EPISODE

### La Confession du Sergent.

(JUIN 1848)

#### I

#### UNE CONVERSION.

— Si vous voulez savoir pourquoi, depuis un an, je me soûle, je vais vous le dire, nous répondit le sergent Fritz Zimmer en attachant sur nous ses yeux atones.

Sobre autrefois comme un chameau, gai comme pinson, bavard comme une pie, notre vieux camarade Fritz, depuis un an environ, ne riait plus, ne disait pas trois paroles par jour et marchait dans l'ivresse, une ivresse morne, solitaire.

Un an! Et c'était le soir du 23 juin 1849 — la date est bien précise dans ma mémoire — que Fritz Zimmer, sergent comme nous au 31<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs à pied, — un bataillon modèle, — fit cette réponse à nos reproches amicaux.

— Ah ! vous voulez savoir, répétait-il de sa voix creuse, pourquoi, depuis un an, votre vieux Fritz boit comme une brute. Eh bien ! je vais vous le dire pour la première et la dernière fois.

Il y a vingt-trois ans de cela. Un matin, mon père le portier consigne de Thionville, me fit un bout conduite sur la route de Metz. A cinq cents pas de la première enceinte, il s'arrêta, me mit un louis de vingt-quatre francs dans la main et m'embrassa sur les deux joues : — Garçon, dit-il, en se redressant sur ses deux jambes de bois — les vrais étaient restées à Eylau, — et en me regardant entre quatre z'yeux, c'est ici qu'il faut nous quitter. Tu es engagé volontaire, tu as depuis hier l'honneur d'appartenir à l'armée française. N'oublie jamais que le troupier „est tout, que le *pékin* n'est rien et que le métier de soldat est le premier du monde

Et, faisant là-dessus demi-tour par principes ses deux quilles, le vieux me planta là sac au dos et bâton de voyage à la main.

Pendant vingt ans et plus, l'adieu de mon père a été mon code et mon évangile. Depuis deux ans à peu près j'ai changé d'opinion. Le *pékin* est tout le troupier n'est rien, et le métier de soldat est le dernier métier du monde.

— Ne vous regardez pas comme des chiens de faïence, fit-il en s'interrompant, c'est bien moi ; moi le sergent Fritz Zimmer, Zimmer le *cocardier*, vingt-trois ans de service, vingt campagnes, cinq citations et la croix, condamné aux sardines pour cause d'orthographe réfractaire, ni fou ni soûl ce soir, qui vous dis cela, les enfants !

Lorsque le bataillon, il y a bientôt trois ans, alla tenir garnison au Mans, un conscrit tombé au sort et devançant l'appel fut placé dans ma compagnie restée en détachement à Paris.

On l'appelait Paul Marianne. Il était Parisien de naissance et typographe de métier. Sa mère, — la mère Marianne, — tenait un petit débit de vin dans la rue de la Roquette, au faubourg Saint-Antoine.

Nul de vous, je crois, ne l'a connu. C'était un garçon blond, mince, plutôt grand que petit et bien pris dans sa taille ; intelligent, doux comme une fille, énergique comme un homme. Je m'étais peu à peu attaché à ce gamin que j'avais mis au port d'armes.

Paul était enfant naturel et adorait sa mère, enfant trouvée elle-même et n'ayant que le nom de Marianne pour tout nom. Son père, ouvrier forgeron du faubourg, insouciant comme les trois quarts des ouvriers de Paris des formalités légales, avait négligé de donner son nom à l'enfant qu'il aimait de tout son cœur.

Le soir du 5 juin 1832, les camarades d'atelier et de combat rapportèrent à Marianne, sur une civière, le cadavre de son homme, tué raide à la barricade de la rue de la Chanvrière.

Les ouvriers, noirs de poudre, serrèrent en silence la main de la veuve muette de douleur, embrassèrent le petit Paul qui pleurait dans un coin, et retournèrent à leur poste.

L'enfant n'avait pas oublié la soirée du 5 juin 1832.

La conscription arriva. La mère Marianne, depuis la mort de son homme, avait les soldats en horreur, et Paul, lui, ne les aimait guère. Il ramena du fond de l'urne le numéro vingt-trois. La maison de la rue de la Roquette fut ce jour-là en deuil, car la pauvre femme eut beau retourner ses poches et ses tiroirs, elle n'y trouva pas le prix d'un remplaçant.

Paul, je vous l'ai déjà dit, devança l'appel pour choisir son corps et fut placé dans ma compagnie. Je ne sais ni pourquoi ni comment, moi Fritz Zimmer, qui ne passe pas pour tendre, je m'attachai, mais là, réellement, de tout cœur, à ce conscrit. Il eût été mon fils que je ne l'eusse pas aimé davantage.

Très-indifférent au métier, il fut pourtant, grâce à mes soins, bientôt au courant, et j'en fis un soldat passable en quelques mois.

Un jour que je lui avais évité de la salle de police, un dimanche, il me pria si gentiment de venir dîner chez sa mère, qu'après m'être fait, pour la forme, tirer l'oreille assez longtemps, — il n'est pas, vous le savez, dans mes habitudes de rien accepter des hommes, — j'acceptai l'invitation.

J'eus tort. Quand on est soldat, on ne boit qu'avec ses supérieurs lorsqu'ils vous invitent ou avec ses égaux. Ceux qui ont inventé la discipline et l'obéissance recommandent cela expressément, et, à leur point de vue, ils ont raison. Dans un métier où l'homme n'est et doit être qu'une machine bien réglée, il faut maintenir et raide la hiérarchie du grade. J'eus donc tort, comme soldat, d'aller dîner avec mon conscrit chez la mère Marianne.

Quand nous entrâmes dans le bouchon, je vis derrière le comptoir une petite femme chétive, pâle ; elle pouvait avoir quarante-cinq ou quarante-six ans ; on lui en aurait bien donné cinquante. Les cheveux étaient déjà blancs, les yeux bleus et comme attendris, beaux encore ; le sourire d'une bonté exquise, les manières pleines de franchise et de cordialité.

On aimait à première vue la mère Marianne.

— Mère, dit Paul en l'embrassant, je t'amène, malgré sa résistance, le protecteur dont je t'ai souvent parlé. Le sergent Zimmer n'est pas un chef pour moi à la compagnie, c'est un camarade, un père plutôt, et j'ai voulu te le faire connaître ainsi qu'à nos amis. Vous vous entendrez tous très-bien ensemble, car vous êtes bien, toi mère, le sergent, Legall et Gautrot, ce que je connais de meilleur au monde...

La mère Marianne se leva, me prit les deux mains et les garda longtemps dans les siennes. Elle tremblait, ses yeux étaient humides : — Oh ! monsieur le sergent, que je suis heureuse de vous voir et de vous remercier de vos bontés pour mon Paul, me dit-elle ; oh ! nous serons bientôt de vieux amis et j'espère que cette visite se renouvellera souvent.

Une heure après, j'étais à table, à la place d'honneur, entré Paul et sa mère ; en face de moi étaient assis Legall et Gautrot, les deux amis de la maison, tout flambant neufs dans leurs habits du dimanche. Ils faisaient partie du cortège funèbre qui, le soir du 5 juin, avait rapporté à Marianne le corps de son homme tué à leurs côtés. Amis intimes du mort, ils étaient restés les amis de sa veuve. Yves Legall et Pierre Gautrot, ouvriers forgerons tous les deux, hommes d'action dans l'acception la plus énergique du mot, étaient deux républicains ardents et convaincus. Carbonari sous les Bourbons, affiliés aux Saisons et aux Droits de l'Homme sous Louis-Philippe, ils n'avaient jamais manqué à une conspiration ; dans toutes les prises d'armes leur fusil avait dit son mot. Célibataires, en prévoyance des luttes de l'avenir, leur affection s'était reportée sur la veuve et l'enfant de leur ami mort pour la République.

Yves Legall et Pierre Gautrot étaient deux belles âmes, honnêtes et naïves, susceptibles de tous les dévouements, de tous les sacrifices.

Ils aimaient Paul, qu'ils avaient fait élever comme leur enfant. Une des grandes douleurs de leur vie fut de le voir soldat. Mais une maladie grave avait cloué Legall sur le lit ; les médecins avaient emporté les économies des deux amis et de la mère Marianne. Ces braves gens faisaient tous les deux, en ce moment, des journées doubles pour racheter du service, — ils disaient de la servitude, — l'enfant de leur cœur.

Je vous dis tout de suite ces choses que je n'ai sues que peu à peu et plus tard.

Le repas était modeste, le vin était bleu, mais la nappe était blanche, les visages épanouis, les cœurs joyeux.

Legall et Gautrot, un peu gênés par ma présence furent d'abord silencieux. Ces deux barricadeurs avaient au cœur, un grand amour et une grande haine : l'amour de la République, la haine du soldat. Mais Paul avait sans doute plaidé ma cause auprès d'eux, car, vers le milieu, du repas, Gautrot laissant tomber sur la table ses deux grosses mains calleuses, me dit tout à coup en me regardant en face :

— Il y a une chose qui me dépasse, sergent, vrai !

Je vais vous dire ce que j'ai sur le cœur, vous ne vous fâchez pas, c'est une habitude. Eh bien ! je voudrais savoir comment diable, vous, qui avez l'air du meilleur homme de la terre, vous avez pu et vous pouvez encore faire un aussi vilain métier que le vôtre.

Je me sentis à cette question devenir tout rouge. Je restai interdit.

— Allons, papa Gautrot, dit Paul, laissez le sergent tranquille, il ne peut pas avoir les mêmes idées que nous.

— Eh ! misère de Dieu ! c'est là le malheur, riposta Gautrot. Que des gueux, des fainéants sans cœur et sans vergogne, au lieu d'apprendre un bon métier qui fait vivre, aillent prendre le collier de l'esclave pour apprendre le métier de tuer, cela se conçoit ; mais qu'un brave homme, un cœur d'or comme le sergent Zimmer, ton ami et le nôtre, ait fait la même chose, voilà ce que Pierre Gautrot et bien d'autres avec lui comprendront difficilement.

— Mais s'il n'y avait pas de soldats, qui défendrait donc la patrie? dis-je tout à fait remis.

— La patrie ! dit Legall en relevant la tête, qui la défendrait ? Mais le peuple, mon pauvre sergent. Depuis cinquante-cinq ans son sol a été souillé trois fois par l'étranger: en 92, en 1814, en 1815.

En 92, les soldats obéissaient à leurs officiers, qui conspiraient contre elle et la trahissaient. Mais heureusement le peuple était là, la Commune de Paris était là, la Convention nationale et le grand Comité étaient là ; la Sainte Terreur sauvait la République, et Brunswick détalait au son du canon sur l'air de la Marseillaise et de la Carmagnole. En 1814 et en 1815, les soldats furent impuissants à repousser l'invasion provoquée par leur monstrueuse idole, et la patrie fut deux fois violée. Le peuple, lui, n'était plus là. L'homme de Brumaire l'avait tué corps et âme Voilà le bilan de la défense de la patrie, mon homme, une vieille histoire, déjà. Paul vous dira que, pour la savoir cette histoire de nos pères morts pour les droits de l'homme et pour l'égalité, nous sommes allés, Gautrot et moi, à l'école à vingt-trois ans, et nous avons appris à lire.

Legall s'était tu. Il se fit un grand silence. Les yeux de ces quatre personnes brillaient d'enthousiasme. Je me sentais moi-même profondément troublé.

— Mère Marianne, fit Gautrot, vous allez nous donner du cachet rouge pour que nous buvions à la santé de l'autre.

La bonne femme se leva, revint au bout de quelques minutes une bouteille poudreuse à la main, remplit nos quatre verres d'un vin couleur de rubis et en laissa tomber quelques gouttes dans le sien.

— Sergent Zimmer, continua le forgeron en se levant le verre à la main, vous pouvez parfaitement ne pas trinquer avec nous. Les opinions sont libres. Mais nous avons ici, tous les dimanches, en nous quittant, l'habitude de porter une santé qui nous est chère: *Vive la République une et indivisible, démocratique et sociale* ! dit-il d'une voix lente, profonde, voilée.

« Vive la République ! » dirent les trois autres, debout comme lui, en choquant leurs verres.

J'étais resté seul, assis, muet; tout à coup il se produisit en moi une chose étrange, un frisson nerveux me secoua de la tête aux pieds, et je me trouvai, moi aussi, debout, mon bras et mon verre tendus vers eux. Vive la République ! criai-je d'une voix de tonnerre.

.....  
La mère Marianne pleurait. Les hommes me serraient les mains.

— Je savais bien qu'il viendrait à nous, dit Gautrot en souriant ; avec les braves gens les choses marchent vite.

## II PAUL MARIANNE.

Ceci se passait vers la fin de l'année 1847. A partir de cette soirée, mes jours et mes nuits se passèrent à dévorer les journaux et les livres que mes nouveaux amis me prêtaient. Tous les dimanches, nous nous réunissions chez la mère Marianne. Les nouvelles politiques du temps et des commentaires sur mes lectures faisaient les frais de nos conversations.

Lorsque la Révolution de 1848 arriva, j'étais aussi convaincu et aussi déterminé à agir que me amis. Le 23 février au soir, je rencontrai, en revenant à la caserne, le tombereau portant les cadavres des insurgés tués au boulevard des Capucines. Debout sur la charrette, un homme pâle, couvert de sang, se tenait d'une main crispée à la paroi, agitait de l'autre une torche et appelait, d'une voix tonnante, le peuple aux armes. Je reconnus Légal, Gautrot ne pouvait être loin.

Il était là, en effet, à pied, le fusil en sautoir, a la tête des chevaux. Il conduisait à pas lents, à travers les flots de la foule menaçante et muette, son funèbre convoi.

Je ressentis à cette vue une secousse violente. Je me sentis frémir, et la gorge serrée, la sueur au front : Vive la République! criai-je d'une voix rauque.

Puis, effrayé de mon audace, je m'éloignai précipitamment.

Je trouvai, en arrivant, les troupes consignées à la caserne. Paul m'attendait avec impatience ; je me gardai bien de lui raconter ce que je venais de voir, et j'eus, malgré cela, beaucoup de peine à le calmer et à le retenir.

La compagnie, heureusement, ne donna pas le lendemain.

Fritz avait laissé tomber sa tête dans ses mains.

Nous nous regardions en silence, un peu effarés, nous demandant du regard si notre pauvre camarade n'était pas fou ou ivre.

— Non, Rigaud, dit Fritz Zimmer, en laissant tomber ses bras sur la table, à mon voisin de droite, qui le regardait avec ahurissement, non, mon ami, je ne suis pas soûl ce soir. L'ivresse ne mord plus sur moi. Autrefois j'oubliais, maintenant je me souviens. Ah ! c'est bien fini ; seulement je fais ce soir comme les imbéciles qui ont peur de l'enfer, je fais ma confession, car je crois que je n'en ai pas pour longtemps dans le ventre.

Et maintenant laissez-moi finir, ce ne sera pas long.

Mes soirées, depuis février, se passaient dans les clubs, avec Legall, Gautrot et Paul. Complètement converti aux idées républicaines et socialistes, les mots de droit, de justice, de liberté, d'égalité me troublaient profondément, le métier de soldat me faisait horreur, et je me promettais — oh ! j'étais de bonne foi, allez ! — de ne jamais me servir de mes armes contre le peuple.

Le 15 mai encore, la compagnie ne donna pas.

Espérons, disais-je à Paul frémissant, que la République s'affirmera et que nous ne serons pas condamnés à nous flanquer des coups de fusil.

Le jeune homme secouait la tête.

— J'ai vu hier nos amis, me répondait-il, les républicains sont en minorité au gouvernement ; le peuple souffre et ne veut pas, comme en 1830, se payer de mots, être trompé par la bourgeoisie ; les faubourgs se préparent à la lutte ; il y aura avant peu une bataille acharnée.

Juin approchait. Juin ! les journées de juin ! Le commencement de la fin pour Fritz Zimmer.

Comme vous le savez, le bataillon était alors au Mans, et ma compagnie était seule détachée à Paris. Le 22, les troupes étaient déjà consignées depuis la veille dans leurs casernes. L'émeute grondait, Paris se couvrait de barricades. Les bruits les plus sinistres arrivaient jusqu'à nous.

Nous reçûmes l'ordre de nous tenir prêts à marcher.

Le 23, au matin, quelques milliers d'hommes d'infanterie, flanqués d'artillerie, furent formés en colonne de marche. Ma compagnie, sous les ordres du capitaine Raulon, avait la tête. Le capitaine et les officiers étaient sombres, mais résolus. Paul et moi, nous nous regardâmes tristement.

— Que faire ? fit-il à voix basse, en se penchant vers moi.

— Attendre.

— Attendre quoi ?

— Nous verrons bien, répondis-je embarrassé et ne sachant trop que dire.

Les clairons sonnèrent la marche du bataillon et nous partîmes au pas accéléré. Nous marchâmes quelque temps et bivouaquâmes ensuite pendant trois heures. Nous étions troupes de réserve, et on nous avait écartés à dessein du théâtre de l'insurrection. La journée était splendide ; le ciel d'un bleu éclatant, le soleil implacable ; on avait chaud et soif dans les rangs. De temps en temps le crépitement sourd de la fusillade arrivait jusqu'à nous. Tout à coup, le canon se fit entendre et domina les autres bruits.

La bataille était engagée.

A ce moment, un officier d'état-major arriva au galop et vint parler au commandant de la colonne.

Les clairons retentirent de nouveau. Nous partîmes au pas gymnastique, l'artillerie nous suivait au grand trot, et devant nous les portes et les fenêtres se fermaient avec fracas.

Un quart d'heure après nous débouchions sur la place de la Bastille, en face de la barricade du faubourg Saint-Antoine.

Celui qui n'a pas vu cette barricade ne peut guère s'en rendre compte. Haute de trois étages, large de sept cents pieds, elle barrait d'un angle à l'autre l'embouchure du faubourg, c'est-à-dire trois rues. Dix-neuf barricades s'étagaient dans la profondeur des rues derrière cette forteresse de poutres, de charrettes, de portes, de moellons et de pavés. On disait que c'était un ancien officier de marine d'une terrible énergie, nommé Frédéric Cournet, qui l'avait édifiée et qui la commandait.

Nous avons fait halte à cent pas à peu près de la barricade qui bouchait la rue de la Roquette. L'artillerie avait pris position. Le commandant de la colonne passait dans les rangs, nous excitant au combat.

Sur la barricade, ni un homme, ni un drapeau ; morne, silencieuse, on l'eût dite abandonnée. Tout à coup deux hommes, le fusil en bandoulière, parurent sur la crête. L'un portait un drapeau rouge,

l'autre un drapeau noir. Legall portait le premier, Gautrot le second. Ils les plantèrent aux deux angles de la barricade. On lisait sur le rouge, en grandes lettres noires : « Vive la République démocratique et sociale. »

Sur le noir en grandes lettres blanches : « Vivre en travaillant où mourir en combattant. »

Ils se découvrirent, crièrent tous les deux : « Vive la République ! » et descendirent lentement.

Un frisson passa dans tous mes membres. Je me retournai vers Paul, qui était devant moi au premier rang. Il était livide.

— Legall ! Gautrot ! murmurait-il d'une voix étranglée.

— En avant ! commanda le capitaine Raulon, en levant son sabre.

— Jamais ! cria d'une voix de fou Paul Marianne, et, prenant son fusil par le bout du canon, il le cassa en deux sur le pavé.

Une partie du premier rang s'était arrêtée. Le capitaine avait fait demi-tour. La tête dans les épaules, les narines frémissantes, ses yeux verts braqués sur le malheureux, il suffoquait. Une légère écume blanche vint franger sa lèvre.

— Sergent Zimmer, dit-il, ses yeux dans les miens, d'une voix basse, entrecoupée, le doigt tendu vers Paul, quatre hommes et quatre balles à ce brigand, contre ce mur-là, tout de suite. Allez !

J'avais entendu, j'avais compris. Mais je cherchai en vain à me porter en avant, je me sentais cloué au sol. Puis j'étais devenu idiot, sans doute, car je me mis à rire aux éclats.

Quatre chasseurs entraînaient Paul.

— Mais qu'attendez-vous donc, sergent ? dit le capitaine Raulon, se dressant devant moi de toute sa hauteur et me dévorant des yeux.

— Rien, mon capitaine, rien, et partant du pied droit, comme un automate, je rejoignis le groupe arrêté devant le mur.

Paul me regardait venir.

— Zimmer, dit-il d'une voix douce, je comprends tout et je te pardonne ; tu consoleras la pauvre vieille et tu diras à Legall et à Gautrot que je suis mort en homme.

— Mais qu'attendez-vous donc, sergent ? cria de nouveau le capitaine.

Les quatre chiens craquèrent, les quatre canons s'abattirent.

— Feu ! commanda Paul. Vive la...

Ça ne fit qu'un coup. Mon pauvre ami tomba sur le visage, les quatre balles avaient traversé la poitrine...»

### III L'EXPIATION.

Fritz Zimmer laissa, pour la seconde fois; tomber sa tête dans ses mains et se tut. Au bout de quelques minutes, il la releva :

— Vous me demanderiez des détails sur ce qui se passa ensuite que je serais fort embarrassé de vous en donner, continua-t-il ; il paraît que je n'épargnai pas ma peau et que je fus un héros, sans m'en douter ce jour-là. Quand je repris connaissance sur le lit d'hôpital où me clouaient cinq blessures, on m'apprit que j'étais là depuis quelques jours; que le ministre de la guerre m'avait envoyé la croix et qu'on avait tout espoir de me sauver. Une heure après, j'avais arraché mes appareils. On s'en aperçut malheureusement. On me surveilla, et à la deuxième tentative on me mit la camisole dé force ; un gardien ne me quitta plus. On attribuait cela au délire. Je sortis de l'hôpital, au bout de deux mois, parfaitement guéri. Ma première course fut pour le faubourg Saint-Antoine, pour la rue de la Roquette.

Je me disais que la mère Marianne devait ignorer les détails de la mort de son fils. Je la consolerais ; ma vie désormais n'aurait qu'un but, me vouer corps et âme à la pauvre mère et remplacer, autant que faire se pouvait, Paul auprès d'elle. Je voyais là la réparation, la réhabilitation. Car j'éprouvais le besoin de réparer le besoin de me réhabiliter. En vain entassais-je raisonnements sur raisonnements pour me prouver que tout le monde à ma place eût agi comme moi, que ma perte n'eût pas sauvé Paul, qu'instrument passif je n'étais pas responsable...

Fadaises et lâchetés ! Il était mort, lui, le jeune homme, pour sa foi, pour le droit, pour la justice, et moi, misérable, j'avais aidé à le tuer, au lieu de mourir avec lui.

Je marchais la tête basse, absorbé dans ces réflexions, lorsque je levai les yeux : j'étais devant la maisonnette de la mère Marianne. La porte et les volets étaient hermétiquement fermés.

Une femme était sur le seuil voisin.

— Est-ce que vous demandez la mère Marianne, monsieur le sergent ? demanda-t-elle d'une voix traînante.

— Oui, madame.

— Ah ! pauvre femme, je vous ai vu chez elle autrefois; vous ne savez donc pas le malheur ?

— Non, dis-je en pâlisant.

— C'est les affaires, vous savez ? Les amis de son homme, M. Legall, le père Gautrot, vous les connaissiez ?

— Oui...

— M. Legall a eu plus de chance que son ami Gautrot, il a été tué raide sur la barricade. Pauvre père Gautrot ; il était blessé, lui ; les soldats l'ont arraché de la maison de la mère Marianne, où il s'était traîné. Ils l'ont fusillé, là où vous êtes, devant la porte. Oh ! pardon, monsieur le sergent. La mère Marianne s'était évanouie; lorsqu'elle est revenue à elle, on apportait le corps de son fils troué de quatre balles. La pauvre femme est morte dans la nuit. Oh ! c'était du brave monde !

Un sanglot me serra la gorge.

— Merci, dis-je, en m'éloignant et lui faisant un geste d'adieu.

C'est de ce jour-là seulement que je me suis mis à boire. Je croyais tuer le souvenir et c'est le souvenir qui me tue. Il y met trop de temps. Adieu, les enfants, je vais dormir. Laissez-moi vous dire une dernière parole. Pour vous, pour tous, j'ai fait mon devoir, rien que mon devoir de soldat. J'ai pour moi l'opinion, le monde, le gouvernement, tout le tremblement ! J'ai été félicité, cité, décoré, le diable et son train... Eh bien ! je vous le dis : c'est un vilain métier que le nôtre, et Fritz Zimmer, sergent modèle, Fritz Zimmer, le troupier d'attaque, votre vieux camarade Fritz, enfin, n'est qu'un lâche et un propre à rien

Il ouvrit la porte et la referma violemment, nous laissant stupéfiés et muets autour de la table. Sa chambre était située au-dessus de nous. Nous l'entendions marcher d'un pas rapide, inégal.

— Cet animal de Fritz est fou, je crois, dit le vieux Rigaud. Décidément l'absinthe lui a tapé sur la boule. Il va dormir là-dessus et ne se rappellera rien demain matin.

Zimmer ne marchait plus.

— Il ronfle déjà, fit Rigaud.

Un coup de feu et la chute d'un corps lourd sur le plancher vint nous faire bondir sur nos bancs.

Nous nous précipitâmes en désordre vers la chambre de Zimmer. Le verrou était tiré. Un coup de pied jeta la porte en dedans.

Un bout de chandelle à la mèche longue et fumeuse jetait une lueur rouge dans la chambre.

Le sergent était étendu sur le plancher, le crâne fracassé; à côté de lui son fusil déchargé fumait encore. Ainsi mourut le sergent Fritz Zimmer.

## SIXIEME EPISODE

Le Malheur du Paysan.

(1851)

I

### LA PASSION DE LA TERRE

Il s'appelait Claude Tauran et habitait dans les Basses-Alpes une cahute entourée d'un lopin de terre, à quelques kilomètres de Manosque. Sans souci de Malthus et des économistes, le vieux Tauran et sa femme avaient, toute leur vie, travaillé comme des chevaux et s'étaient délassés comme se délassent les pauvres, en faisant beaucoup d'enfants. Six garçons et deux filles avaient là droit à la huche.

L'âge et les infirmités avaient donné leurs invalides au père et à la mère Tauran. Sans le travail d'hercule de Claude, l'aîné de la couvée, la pauvre maisonnée se serait couchée plus d'une fois sans souper.

Mais Claude était là.

A mesure que les petits grandissaient, la tâche devenait moins dure. L'un devenait valet de ferme, l'autre palefrenier au château. Le troisième s'engageait comme soldat et les deux derniers comme marins. Les filles, qui étaient jolies, avaient trouvé des maris. Leurs beaux yeux leur avaient servi de dot.

A leur départ, la phrase d'adieu de chacun des enfants à Claude fut celle-ci :

— La maison et le champ t'appartiennent. Garde les vieux, qu'ils n'aillent pas à l'aumône.

Claude accepta le legs et la charge, comme il avait accepté un travail forcé de quinze ans pour la communauté, sans sourciller. C'était un homme simple d'esprit et de cœur, courageux et droit, fort et patient comme ses bœufs. On estimait Claude Tauran dans la campagne de Manosque, et l'on disait de lui que c'était un brave homme.

Il avait pourtant un défaut, défaut commun du reste à tous les paysans, sevrés si longtemps de la possession du sol. Claude aimait la terre. Il l'aimait avec passion, comme une belle fille que l'on désire, pour la posséder. Un lever ou un coucher de soleil le laissait aussi froid que ses bœufs ; mais un champ bien carré, bien fumé, clos de belles haies vives et cultivé avec soin, le jetait dans un saisissement profond.

Ses compagnons le surprenaient souvent, en plein travail, penché immobile sur sa bêche, la narine dilatée, l'œil vague : Voilà maître Tauran qui sent la terre, disaient-ils entre eux, en riant.

De vrai, ils ne se trompaient guère, Claude l'aspirait par tous les pores.

Malgré l'air d'indifférence avec lequel il avait accueilli la donation, dûment légalisée, de la maisonnette et du champ fait par ses parents, avec l'autorisation de ses frères et sœurs, Claude fut bien heureux. Ce jour-là fut pour lui un des grands jours de la vie. Enfin, il avait de la terre ! de la terre à lui ! de la bonne terre du bon Dieu qu'il pouvait fumer et piocher à son aise, tourner et retourner à sa guise, fouiller et refouiller à son gré.

Il est de grandes joies. Les grandes joies sont de courte durée. Claude, parcourant un beau matin son domaine, jeta un coup d'œil de convoitise sur un coin de pré qu'il savait être à vendre. Le coin de pré allait à son champ comme une bague au doigt ; en l'arrondissant, il le carrait. Que ne ferait-on pour carrer un champ !

Sobre comme un dromadaire, d'une économie qui eût pu, en bon français, s'appeler de l'avarice, Claude, tout en mangeant et faisant manger des croûtes de pain à la famille, avait pu, en quinze ans, empiler cent pièces de cinq francs. On demandait quinze cents francs du coin de pré. Où trouver les mille ? ruminait-il. Mille francs !

Un matin, Claude n'y put tenir : Allons voir M. Fouques, se dit-il. Et prenant sa blouse des dimanches, ses souliers cirés à l'œuf et son bâton ferré, il s'achemina vers la ville.

M. Fouques, ex-huissier, — On l'avait forcé à vendre sa charge... à l'amiable, - matiné d'avocat marron, avait ce qu'il appelait un cabinet d'affaires et s'occupait de ventes de biens. Ce petit homme mûr, à lunettes vertes, frais et poupin, rasé comme un prêtre, ayant le mot pour rire et prenant le

menton aux jeunes, était la providence à cinquante pour cent de la contrée. Les paysans ne l'aimaient guère, mais pas un n'eût osé dire au cabaret que le bon M. Fouques n'était, en somme, qu'un coquin abject.

Il en avait cuit dans le temps à quelques-uns. Le digne M. Fouques était toujours en règle avec le Code, et le plaignant revenait du tribunal battu, sinon content. De plus, les cordons de la sacoche de cuir jaune étaient à jamais tirés pour lui.

Il y avait de quoi réfléchir.

Lorsque Claude entra dans la cuisine, le chapeau à la main, disant de la porte :

— Bonjour, monsieur Fouques et la compagnie, le guilleret marchand de biens buvait le vin blanc du matin au bout de la grande table massive.

— Eh ! maître Tauran ! Et comment va la santé, mon homme ? dit-il de sa bonne voix.

— Bien, monsieur, répondit Claude, rougissant de plaisir, et vous vous portez toujours bien, monsieur Fouques ?

— Eh ! eh ! on se soutient, garçon, on se soutient.

Rose ! Rose !

Une accorte brunette arriva en trotinant.

— Un verre pour maître Tauran.

— Oh ! monsieur !...

— Sans façons. Là. A votre santé. Ce brave maître Tauran ! Et nous travaillons toujours dur ?

— Il le faut bien, monsieur.

— Eh ! eh ! vous voilà un peu à votre aise maintenant ; la baraque est vieille, mais le champ n'a pas vieilli, lui. Eh ! eh ! la terre, c'est toujours jeune. A propos, que m'a-t-on dit ? Marius vend son coin de pré, bonne terre, eh ! eh ! Ce pré-là arrondirait joliment votre champ, maître Tauran.

— Oh ! oui, monsieur, murmura Claude d'une voix étranglée, c'est même à propos de cela que j'étais venu vous voir.

— Tiens ! tiens ! voyez-vous ça, dit le petit homme en dardant par-dessus ses lunettes un regard aigu sur la victime, comme ça se trouve !

— Monsieur Fouques, dit Claude en prenant son courage à deux mains, vous me connaissez depuis longtemps. Vous savez que je suis un brave homme, qui ne boude pas devant l'ouvrage, et que le cabaret ne voit pas souvent la couleur de mon argent. Je voudrais acheter le pré de Marius, mais je n'ai que cinq cents francs et il m'en demande quinze cents. J'ai pensé que peut-être vous, si bon au pauvre monde, vous pourriez...

— L'argent est rare, garçon, l'argent est rare. Vous vous figurez, vous autres, ma parole d'honneur ! que je le fais avec les dents. J'aime à obliger, c'est vrai, surtout du brave monde comme toi, malgré que j'y laisse du mien tous les ans, garçon, sans compter l'ingratitude... Mais enfin, j'aime à obliger, on ne se refait pas... Seulement, garçon, il y a une chose dont tu ne te rends peut-être pas bien compte : c'est qu'avec ce gueux de gouvernement l'argent augmente et la terre diminue : timbre, enregistrement, frais d'actes, le diable et son train, le fisc mange tout, tu comprends ?

— Oui, monsieur, murmura Claude, qui, l'oreille tendue, les yeux écarquillés, ne voyait, suivant l'expression populaire, que du feu dans les explications de l'ex-huissier et suait à grosses gouttes.

— J'aime à obliger, c'est connu, on ne se refait pas, continuait l'usurier; reviens dans deux heures, garçon, on fera son possible, il faut s'aider entre braves gens.

Deux heures après, Claude sortait de l'ancre, tenant amoureusement, pressée sous son aisselle, une sacoche de mille francs. Il avait, il est vrai, signé, — Claude savait signer son nom, — une lettre de change, à six mois, de mille deux cents francs, à cinq pour cent d'intérêt l'an. Mais qu'est-ce qu'un papier, même timbré, à côté de la terre ?

Puis, ce n'était qu'une formalité, disait l'excellent M. Fouques, qui ne cessait de répéter que les droits de timbre, d'enregistrement et de notariat étaient des choses terribles à payer. J'y serai peut-être du mien, continuait-il en le poussant vers la porte, mais on ne se refait pas, j'aime à obliger, c'est connu !

Lorsque Claude, tout fiévreux, franchit le seuil de la maisonnette, il entendit des cris et des sanglots. Un triste spectacle l'attendait. Le vieux Tauran, qui avait résisté à deux attaques de paralysie, venait d'être emporté par la troisième.

Claude aimait son père et sa mère, comme les paysans aiment les vieillards lorsqu'ils ne peuvent plus travailler. Du moment où il subvenait à leurs besoins, il se croyait parfaitement quitte vis-à-vis d'eux.

Claude Tauran était cité comme un bon fils au pays de Manosque.

Il se laissa tomber sur un banc et resta longtemps la tête dans ses mains. A quoi pensait Claude au milieu des chuchotements et des patenôtres des commères groupées autour du lit funèbre? Voilà le père mort, se disait-il, pauvre vieux ! il ne souffrira plus... Ces enterrements, ça coûte, et Marius veut quinze cents francs comptants. Si le pré m'échappait... A cette idée une sueur froide inondait son front, et il pressait la sacoche aux mille francs contre sa poitrine.

La mère Tauran, usée jusqu'à la corde et achevée par la mort de son homme, ne devait pas tarder à le rejoindre. Cinq jours après, on la couchait au cimetière près de lui, et Claude se disait, le soir, lorsque ses deux sœurs et un de ses frères venus à l'enterrement furent partis, qu'il était bien seul dans la vie.

— Qu'est-ce qui me portera la soupe au travail ? ruminait-il au coin de l'âtre. Qui tiendra la maison en ordre ? Qui raccommodera les bardes ? Une servante. Il faudra la payer. Elle me volera. Si je me mariais ?

Claude fut si étonné qu'une pareille idée eût pu surgir en lui qu'il se mit tout debout comme mu par un ressort. Se marier ! lui, Claude, Claude Tauran ! Avoir une femme à lui appartenant... Quels horizons!

Jusqu'à ce jour, à peu de chose près, la femme avait été pour lui un mythe, un être de raison. Le travail de bœuf auquel il s'était assujéti et sa passion pour la terre l'avaient préservé jusqu'alors du libertinage crapuleux qui, dans les campagnes, 'appelle l'amour.

On eût fort embarrassé Claude, arrivé à l'âge de trente-deux ans, si on lui eût demandé s'il était laid ou beau. Il ne savait pas. Un tesson de miroir collé au mur, et où il n'avait jamais pu voir qu'un tiers de son visage, suffisait à sa coquetterie.

Et pourtant le dimanche matin, quand Claude rasé de frais, en chemise blanche et habits de fête, se rendait à la messe, — rendez-vous d'affaires au village, — pour savoir les nouvelles du pays, plus d'une fille de ferme, rouge comme une pomme d'api, s'était retournée pour le voir, plus d'une pastoure mafflue avait soupiré à son intention.

Mais œillades et soupirs laissaient Claude de glace. La terre, sa maîtresse, l'absorbait tout entier.

C'est qu'il était vraiment beau, ce rustre ! Les yeux étaient petits, mais vifs ; la bouche aux grosses lèvres roses, grande, mais garnie de trente-deux dents blanches, bien alignées. Les extrémités n'étaient peut-être pas ce qu'on appelle de race ; mais les épaules étaient larges et la taille bien prise. Le cou de taureau de Claude faisait rêver les bergères au bord des ruisseaux.

— Je ne vois que la Jeanne, la fille de ferme du père Courdouan, qui pourrait faire mon affaire, dit l'orphelin en s'éveillant le matin tout pensif. Elle guigne bien un peu d'un œil et n'a pas dix écus vaillants. Mais c'est sage, honnête, dur à l'ouvrage, ça couperait un sou en quatre, m'a-t-on dit : en nous forçant tous les deux, nous pourrions acheter de la terre avec la Jeanne.

## II

### LE BON MONSIEUR FOUQUES.

Claude était un parti inespéré pour la grosse fille de ferme; aussi n'eut-elle pas une minute d'hésitation ; il demanda sans barguigner et obtint de même.

Un mois plus tard, la Jeanne, habillée de blanc et couronnée de fleurs d'oranger, franchissait triomphante le seuil de la maison Tauran.

Si peu que coûtent à la campagne les enterrements et les mariages, si modestes que soient les noces, il n'est pas de petite dépense pour le pauvre. Claude était loin d'être un prodigue, mais enfin on ne se marie pas tous les jours; il est des obligations sociales. Il avait, de plus, acheté et payé comptant le coin de pré de Marius; mais, pour parer à tout cela, il avait fallu faire une seconde visite au bon M. Fouques.

Comment le joyeux marchand de biens eût-il résisté ? L'obligeance était arrivée chez lui à l'état chronique; il obligea donc Claude aux mêmes conditions, à ces conditions que M. Fouques appelait de simples formalités.

Ceci se passait, dans les derniers mois de l'année 1847. Claude et la Jeanne passèrent leur lune de miel à défoncer, pelleverser et fumer le bienheureux coin de pré. Cela fait et parfait, le mari alla faire des journées, et la femme, qui, tout en défonçant, pelleversant et fumant, avait trouvé le temps de devenir grosse, garda la maison.

La Révolution de février 1848, qui ébranla la France et l'Europe jusque dans ses fondements, ne fit même pas sourciller les époux Tauran. Qu'importait à ce couple de labour la monarchie ou la république, un roi ou un président ? Tout cela passait au-dessus de lui et ne le touchait guère. Ce qui intéressait Claude en ce moment était un joli champ voisin qui était en vente. Ce champ eût décarré le sien, mais il l'eût bien arrondi.

De cette idée d'arrondissement à retourner chez le digne M. Fouques, sa providence ici-bas, il n'y avait qu'un pas pour Claude. Il y songeait sérieusement. — Qu'ai-je à m'inquiéter ? rêvassait-il : je sais bien que la première échéance est dans quelques jours, mais le bon monsieur n'a-t-il pas dit qu'en refaisant tous les six mois un papier neuf, la formalité, comme il l'appelle, ça suffirait ? Eh bien, en allant refaire le papier à la ville, je lui parlerai de ça.... il est si bon !

N'y tenant plus, il se disposait à aller trouver sa providence, l'excellent M. Fouques, lorsque celui-ci descendant de son bidet, mit pied à terre devant la maisonnette.

Claude, arrivé trop tard, malgré son empressement, pour tenir l'étrier, se précipita sur la bride et se confondit en exclamations de joie respectueuse et de bienvenue cordiale...

— Le bon monsieur ! Quel honneur ! Vous allez vous rafraîchir ! Jeanne, va tirer du vin blanc ; M. Fouques aime le vin blanc le matin....

— Merci, merci, garçon ! interrompit M. Fouques d'un air froid et distrait, tout en inspectant la chambre reluisante de misère et de propreté. Je ne prendrai rien, je suis souffrant depuis quelques jours ; nous irons, si tu le veux, faire un tour de promenade, tu me montreras ta petite propriété.

Un frisson parcourut Claude des pieds à la tête ; avoir de la terre est un bonheur, mais la montrer est une joie.

Précédant son compagnon d'un pas, l'heureux propriétaire était intarissable. Il ne fit pas grâce au patient M. Fouques d'un souffle de taupe ou d'un échalas. Le bon monsieur souriait.

— Es-tu prêt pour la première échéance, garçon ? dit-il tout à coup de sa meilleure voix en l'interrompant.

Claude se sentit vaguement troublé.

— Ah ! Oui ! fit-il d'un air entendu, vous parlez du papier, la formalité comme vous dites, il faut en faire un neuf ; à vos ordres, monsieur Fouques.

— Mais non, mon garçon, mais non, tu n'y es pas, tu n'y es réellement pas. Je te demande si tu es prêt à me payer après-demain les premiers douze cents francs, avec les intérêts à cinq pour cent, que je t'ai prêtés voilà six mois.

— En argent ?

— En or, si tu veux, mon garçon.

— Mais je n'ai pas d'argent, dit le malheureux Claude d'une voix étranglée. Vous m'avez dit que je payerais quand je pourrais, en refaisant le papier tous les six mois.

— Eh oui ! garçon, eh oui ! je t'ai dit ça, et ne m'en dédis pas, crois-le bien, mais les affaires vont d'un mal... Tu sais combien j'aime à obliger le monde, eh bien, tous les jours ce sont de nouvelles pertes. Ah ! le proverbe a bien raison... « Au pauvre la besace ? » J'y serai avant peu, à la besace, garçon ; mon bon cœur m'aura perdu. Ce sont ces brigands de Parisiens qui sont cause de tout. S'ils avaient laissé notre bon roi en place, le commerce irait, garçon ; et je ne serais pas forcé de te redemander mon argent.

Claude, la tête basse, ne comprenait rien au verbiage filandreux de l'usurier. On lui demandait de l'argent, il n'en avait pas ; sa pensée n'allait pas plus loin.

— Que faire ? que faire ? Vous savez bien comment il faut faire, mon bon monsieur Fouques ; il doit y avoir un moyen....

— Oui, garçon ! il y a un moyen, il n'y en a même qu'un !.... Vendre !

— Vendre ! vendre la terre, râla-t-il.

— Eh !...

— Jamais !

Le bon M. Fouques, tout en marchant, avait rejoint son bidet.

— Allons, allons, garçon, disait-il d'une voix pateline, en interrogeant du coin de l'œil la physionomie bouleversée de Claude ; ne te tourne pas les sangs, nous aviserons. Je ferai mon possible pour arranger cela, mon homme ; tranquillise-toi. Entre honnêtes gens il faut bien s'entr'aider...

Le lendemain avant midi, la lettre de change fut présentée à Claude Tauran en son domicile et parlant à sa personne par Me Bonenfant, huissier audiencé près le tribunal de Manosque.

Avec un homme aussi obligeant que M. Fouques et l'huissier Bonenfant, espèce de furet à figure de fer-blanc, les choses ne pouvaient traîner en longueur. Protêt, assignation, jugement par défaut, commandement, saisie, tombèrent comme grêle sur le malheureux Tauran.

Stupéfié, n'ayant même pas l'idée d'une défense possible contre le bourgeois usurier, le pauvre homme réalisait à cette heure l'expression navrante du travail étranglé par le capital.

Enceinte de sept mois environ, la Jeanne, minée par sa douleur et plus encore par celle de son homme, était alitée depuis une semaine. On attendait ce jour-là les hommes de loi à la maisonnette. La justice venait vendre à l'encan la terre et la maison, les ustensiles et les pauvres hardes.

Fou de douleur, assis au pied du lit de sa femme malade, la tête sur les genoux, toute énergie avait abandonné Claude.

La porte s'ouvrit toute grande :

— Maître Tauran, les voilà, dit une voix essoufflée.

Claude se leva pesamment, oscilla un instant comme un homme ivre, et fit en trébuchant quelques pas à travers la chambre. Tout à coup son œil flamba sous sa paupière rougie, il bondit vers la muraille et en arracha son fusil...

— Qu'ils viennent donc, nous allons rire, gronda-t-il d'une voix sourde, en frappant le sol en terre battue d'un violent coup de crosse.

— Claude, murmura la Jeanne d'une voix brisée, mon pauvre homme, que peux-tu contre la justice ? Les bourgeois sont les bourgeois ; ils s'entendent contre nous. Si tu fais un malheur, que deviendras-tu ? Que deviendrai-je ? Que deviendra l'enfant ?

Claude laissa tomber son fusil, ouvrit brusquement la porte et s'enfuit.

Lorsqu'il revint, la nuit, pâle, boueux, défait, il vit de loin les fenêtres de la maison ardemment éclairées, la porte était entr'ouverte, il la poussa timidement. Comme au jour de la mort des vieux parents, la chambre était pleine de commères chuchotant et patenôtrant : sur le lit, dessiné par un drap de toile bise, un cadavre...

La Jeanne était morte au coup de marteau du commissaire-priseur, accouchant avant terme, d'un enfant si pâle, si chétif, qu'on l'eût cru mort-né, s'il ne s'était mis à geindre.

La Madeleine, une bonne voisine, qui avait un nourrisson pendu au sein, lui donna le nouveau-né pour compagnon.

— Claude, dit-elle au malheureux, qui regardait tout le monde d'un air hébété; c'est trop de malheurs à la fois sur la tête d'un brave homme ; la pauvre femme est morte, mais j'ai du lait pour deux, et je me charge de donner des couleurs à ton pâlot.

Claude revenant de conduire le corps de sa femme au cimetière, alla voir la Madeleine. Il avait son bâton ferré à la main et un paquet sous le bras.

— Courdouan m'a pris pour garçon de charrue, et m'a donné vingt écus d'avance; en voilà dix. Tant que Claude aura des bras au bout des épaules, l'enfant et toi ne manquerez de rien, Madeleine.

Il serra la main à la brave femme, regarda son petit d'un air sombre et s'éloigna brusquement.

### III

#### NOËL GODFRIN.

Deux ans se sont écoulés. Nous sommes aux premiers jours de l'année 1851. Claude était à la ferme Gourdouan ce qu'il avait toujours été, un ouvrier irréprochable. Mais si le travailleur n'avait pas changé, il n'en était pas de même de l'homme. Joyeux, épanoui, bavard, avec une pointe de vantardise autrefois, depuis le malheur il était devenu sombre et ne parlait guère que par monosyllabes. Nul ne l'avait vu rire depuis. La voisine Madeleine nourrissait et soignait le petit Estève, l'enfant chétif de Claude et de la Jeanne, comme son propre fils.

Un soir, Claude apporta de l'argent à la bonne femme : quoique toujours frêle et pâle, le petit avait meilleure mine, ses joues commençaient à se roser. Il sourit à Claude, qui, assis sur un escabeau, le

regardait pensif, et tendit vers lui ses petites mains. Celui-ci sentit une larme chaude monter à sa paupière. Il se leva brusquement.

— Je pars, dit-il, il y a loin d'ici à la ferme. Je reviendrai dans quelques jours. S'il y avait du nouveau, mère Madeleine, vous me feriez prévenir.

La nuit était froide, la lune dans son plein inondait de lumière la campagne blanche de givre, les étoiles brillaient au ciel, et le sol durci résonnait sous les souliers ferrés de Claude, qui, le bonnet de laine tiré bas sur la nuque, marchait à grands pas.

— Que pourra faire l'enfant, s'il vit ? disait le pauvre homme : il sera toujours faiblot. Il faut être fort pour travailler la terre. Et si je tombais malade ? Et si je mourrais ?

Il serra ses gros poings. Brigand de Fouques ! gronda-t-il. Il a tué la mère, il a ruiné le père, il sera cause de la mort de l'enfant. Ah ! si jamais...

Patience... les montagnes, dit-on, ne se rencontrent pas, mais les hommes

Absorbé dans ses pensées de haine et de vengeance, Claude était arrivé dans le gros bourg, que traversait la route qui menait à la ferme. La gorge serrée, la poitrine en feu, il était dévoré par une soif ardente. Les fenêtres, au rez-de-chaussée d'une belle maison blanche, flambaient rouge, un bouchon de houx se balançait au-dessus de la porte d'entrée. Le cabaret de maître Escoffler était célèbre à trois lieues à la ronde.

Claude s'assit à une table et demanda du vin. A côté de lui, une vingtaine de paysans étaient groupés autour d'un homme, jeune encore, qui portait une barbe longue et blonde. Malgré sa blouse grise, son chapeau de feutre mou, ses sabots bourrés de paille, on devinait au premier coup d'œil le secret de la supériorité de cet homme sur son entourage.

Le front large et haut éclatait, l'œil bien ouvert regardait droit en face ; la bouche un peu serrée et le menton vigoureusement accusé accentuaient cette figure et lui donnaient un caractère d'intelligence et d'énergie peu communes. L'homme parlait et les paysans l'écoutaient avec religion.

— On vous apprend tous les jours à maudire la Révolution, et quelques-uns de vous, aveugles à ne point voir le soleil en plein midi, se laissent égarer, disait-il. Votre maire, un magistrat « républicain, » vous dit que vos pères qui ont fait la grande République étaient des brigands ; le curé ajoute qu'ils sont damnés, et vous dites qu'après tout le maire, qui a fait ses classes, est un bourgeois fort ; et que le curé, qui lit le latin et peut-être même le comprend, en sait plus long que vous. Que les nobles, les prêtres et les bourgeois même insultent la Révolution et la République, je le comprends encore, mais vous, vous les esclaves dont elle a brisé la chaîne, dont elle a fait des citoyens ; vous à qui elle a donné le droit à la terre qui vous engraisse et qui ne produisait que pour le maître ; vous pour qui elle a confisqué les biens des prêtres et des nobles, traîtres à la patrie, qu'étiez-vous avant elle ? Rien. Qu'êtes-vous depuis elle ? Tout... Le noble et le prêtre ne se relèveront pas du coup qui les a mis à bas. En vain l'homme fatal, dont, aveugles, vous acclamiez le nom naguère, a-t-il rouvert l'église devenue magasin à fourrages, et fait de palefreniers et de maçons des ducs et des comtes ; noblesse et clergé sont bien morts. Mais savez-vous ce qui vit ?, ce qui vous étrangle ? ce qui a remplacé le despotisme de la naissance et de la religion ? Le savez-vous ? non. Eh bien ! c'est l'argent. L'argent qui, au lieu de venir au secours des travailleurs en détresse, les ronge sous toutes les formes ; vous hommes de la campagne, vous êtes la proie de l'usure, le malheur, le grand malheur du paysan. Vous avez la passion de la terre ; pour vous, surtout, sa possession est le signe d'affranchissement et vous voulez toujours arrondir le domaine. — Claude avait levé la tête, et, bouche béante, ne perdait pas une parole de l'homme — Vous comptez sur le travail pour vous libérer, mais la femme ou l'enfant tombent malades, la récolte est mauvaise, il faut payer pourtant. Alors l'usurier, — Fouques, de Manosque, ou un autre, — arrive !

Pour que, libres dans la commune, vous puissiez manger le blé que vous avez semé, et vous puissiez boire le vin que vous avez planté ; pour que l'usure, pour que les droits de timbre, d'enregistrement, et autres voleries disparaissent ; pour que les octrois, les rats de cave et les gabelous s'en aillent pour que l'impôt soit payé par ceux qui possèdent et que l'argent, grâce à des banques foncières, soit à la portée de tout le monde, eh bien, pour avoir cela et tout cela, il faut aimer la Révolution et la République. Non la République des bourgeois et des soldats, mais la République des paysans, la République des ouvriers, la République démocratique et sociale enfin !

L'homme se tut, il se fit un grand silence.

— Comment s'appelle la grande barbe ? demanda Claude à l'un de ses voisins en sortant du cabaret.

— Noël Godfrin.

— Est-il riche ?

— Il a un petit bien qu'il fait valoir, il a été aux écoles et il est bien aimé ici de nous et des ouvriers. Le maire, le curé et les bourgeois ne l'aiment guère; ils disent que c'est un rouge, un partageux. C'est un enfant du pays, et nous savons, nous, qu'il est brave.

Le lendemain Claude retourna au cabaret.

Quelques mois se passèrent. Une nuit il rentra à la ferme avec un sac de cartouches, et un fusil à deux coups portant la balle de calibre. Le père Courdouan vit le lendemain le fusil dans un coin.

— Tu es donc chasseur ? dit-il à son valet.

— Oui, maître, voilà l'hiver, les loups vont descendre de la montagne.

— Les loups ? fit Courdouan, il y a longtemps qu'on n'en a vu par ici.

— On en verra bientôt, répondit Claude.

Le 4 décembre au soir, le cabaret de maître Escoffier regorgeait de monde. Debout sur une table la carabine à la main, Noël Godfrin haranguait les paysans, qui, les uns armés de fusils de chasse, les autres de fourches, les autres de faux, se pressaient autour de lui. L'homme à la longue barbe était pâle, ses yeux jetaient des flammes.

— La Constitution est déchirée, disait-il d'une voix vibrante, nous sommes trahis ; le président, un Bonaparte, qui avait juré au peuple fidélité à la République, a violé ses serments. Les républicains sont entassés dans les casemates, le sang coule comme l'eau dans les rues de Paris. La France entière se lève. Ici le département est déjà debout ; les chefs montagnards sont à leur poste, le rendez-vous général est aux Mées ; Aillaud (de Voix) nous y attend. Aux armes ! Et maudit soit le lâche qui ne se lèvera pas aujourd'hui pour défendre la République et la Révolution.

— Godfrin, crièrent les paysans en brandissant leurs armes, nous te suivrons, la République ou la mort !

Claude, sans dire un mot, sortit du cabaret, et s'achemina vers la ferme de toute la vitesse de ses jambes. Tout le monde était encore debout. Maître Courdouan, assis devant un grand feu de fagots, causait avec ses valets.

Claude alla droit à la soupente, décrocha son fusil, prit sa sacoche à cartouches et jeta un grand sac de toile grise sur son épaule.

— Où vas-tu à cette heure avec ton fusil, Claude ? demanda le fermier, en le voyant ainsi équipé.

— A la chasse, maître. Les loups sont descendus.

Et, franchissant le seuil de la porte, il s'enfonça dans la nuit.

Un quart d'heure après, il rejoignait la colonne insurgée, qui avait fait halte à la porte du bourg.

— Claude, je t'attendais ! dit Noël Godfrin.

— Que veux-tu faire de ce sac, Claude ? demanda Godfrin aux premières lueurs de l'aube.

— Ce que je veux en faire, gronda Tauran, n'allons-nous pas à la bataille contre les bourgeois ? Fouques, de Manosque, a tué ma femme et m'a ruiné; il me faut sa vie et son argent. Tu m'as dit cent fois que cet homme était une sangsue qui pompait notre sang ; qu'il était comme tous les bourgeois, un ennemi acharné du pauvre monde et de la République. Eh bien, lui et d'autres mourront de la main de Claude Tauran, fit-il en frappant la crosse de son fusil contre la terre, et mon pâlot pourra vivre à son aise avec l'argent du brigand.

— Claude, jette ce sac, commanda Godfrin d'une voix brève, frémissante; jette ce sac, malheureux, et écoute :

Nous allons combattre aujourd'hui- pour la plus sainte des causes ; nous allons combattre pour le droit, pour la justice violés, pour l'égalité, pour les droits de l'homme, et tu viens mêler à ces grandes choses tes haines égoïstes, tes vengeances personnelles ! Il n'y a ici que des cœurs purs, que des mains loyales ; jette ce sac, pillard ! jette ce sac, voleur !

Claude était pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres :

— Pardon, dit-il à Godfrin, c'est l'idée de ma pauvre femme et du pâlot qui m'avait tourné la tête...

Il jeta le sac dans le fossé du chemin, tendit la main à Godfrin qui la serra, et reprit sa place dans le rang.

Aux Mées, sous le commandement suprême d'Aillaud (de Voix), la lutte fut sanglante, acharnée.

Godfrin tomba criblé de balles à la première décharge. Claude se battit comme un lion et fut fait prisonnier, couvert de blessures.

Deux mois plus tard, il paraissait devant la commission mixte de son département. Fouques, de Manosque, était un des témoins à charge. Condamné à la déportation, Claude mourrait moins d'une année après, à l'île du Diable, à Cayenne.

Quoique bien soigné par la mère Madeleine, le petit Estève était resté pâle et chétif ; surpris un jour par la neige en gardant les troupeaux dans la montagne, des bergers le trouvèrent mort de froid.

Le bon monsieur Fouques est, lui, président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, membre de la fabrique et candidat officiel au conseil général. Il a été décoré l'année dernière.

## SEPTIÈME EPISODE

Testament d'un Transporté. (FÉVRIER 1852)

### I

#### UN MATIN DE DÉCEMBRE.

*En rade de Brest, à bord du Duguesclin, 20 février 1852.*

*A ma femme, à mon fils.*

Ceci est mon testament. Quand ces quelques lignes, que j'écris dans un coin de la batterie et que ma main tremblante a peine à tracer, te parviendront, ma bonne Louise, ton Olivier sera mort.

Dans quelques heures le canot va me transporter, avec dix de mes compagnons, à l'hôpital militaire.

Les médecins m'ont abandonné, condamné. Je sens qu'ils ont raison : je n'en sortirai pas vivant. Ne pleure pas trop, mon enfant. Je meurs comme j'ai vécu, en homme. Il n'est pas donné à tous de mourir pour la Justice et le Droit. Ton cœur de femme et de mère saignera sans doute ; mais mon nom fera longtemps tressaillir d'orgueil ton âme républicaine.

.....  
Te rappelles-tu la matinée du 3 décembre ? Le temps était sombre, pluvieux. Je te vois encore au coin du feu, allaitant notre enfant. Cher enfant, blanc et rose dans sa petite chemisette, il s'agitait joyeux sur tes genoux et me souriait pendant que j'épinglais près de la fenêtre les cheminées de mon fusil ; je sentais ton regard peser sur moi et n'osais pas te regarder. Lorsque j'eus achevé de charger les deux canons, je m'approchai les yeux baissés, — j'avais peur de faiblir, — et je t'embrassai longuement. Comme ton cœur battait, ma bonne Louise, et comme l'émotion me serrait la gorge ! Tu me tendis l'enfant, je couvris de baisers son frais petit visage et je sortis sans retourner la tête. Nous ne devons plus nous revoir.

Je m'arrêtai dans la rue et tendis l'oreille ; un bruit de fusillade, interrompu de temps en temps par le ronflement sourd du canon, arriva jusqu'à moi. Je me dirigeai vers la rue Saint-Denis.

Au point où la rue décrit une courbe, se dressait une haute barricade, formée d'une masse de pavés et construite dans toutes les règles ; elle paraissait d'une solidité à toute épreuve et s'élevait jusqu'au troisième étage.

J'y étais parvenu par un passage qui mettait ses défenseurs en communication avec leurs amis de garde aux barricades de la rue Saint-Martin.

Une fonderie de balles et une ambulance étaient établies là. Au sommet de la barricade, flottait au vent un drapeau tricolore, le drapeau du poste des Arts-et-Métiers enlevé quelques heures auparavant.

Cent quarante à cent cinquante hommes étaient là debout, le fusil à la main.

Le combat s'engageait comme je sortais du passage. Je fus reçu avec acclamation. Tous les camarades d'atelier, Michel Rochon, Neyraud, David, nos amis enfin, étaient au rendez-vous... En batterie, sur la chaussée du boulevard, quatre pièces de canon, tirant sans relâche à obus et à boulets, couvraient la barricade de débris. Un régiment de ligne, le 72<sup>e</sup>, hors de portée de fusil et l'arme au pied, attendait que l'artillerie eût ouvert la brèche pour monter à l'assaut. Assis ou couchés derrière la barricade, le fusil sous la main, nous attendions, nous aussi.

Nous n'attendîmes pas longtemps. Le canon s'était tu. Il se fit un grand silence. Des commandements à voix étouffée, puis un bruit sourd de pas et d'armes arrivèrent à notre oreille.

— A la barricade les enfants ! dit Michel Rochon en retirant sa tête d'une espèce d'embrasure pratiquée entre deux pavés, voilà les *lignards*.... Tirons bas, et que chacun vise bien son homme !

### II

#### MICHEL ROCHON.

Tu seras peut-être étonnée, ma bonne Louise, de rencontrer là notre ami Michel, le blondin à figure de jeune fille, si timide et si doux ; c'est qu'il est des côtés de son caractère et de sa vie que tu ignores. Michel était l'âme de nos sociétés secrètes. Un cœur de lion battait sous cette frêle enveloppe, et on le savait si bien parmi ceux qui se trouvaient à la barricade, qu'on lui avait confié d'une voix unanime la direction de l'attaque et de la défense. En escaladant les monceaux de pavé qui roulaient sous nos pieds, nous voyions ses yeux bleus lancer des éclairs.

— La moitié sur la barricade, la moitié derrière, commanda-t-il d'une voix brève, il faut que le feu alterne sans interruption. Après chaque décharge, les fusils vidés seront remplacés par les fusils

chargés. Reste près de moi, Olivier. Ah ! ah ! les voilà à une bonne portée. Pas de balles perdues, les enfants, et de préférence aux *épaulettes*, Joue ! feu !

On n'entendit qu'un coup.

Lorsque la fumée se fut dissipée, nous vîmes du haut de la barricade, tout en rechargeant nos fusils, une trentaine de soldats étendus sur le pavé. Le régiment avait fait halte, on relevait les blessés, et les premiers rangs se reformaient en silence. Les officiers supérieurs étaient descendus de cheval et avaient mis l'épée à la main.

— A la baïonnette, mes garçons, commanda le colonel d'une voix tonnante, et balayez-moi cette...

Il n'acheva pas. La balle de Rochon lui coupa la parole. A partir de ce moment, la barricade disparut dans le feu et la fumée. Ah ! il n'y avait plus personne derrière, nous étions là debout, tous, les lèvres noires de poudre, les canons brûlant les mains, les pavés croulant sous les pieds. On ne voyait plus, on n'entendait plus, ou n'avait plus qu'une pensée : Tuer et mourir ! Tuer des soldats ! Mourir pour la République !

Notre dernière décharge était restée sans riposte.

Une rafale de vent s'engouffra dans la rue et balaya la fumée. Les derniers « pantalons rouges » tournaient l'angle de la rue jonchée de cadavres, et nous tous, la tête nue, les bras au ciel, nous saluions leur défaite d'un immense cri de: Vive la République !

Il n'y avait pourtant pas d'illusion à se faire. Nous écoutions en ce moment l'effroyable canonnade des boulevards, nous voyions bien que nous avions affaire à un ennemi sans scrupule ni pitié. Si les soldats s'étaient repliés, c'est qu'ils ne se sentaient pas en force; ils étaient allés chercher du renfort et ne pouvaient tarder à revenir. Envahis, une heure après, par les rues latérales, pris entre deux feux, nous opérâmes notre retraite par le passage, sous une grêle de balles. Vingt de nous tombèrent là, Il était cinq heures du soir.

Rochon avait quitté la barricade le dernier. Un éclat de pavé lui avait coupé le visage. Cette coupure large et profonde balafrait la joue du haut en bas et saignait. Il s'essuyait de temps en temps d'un revers de main ou avec le pan de sa blouse.

Dans le passage, nous nous étions groupés autour de lui.

— S'il en est parmi vous qui veulent s'enterrer avec la République, et il n'y a guère autre chose à faire à présent, ils n'ont qu'à me suivre, dit-il d'une voix sourde. Mais ni moi ni personne, ici ou ailleurs, nous ne blâmerons d'abandonner une défense inutile, ceux qu'une mère, une sœur, une femme ou des enfants attachent à la vie ; — il me regardait en disant cela. — Moi, je suis seul.

Un vieux tout gris fendit le groupe.

— J'ai cinquante ans et encore du cœur à l'ouvrage. Ma fille et mon gendre sont morts. J'ai une petite-fille de quatorze ans, belle comme les amours ; si je meurs, je la laisse dans la rue.

— Sauve ta fille ! dit Rochon.

Un jeune homme reprit la parole :

— J'ai une mère Vieille, infirme, mon marteau la fait vivre, elle mourra si je meurs.

— Travaille pour ta mère ! dit-il.

Un robuste ouvrier, à la moustache noire, à la tête énergique, s'avança à son tour. Un violent combat se livrait en lui ; la pâleur et la rougeur se disputaient son visage, il restait appuyé sur son fusil, les yeux baissés...

— Michel ! murmura-t-il, tu sais que je suis un homme : si ma mort est inutile à la cause, ma vie est utile à mes quatre enfants. Que faire ?

— Vivre ! dit aussitôt Michel en lui serrant la main.

L'homme s'éloigna. Nous le suivîmes des yeux :

— Olivier, va-t'en, dit Rochon en me prenant les deux mains.

— T'en irais-tu ? lui répondis-je en plongeant mes yeux dans les siens. Jure sur l'honneur qu'à ma place tu t'en irais, et je pars.

Il baissa la tête.

— Marchons ! dit-il.

### III

#### UN CABARET DE LA RUE MONTORGUEIL.

A l'angle de la rue des Vinaigriers s'élevait une formidable barricade. Battue en brèche depuis deux heures par l'artillerie, elle résistait. Un homme en uniforme de lieutenant de l'ancienne *Garde républicaine*, debout sur les pavés du faite, faisait cible aux balles des *chasseurs de Vincennes* : l'épée d'une main, le revolver de l'autre, il dirigeait la défense avec un sang-froid terrible.

— Voilà le lieutenant Luneau, dit Rochon ; avec lui, si on n'est pas sûr de vaincre, on est toujours sûr de mourir.

Deux heures ! deux heures de mitraille ! Lorsque le canon se taisait, soldats de la ligne et chasseurs de Vincennes, ivres de sang et de vin, se ruaient sur nous et nous chargeaient à la baïonnette comme des bêtes fauves. Quelle fièvre ! À sept heures, dans la fumée, dans le feu, dans la nuit, eut lieu le dernier craquement, la dernière étreinte. Je tombai, étourdi par un coup de crosse en plein crâne, et je vis, comme à travers un nuage, Michel Rochon, poignardant, avec la baïonnette qu'il lui avait arrachée, le chasseur de Vincennes qui venait de m'assommer... Puis je ne vis plus rien...

Lorsque je revins à moi, j'étais couché sur la table d'un marchand de vin de la rue Montorgueil, et Michel me frottait les tempes avec de l'eau-de-vie. En ce moment, un homme entra dans la salle ; ses mains et son visage étaient noirs de poudre ; son écharpe de représentant du peuple soutenait une paire de pistolets ; quelques hommes, le fusil à la main, le suivaient.

C'était Denis Dussoubs. Il avait pris l'écharpe de son frère Gaston, le représentant montagnard, cloué sur son lit par la maladie, et depuis deux jours il combattait sans relâche.

— Je crois que l'heure de mourir pour *Marianne* est venue, dit-il à Rochon en lui tendant la main ; en es-tu ?

— J'en suis, répondit Michel.

— Eh bien alors, à la barricade ! dit Dussoubs qui tendait l'oreille, j'entends le pas des soldats.

Ils s'élançèrent tous vers la porte. Appuyé sur mon fusil, désobéissant à Michel, je me traînai péniblement dans la rue. La nuit était noire et les hommes qui s'agitaient sur la barricade, dressée à quelques pas de la porte du marchand de vin, passaient comme des ombres devant mes yeux troublés. En ce moment, une voix vibrante, poignante d'expression douloureuse, dominait le bruit des hommes et des armes.

C'était la voix de Denis Dussoubs ; seul, désarmé, il s'était avancé vers les troupes qui marchaient vers la barricade.

— Malheureux soldats ! disait-il, vous devez être désespérés des crimes que l'on vous fait commettre. Venez à nous ! à nous qui sommes vos frères !

De ma vie, je n'ai entendu d'accents plus lamentables ni éprouvé pareil frisson.

Il parlait encore, lorsqu'il tomba sous les balles.

De ce moment la tuerie commença. J'avais en vain essayé d'escalader la barricade. Je sentais mes genoux fléchir, je voyais tout tourner autour de moi.

Je regagnai, en me traînant sur les mains et les genoux, la salle du marchand de vin. Du seuil de la porte, je vis deux hommes en bourgeron bleu qui déposaient sur une table le cadavre de Dussoubs, pendant que trois ou quatre blessés, étendus sur le plancher, râlaient leur agonie.

Tout à coup, une douzaine d'insurgés roulèrent pêle-mêle avec des soldats dans la salle comme une avalanche. Plus de fusils, plus de baïonnettes : les ongles et les dents.

Rochon, couvert de sang, se débattait sous l'étreinte d'un sergent au poil roux, aux épaules d'hercule ; je rampai vers Michel et lui tendis mon couteau. Le sergent ouvrit les bras et tomba à la renverse, comme une masse :

— *Mein Gott* ! (mon Dieu!) dit-il en tombant.

La lutte se prolongea quelque temps encore ; mais les soldats succédaient aux soldats. Rochon, cloué au mur d'un coup de baïonnette dans l'épaule, avait été garrotté.

Un caporal m'avait attaché les mains derrière le dos avec la bretelle de son fusil. Nous deux, des douze ou quinze insurgés refoulés dans la salle, étions seuls encore vivants.

Un capitaine, jeune encore, aux joues creuses, aux moustaches coupées en brosse, fendit le groupe des soldats.

— Fusillez-moi ces deux bandits-là contre le mur.

On nous poussa au fond de la salle.

— A genoux, brigands !... dit-il en s'avançant vers nous, l'œil hagard, le poing tendu.

— Lâche ! dit Rochon en lui crachant au visage.

L'officier bondit en arrière comme si un fer rouge l'eût brûlé.

— Feu !... feu donc ! hurla-t-il d'une voix rauque.

Les canons s'abaissèrent. Ton doux visage, celui de l'enfant passèrent comme un éclair devant mes yeux. La détonation coupa en deux notre cri de *Vive la République* ! et je tombai foudroyé sur le corps de Rochon...

.....

En revenant à la vie, je me trouvai couché dans un lit d'hôpital et emmaillotté de bandelettes comme une momie égyptienne. On répondit à mes questions qu'une vieille femme m'avait trouvé, le matin du 5 décembre, respirant encore, malgré mes huit blessures, dans le charnier de la rue

Montorgueil, et que les sapeurs-pompiers du poste voisin, avertis par elle, m'avaient apporté là. Mes blessures n'étaient pas mortelles ; on espérait me sauver. J'étais un cas rare, un sujet précieux. M. **Velpeau** s'intéressait à moi particulièrement.

On me fit même entendre qu'on n'avait rien à me refuser, une chose exceptée pourtant, toute espèce de communication avec le dehors. J'étais sous la surveillance de la police, et, malgré tous mes efforts, mes tentatives réitérées, je ne pus parvenir à te faire savoir que j'étais encore vivant.

Un mois et demi après, mes blessures à peine fermées, par une froide matinée de janvier, on me fit monter dans une voiture cellulaire entre deux argousins. J'étais condamné à la déportation. La frégate le Canada devait me transporter, avec le convoi dont je faisais partie, du Havre à Brest, où nous attendait le ponton le *Duguesclin*. De là, à Cayenne.

.....  
Je m'arrête, ma bonne Louise, ma main tremble mes yeux se voilent. J'aurais voulu te raconter jour par jour, heure par heure, minute par minute, et mon martyre et celui de mes compagnons. Mais la mort me tient, je ne le puis. Un de nous, un jour, un survivant, écrira cette lugubre histoire des pontons.

De l'hôpital à *la Galérienne*, de *la Galérienne* au wagon, du wagon à la frégate, de la frégate au ponton et du ponton au lit d'hôpital, où il va mourir, la voie a été, pour le compagnon de ta vie, la voie douloureuse. Tout ce qu'il y a d'humain en moi a saigné goutte à goutte. Mais répète-toi bien, et ce sera pour toi la consolation suprême, que ton Olivier est mort en homme libre et en républicain, sans peur et sans reproche.

Quand notre petit Maxime sera un homme, et élevé par toi il le sera, tu lui liras le testament de son père mort à l'hôpital militaire de Brest, et, l'occasion échéant, lui non plus, je l'espère, ne faillira pas *au plus sacré, au plus saint, des devoirs*. Eugène Razoua

FIN.

## TABLE DES MATIERES

I. Léon Cladel

II Tony Revillon.

III. Arthur Arnould.

PRÉFACE

LES GRANDS JOURS DE LA RÉPUBLIQUE.

PREMIER ÉPISODE. La Croix-Rousse (novembre 1831).

DEUXIÈME ÉPISODE. Le Cloître Saint-Merry (juin 1832).

TROISIÈME ÉPISODE. L'Église des Cordeliers (avril 1834).

QUATRIÈME ÉPISODE. La Maison n° 12 de la rue Transnonain (avril 1834)

CINQUIÈME ÉPISODE. La Confession du sergent (février-juin 1848)

SIXIÈME ÉPISODE. Le Malheur du paysan (1851).

SEPTIÈME ÉPISODE. Testament d'un transporté (1852).

Paris. — Imprimerie A. CISQUALBRE, 54, rue des Écoles.